OEUVRES
D'HOMERE.
TOME X.

A Paris, chez Lamy, quai des Augustins;
A Berlin, chez Bourdeaux, et Lagarde;
A Lyon, chez Bernuset, et Rosset;
A Strasbourg, chez Treutel, et les freres Gay;
A Vienne, chez Artaria;
A Manheim, chez Fontaine.

2

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR L'ODYSSÉE

ET

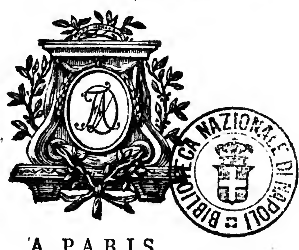
SUR LA TRADUCTION DES POËTES.

Par M. Bitaubé, de l'académie royale de Berlin, et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris.

SECONDE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus. Senec.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVIII.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

CHANT ONZIEME.

Lançant à la mer notre vaisseau, nous l'armons du mât et des voiles; nous embarquons les victimes; enfin nous y montons nous-mêmes, pâles, les paupieres mouillées de larmes, l'ame saisie d'horreur. La déesse, qui triomphe et par sa beauté et par les accents de sa voix, Circé, nous envoie un vent favorable; compagnon fidele de notre route, il souffle, nos voiles s'enflent; notre proue fend avec impétuosité la mer azurée. Nous sommes assis et tranquilles, tandis que le pilote et le vent dirigent notre course : durant le jour entier sont

tendues toutes les voiles du vaisseau qui franchit l'empire des ondes ; et lorsqu'enfin le soleil disparoît , et que les ténebres de la nuit se répandent , nous touchons à l'extrémité du profond océan. Là sont les habitations des Cimmériens , toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité. Jamais le dieu brillant du jour n'y porte ses regards , soit qu'il gravisse avec effort vers le haut sommet de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux et roule précipitamment vers la terre ; une éternelle nuit enveloppe de ses voiles funebres les malheureux habitants de ces contrées.

Abordés au rivage, nous débarquons nos victimes, et nous pénétrons jusqu'au lieu que nous indiqua Circé ; l'enfer s'ouvre à nos regards. Là , Euryloque et Périmede saisissent les victimes : moi, armé de mon glaive

étincelant, je creuse une fosse large, profonde; sur ses bords coulent des effusions de miel, de vin, et d'eau limpide, en l'honneur du peuple entier des mânes ; la fleur pure de farine blanchit ces libations. Que de prieres j'adresse aux ombres! je promets de leur immoler, dès que je rentrerai dans Ithaque, une génisse stérile, la plus belle de mes troupeaux, et d'allumer un bûcher chargé d'offrandes précieuses; je promets à Tirésias le sacrifice d'un belier, le plus distingué de ceux qui paissent dans mes prairies, et aussi noir que la nuit.

Après avoir adressé aux morts mes prieres et mes vœux, j'égorge les victimes sur la fosse : le sang coule en noirs torrents. Bientôt, du fond de l'Érebe, s'éleve de tous côtés le peuple léger des ombres. On voit confondus les épouses, les hommes en-

levés dès leur printemps, les vieillards courbés sous le faix des ans et des travaux, les jeunes filles gémissant d'avoir exhalé à leur tendre aurore le souffle de la vie, une foule de guerriers, victimes de Mars, couverts de profondes blessures, et chargés d'armes ensanglantées. Ces ombres se pressoient autour de la fosse avec des hurlements affreux; j'étois glacé par la terreur. Cependant j'anime les miens à dépouiller les victimes étendues sans vie, à les livrer à la flamme, en invoquant à grands cris les dieux infernaux, l'horrible Pluton, et l'inexorable Proserpine; et, le glaive à la main, j'ose écarter la foule des ombres, sans leur permettre d'approcher du sang, avant que Tirésias ait rendu ses oracles.

D'abord m'apparoît l'ombre de notre compagnon, le malheureux Elpénor; la terre ne l'avoit pas en-

core reçu dans son sein. Entraînés par d'autres soins, nous avions laissé son corps dans le palais de Circé, sans l'arroser de nos larmes, sans lui rendre les honneurs funéraires. A son aspect, touché de compassion, mes yeux se mouillerent de pleurs. Elpénor, dis-je, comment es-tu descendu au séjour de la profonde nuit? Sans voile et sans aviron, tu as devancé mon navire.

Ô fils généreux de Laërte, répondil d'une voix gémissante, un mauvais génie, et l'excès d'une liqueur fatale, causerent ma perte. Couché au haut du palais de Circé, mon réveil fut plein de trouble ; impatient de te suivre, je me précipitai du toit ; mon cou fut brisé, mon ame s'envola aux enfers. Mais je te conjure par ceux dont tu regrettes l'absence, et que ton cœur adore comme des dieux, par ton épouse, par ton pere qui

éleva ton enfance avec les soins les plus tendres, par le jeune Télémaque, ce cher et unique rejeton que tu laissas dans ton palais, veuille, ô roi, dès que tu reverras l'isle de Circé, te souvenir encore de ton compagnon ; car je sais qu'échappé du royaume des morts, ton navire doit aborder encore à cette isle. Ne m'y abandonne point sans m'avoir donné des larmes, sans m'avoir accordé un paisible tombeau ; que je n'aie pas le malheur de t'attirer l'indignation des dieux. Consume mon corps, toutes mes armes, et dresse aux bords de la mer à un infortuné un monument qui soit connu des races futures ; enfin que l'aviron dont mes mains guiderent ton navire soit érigé sur ce monument. Ô toi, dont je déplore le sort, repartis-je, n'en doute point, mon cœur te le promet ; tes vœux seront pleinement accomplis.

Nous formions ce lugubre entretien ; je tenois d'un bras ferme mon glaive nud sur le sang ; le fantôme, dont je n'étois séparé que par la fosse, ne cessoit d'exprimer sa douleur et ses vœux. Tout-à-coup s'éleve l'ombre pâle de ma mere, la fille d'Autolicus, la vénérable Anticlée ; elle vivoit encore lorsque je partis pour la fatale Troie. J'attache sur elle un œil baigné de pleurs ; mon cœur est troublé par le désespoir. Mais, quelque effort qu'il m'en coûte, je ne laisse point approcher du sang cette ombre chérie, avant d'avoir rempli mon premier devoir et consulté Tirésias.

Enfin, blanc de vieillesse, le prophete, l'honneur de Thebes, Tirésias paroît. Il tient en main son sceptre d'or. Il me regarde, et soudain me reconnoît. Ô fils infortuné de Laërte, dit-il, pourquoi as-tu

quitté la lumiere du soleil, et vu les mânes et leur horrible séjour? Recule de la fosse, retire ton glaive; laisse-moi m'abreuver de ce sang, et je te dévoilerai l'avenir. Il dit, je recule, je retire mon glaive. L'ombre approche, s'abreuve du sang noir. Voici ses oracles:

Fameux Ulysse, tu n'aspires qu'après un fortuné retour dans ta patrie: mais un dieu semera les obstacles sur ta route; tu n'échapperas point à l'œil de Neptune; il nourrit au fond du cœur le plus vif ressentiment contre toi, tu as ravi la vue à son fils.

Cependant vous parviendrez, quoiqu'à travers une foule de maux, au séjour de vos ancêtres: mais ce n'est qu'à cette condition; maîtrise tes desirs et ceux de tes compagnons, lorsqu'échappé aux tempêtes, ton vaisseau heurtera les bords de l'isle de

Thrinacie. Là, vous verrez paître dans de belles prairies les troupeaux florissants du Soleil, l'œil et l'oreille de l'univers. Respectez ces troupeaux, alors l'infortune s'acharne en vain à vous poursuivre ; vous reporterez un jour vos pas dans Ithaque. Malheur à vous, si vous répandez leur sang! je t'annonce la perte de ton vaisseau et de tes compagnons : et si, par la faveur des dieux, tu évites toi-même le trépas, ton retour est lent, malheureux ; après avoir vu disparoître tous tes amis, tu reviens dans ta patrie, seul, sur un navire étranger. De nouvelles disgraces t'attendent au sein de ton palais ; tu y trouves des princes ambitieux, qui envahissent tes biens, briguent la main de ta vertueuse épouse, et cherchent à la séduire par l'offre de leurs dons. Cependant parois dans ta demeure, et tu puniras leur orgueil et leur insolence.

Mais après les avoir immolés par la ruse ou par la force, homme né pour les périls et les travaux, reprends, il le faut, reprends l'aviron, parcours de nouveau l'onde et la terre jusqu'à ce que tu arrives chez un peuple qui n'a aucune connoissance de Neptune, qui n'assaisonne point de sel ses aliments, qui même n'a jamais entendu parler ni de proues que le vermillon colore, ni de rames, ces ailes des navires. Je vais te donner un signe certain de ton arrivée chez ce peuple. Un étranger, attachant l'œil sur le large aviron qui sera dans ta main, se présentera devant toi; il dira qu'un van repose sur ton épaule brillante de pourpre: enfonce l'aviron dans cette terre; offre à Neptune, au milieu de ce peuple, de beaux sacrifices, un belier, un verrat, un taureau; laisse en ce lieu ton aviron, et pars. Re-

tourné dans ton palais, fais ruisseler en l'honneur des dieux du spacieux Olympe, sans en oublier aucun, le sang des hécatombes les plus distinguées. Alors tu auras enfin appaisé Neptune; et, loin de la mer, la mort te plongeant dans un paisible sommeil déliera doucement le fil de ta vie, à la fin de la plus longue et de la plus heureuse vieillesse, et tu laisseras ton peuple dans la prospérité. La vérité même a dicté cet oracle.

Il dit. Tirésias, repartis-je, les décrets des dieux s'accompliront. Mais je vois près de la fosse l'ombre de ma mere, immobile et muette; elle n'adresse pas une parole à son fils, ni même ne leve sur lui ses regards. Dis, ô divin prophete, par quel moyen pourra-t-elle me reconnoître?

Tu vas l'apprendre, répond-il. Celui des morts auquel tu permettras d'approcher de cette fosse et de s'a-

breuver de ce sang ne tardera pas à te reconnoître, et t'instruira de ce qui peut t'intéresser : mais celui que tu en écarteras fuira dans la nuit profonde.

L'ombre, après m'avoir rendu ses oracles, se retire et se perd dans la sombre demeure de Pluton. Je restois avec constance en ce lieu. Ma mere enfin s'approche, touche de ses levres le sang noir des victimes. Ô mon fils, dit-elle soudain d'une voix lamentable, comment es-tu descendu vivant dans ce séjour de ténebres ? l'aspect même en est interdit à ceux qui respirent. De grands fleuves, de redoutables torrents, une barriere immense, l'océan, qu'on ne peut franchir sans le secours du meilleur des vaisseaux, nous séparent. A ton retour de Troie, égaré long-temps dans ta course, aurois-tu été jeté, avec tes compagnons, dans cette

triste demeure? Quoi! n'es-tu pas encore rentré dans Ithaque? tes yeux n'ont-ils pas revu Pénélope et ton fils?

Ma mere, dis-je, l'excès de mes disgraces m'a contraint d'aller dans l'empire des morts consulter l'ombre de Tirésias. Toujours errant de plage en plage, poussé d'infortune en infortune, du moment où, sur les pas d'Agamemnon, je courus attaquer Troie, je n'ai point encore touché les bords de ma terre natale, ni de la Grece. Mais, dis-moi, je t'en conjure, quel destin t'a plongée dans l'éternelle nuit des enfers? Sont-ce les langueurs de longues infirmités? ou Diane, par le vol rapide et insensible de ses fleches, a-t-elle rompu la trame de tes jours? Parle-moi du bon vieillard mon pere Laërte, et du fils que je laissai dans mon palais; vivent-ils encore? sont-ils en posses-

sion de mes domaines? ou quelqu'un a-t-il osé les en dépouiller? N'a-t-on plus d'espoir de mon retour? Fais-moi connoître aussi les pensées, les sentiments de Pénélope. Un lien étroit l'attache-t-il toujours à cet enfant? et veille-t-elle à la conservation de mes biens? ou enfin a-t-elle donné sa main à quelque prince de la Grece?

Ta femme! répond ma mere vénérable, rien auroit-il pu ébranler sa constance? Ah! elle n'a pas quitté le seuil de ton palais; ses jours et ses nuits, cercle de douleurs, se consument dans les larmes. Tant que j'ai vécu, personne ne s'est emparé de tes domaines; déja Télémaque, tout jeune qu'il est, dirige la culture de tes champs, et, formé par le ciel pour être roi et juge suprême, il participe à de beaux festins, et il y invite les chefs et les étrangers. Mais ton pere,

hélas ! ne porte plus ses pas à la ville ; absorbé dans le désespoir, il se cache au sein de ses campagnes. Il s'y traite durement. Il n'est plus pour lui ni tapis brillants, ni superbes couvertures, ni riches vêtements ; l'hiver même, il n'a d'autre lit que la terre ; enveloppé de vils manteaux, entouré de ses esclaves, ce roi sommeille près du feu dans la poussiere. Dans les jours plus heureux de l'été et de l'automne, on lui forme, à l'abri d'une treille, au milieu de ses fertiles vignobles, un humble lit des feuilles dont la terre est jonchée. Là, il gémit ; chaque instant accroît son désespoir ; il déplore sans cesse ta destinée, et à tant de peines se joint le fardeau de l'importune vieillesse. C'est ainsi que je vis arriver le terme fatal. Non, les traits de Diane, mort trop fortunée, ne me précipiterent point au tombeau, ni aucune infir-

mité, sort commun des hommes, ne sépara mon ame d'un corps lentement consumé, mais les soupirs et les pleurs continuels que je te donnois, mon cher Ulysse, mes vives inquiétudes sur ta destinée, le souvenir toujours présent de ton ame noble et tendre, m'arracherent enfin, après de longs tourments, cette lumiere tant souhaitée du jour.

Elle dit. Je desire ardemment d'embrasser la pâle image d'une mere adorée ; trois fois je m'élance pour la serrer contre mon sein, trois fois elle s'envole de mes bras : telle disparoît une ombre fugitive, un songe léger. Une douleur plus vive déchire mon ame. Ô ma mere, m'écriai-je, pourquoi te dérober à mes embrassements? Unis par ces tendres étreintes, au moins dans les enfers, nous nous serions rassasiés du plaisir amer de confondre nos larmes. Cruelle

Proserpine, au lieu de cette ombre si chere, ne m'as-tu envoyé qu'un vain fantôme pour redoubler mes gémissements et mon désespoir?

Hélas! mon fils, le plus infortuné des humains, répondit l'ombre, la déesse des enfers, Proserpine, ne t'a point abusé. Telle est, après le trépas, la condition des mortels : ils n'ont plus ni chairs ni os ; tout est la proie de la flamme dévorante, dès que le corps pâle et glacé a exhalé le souffle de la vie ; l'ame, comme un songe voltigeant, fuit au séjour des ombres. Hâte-toi, remonte à la lumiere, et souviens-toi de tous les secrets de l'empire ténébreux ; qu'un jour ta bouche les dévoile à ta fidele Pénélope.

Cependant, envoyées par la redoutable Proserpine qui hâtoit leurs pas, accourent les ombres des épouses et des filles des plus grands hé-

ros ; elles se pressent en foule autour de la fosse sanglante. L'ordre de Tirésias se retrace à mon esprit ; mon épée brille aussitôt dans ma main intrépide, et ne leur permet point de s'abreuver toutes à la fois du sang des victimes. Elles approchent donc tour-à-tour ; je les interroge à loisir ; leurs levres m'apprennent leur race et les événements fameux de leur vie.

Quelle est celle qui s'offre à mes premiers regards ? C'est Tyro, d'un sang illustre, la fille du redoutable Salmonée, et l'épouse de Créthée né d'Éole. Jadis, éprise du divin fleuve Énipée, qui épanchoit dans les campagnes les plus belles eaux, elle se baignoit souvent dans ce crystal limpide. Neptune, un jour, sous la forme de ce dieu, surprend la jeune beauté près du fleuve roulant dans la mer. Soudain les vagues azu-

rées s'élevent comme une montagne, et, se courbant en voûte autour des deux amants, dérobent à tous les regards le dieu et l'aimable mortelle. Il lui délie la ceinture; sur les yeux de Tyro flotte la vapeur d'un léger sommeil, qui favorise l'erreur de cette amante. Belle Tyro, lui dit le roi des mers, tu ne dois pas rougir de ma flamme. Avant que l'année ait fini son tour, tu seras mere de deux illustres rejetons; la couche des immortels enfante des héros. Éleve ces heureux fruits, prodigue-leur les plus tendres soins. Rentre dans le palais de ton pere; mais garde-toi de révéler ce secret important, qu'il soit renfermé au fond de ton cœur. Reconnois le dieu qui commande aux flots. En achevant ces paroles il se précipite dans les vagues agitées de la mer. Au temps marqué, Tyro mit au jour Pélias et

Nélée, qui tous deux, ministres du grand Jupiter, furent décorés du sceptre : l'un régna sur les plaines étendues d'Iolcos, couvertes de troupeaux ; l'autre fit la gloire de Pylos. Tyro fut ensuite unie à un mortel. D'elle et de Créthée son époux naquirent d'autres rejetons célebres, Æson, Phérès, Amythaon dont le char voloit dans la carriere.

L'ombre d'Antiope vint, Antiope, dont Asope fut le pere, et qui reposa entre les bras de Jupiter. Ses deux fils, Amphion et Zéthus, illustrerent sa race. Ce sont eux qui jeterent les fondements de Thebes aux sept portes, et la munirent de tours, ne pouvant, malgré leur force et leur valeur, habiter sans remparts une ville si spacieuse.

Cette ombre disparut, et je vis l'épouse d'Amphitryon, Alcmene : elle reçut dans ses bras le dieu du

tonnerre ; de cette union naquit le plus grand des héros, cet Hercule, au cœur de lion, invincible dans les combats. A mes regards s'offrit aussi Mégare, la fille du superbe Créon, associée par les nœuds de l'hymen à ce héros nommé le fils d'Amphitryon, mais dont la constance et l'intrépidité annonçoient un rejeton des dieux.

Quelle ombre paroît! c'est la mere d'OEdipe, l'infortunée Épicaste, qui, par une aveugle erreur, commit l'action la plus atroce, épousa son propre fils : parricide, il souilla le lit de sa mere. Cet horrible inceste fut dévoilé par les dieux. Roi de la sinistre Thebes par leurs funestes décrets, il souffre dans ces murs tout ce que l'infortune a de plus terrible. La reine, dans l'accès du plus violent désespoir, termine ses jours ; elle attache un cordon fatal à une poutre

élevée ; on l'y voit suspendue ; son ame fuit dans la demeure éternelle des enfers, laissant à son fils toutes les furies, et les inexprimables malheurs qu'elles ne se lassent point d'entasser sur la tête d'un mortel pour remplir les malédictions d'une mere.

A cette ombre succede la belle Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion. Le roi qui tint le sceptre avec éclat dans Orchomene et Pylos, Nélée, charmé de ses graces, la combla des plus magnifiques présents, et la conduisit dans son palais. De cet hymen naquirent trois fils illustres, Nestor, Chromius, le fier Périclymene, et une fille, l'aimable Péro, la merveille de son siecle. Elle étoit recherchée avec ardeur par tous les princes voisins : mais, pour l'obtenir de Nélée, il faut (entreprise terrible!) lui amener des champs de Phylacé les taureaux indomtables, rete-

nus injustement par le superbe Iphiclus. Le seul Mélampe, un divin prophete, ose annoncer qu'il tentera les hasards de cette conquête, et qu'il en triomphera. Traversé par les arrêts des dieux, il est d'abord vaincu par des pâtres féroces, et chargé de chaînes. Les jours et les mois s'écoulent, l'année finit son cours, l'heure arrive. Tout-à coup l'inexorable Iphiclus ôte les liens à son prisonnier, qui a su lui expliquer d'anciens oracles. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter.

Je vois s'avancer l'ombre de Léda, épouse de Tyndare, mere de deux héros, Castor qui domte les coursiers, Pollux qui triomphe armé du ceste. Ils vivent, quoiqu'au sein profond de l'empire des morts : honorés de Jupiter au-delà du tombeau, chaque journée, et tour-à-tour, ils renaissent à la lumiere, et se replon-

gent au séjour de l'Érebe; ils partagent les honneurs qu'on rend aux dieux.

Je vois arriver aussi l'épouse d'Aloëus, Iphimédée, fiere d'avoir eu Neptune entre ses bras. De cette union naquirent deux fils (leur vie eut cependant un terme fort court), Éphialtes et Otus, qui surpasserent tous les géants. Le seul Orion, qui fut le plus terrible des enfants de la Terre, eut une stature plus majestueuse et plus gigantesque encore. A peine comptoient-ils neuf ans, déja neuf coudées étoient la mesure du contour de leur corps, vingt-sept celle de leur hauteur effrayante. Orgueilleux de leur taille et de leur force plus qu'humaine, ce sont eux qui menacerent les immortels d'apporter dans leur séjour le tumulte et l'horreur de la guerre. Pour escalader les cieux, leurs bras roulerent l'Ossa

sur l'Olympe, et chargèrent ensuite l'Ossa du Pélion avec ses forêts chancelantes. S'ils étoient parvenus à l'âge mûr, ils auroient accompli leur dessein ; mais, avant qu'un tendre duvet eût fleuri sous leur tempe et bruni leur menton, le fils de Jupiter et de Latone lança deux fleches, et les deux géants furent précipités dans les enfers.

Phedre parut à mes yeux, ainsi que Procris, et Ariane, fille du sage Minos, la belle Ariane, que jadis Thésée enleva de Crete pour la mener aux heureuses contrées où s'élevent les murs sacrés d'Athenes. Vain espoir! atteinte des fleches de Diane (ainsi l'attesta Bacchus), l'isle de Dia fut son tombeau.

Enfin, du séjour de l'éternelle nuit sortirent les ombres de Mæra, de Clymene, et de l'odieuse Ériphyle, qui, pour un collier d'or, vendit son

époux. Je ne puis vous décrire ni vous nommer toutes les épouses et toutes les filles des héros qui s'éleverent de l'Érebe : avant la fin de ce récit, la nuit auroit disparu avec ses douces ombres. Mais il est temps d'aller chercher le repos, soit dans ce palais, soit dans le navire auprès de mes compagnons. C'est aux dieux, ainsi qu'à vous, de fixer le moment de mon départ.

Il dit. Tous les chefs, enchantés de son récit, semblent être muets ; et tandis que la nuit fait descendre ses ombres sur le palais, il y regne un profond silence. La reine Arété prend enfin la parole : Chefs des Phéaciens, dit-elle, que vous semble de cet étranger? Quelle noblesse dans ses traits, dans son port! quelles sont les rares qualités de son ame! Il est mon hôte; mais chacun de vous participe à la satisfaction de l'entendre

et à l'honneur de le recevoir. Ne précipitez donc pas son départ, et que trop de promptitude ne le prive pas des dons que vous lui devez pour adoucir ses infortunes et pour lui témoigner votre bienveillance. Vos palais, par la libéralité des dieux, ont de grandes richesses.

Le plus âgé des Phéaciens, le héros Échénée élevant la voix : Amis, dit-il, le discours de la reine est conforme à sa prudence, à sa générosité, à nos desirs et à notre devoir ; obéissons : mais Alcinoüs est ici la regle de nos actions et de nos paroles.

La volonté de la reine sera pleinement satisfaite, répondit Alcinoüs, si les dieux me conservent la vie et le sceptre. Que notre hôte veuille seulement retarder son départ jusqu'à demain, pour que rien ne manque à nos dons, gages de nos sentiments. Il peut s'assurer que tous

les chefs, et moi qui tiens ici le rang suprême, nous favoriserons le plus ardent de ses vœux.

Alcinoüs, puissant roi, dit Ulysse, quand vous m'obligeriez de prolonger ici mon séjour, même d'une année, s'il vous falloit ce temps pour faire les apprêts de mon départ et pour m'illustrer par vos nobles dons, je ne balancerois pas à vous obéir. Comblé des marques de votre bienveillance, je serai plus révéré et plus chéri de tous ceux qui me reverront dans les murs d'Ithaque.

Ô fils de Laërte, reprit Alcinoüs, car tu l'es, il ne faut que te voir et t'entendre pour être convaincu que tu n'es pas de ces hommes trop nombreux qui, sous un nom emprunté, parcourent la terre, composent des fables, et ourdissent l'imposture, tandis que leur contenance annonce l'ingénuité. Tes discours ont un

charme attrayant ; ton ame n'est pas moins belle. Semblable à un chantre divin, tu nous as raconté l'histoire des Grecs, et celle de tes disgraces touchantes. Daigne poursuivre, et m'apprendre si, dans les enfers, tu apperçus quelqu'un des héros qui t'accompagnerent aux champs d'Ilion, et y trouverent leur tombe. La nuit est longue, le temps qu'elle nous laisse est infini : l'entretien d'un tel hôte bannit aujourd'hui le sommeil de ce palais ; continue à me parler de tant de merveilles. Pour moi, si, sans te fatiguer, tu pouvois me raconter ce qui t'est arrivé de funeste et de surprenant, je t'écouterois avec satisfaction jusqu'à l'aurore.

Grand roi, dit Ulysse, il est un temps pour les longs entretiens, il en est un aussi pour le sommeil. Cependant, si tu n'es pas las de m'é-

couter, je ne refuse point de te raconter des revers plus sinistres encore qu'essuyerent ceux de mes amis qui, échappés devant les remparts d'Ilion à ce que la guerre a de plus terrible, ensanglanterent leurs foyers par les fureurs d'une femme.

Par l'ordre de la chaste Proserpine, les ames des épouses et des filles de tant de héros disparoissent dans la nuit des enfers; et je vois s'avancer l'ombre majestueuse d'Agamemnon, plongé dans une morne douleur, entouré de ceux qui, dans le palais d'Égisthe, partagerent sa triste destinée. A peine ses levres ont touché le sang des victimes, qu'il me reconnoît; il verse un long ruisseau de larmes, jette des cris plaintifs, et, les bras tendus vers moi, est impatient de me serrer contre son sein. Vains efforts! toute la vigueur et toute la souplesse de ses membres

se sont évanouies. A son aspect, mon cœur est vivement ému ; enfin, les yeux baignés de pleurs, je profere ces paroles :

Ô fils d'Atrée, Agamemnon, le plus illustre des rois, est-ce bien toi qui t'offres à mes regards ? quel destin a triomphé de toi, et t'a plongé dans le sommeil profond de la mort? Neptune, déchaînant contre toi la fureur de ses tempêtes, t'a-t-il enseveli dans ses abymes, toi et ta flotte ? ou ton sang a-t-il coulé dans les champs de la guerre, sur une rive ennemie, que ton bras victorieux ravageoit, et dépouilloit de ses riches troupeaux ? ou, armé pour la conquête d'une ville, et près de la piller et d'emmener ses femmes captives, es-tu tombé devant ses remparts?

Fils de Laërte, héros fameux par ta patience et ton courage, me répondit le fantôme, les tempêtes de

Neptune ne m'ont pas englouti dans les ondes; des ennemis ne m'ont point ravi le jour dans un combat sur une rive étrangere : c'est Égisthe, c'est ma barbare épouse, qui, m'attirant dans le piege le plus noir, m'assassinerent au milieu d'un festin pompeux; ainsi, dans son étable, le bœuf tombe sans vie. Voilà ma fin déplorable. Autour de moi coula, en torrents, le sang de mes amis égorgés; tel, aux superbes banquets, ou aux noces splendides d'un homme riche et puissant, le carnage fait ruisseler le sang des sangliers et dévaste toute une bergerie. Ton œil intrépide vit bien des massacres, soit dans les combats singuliers, soit dans l'horreur de la mêlée; mais ton cœur eût été déchiré par ce spectacle affreux : autour des coupes sacrées, autour des tables chargées de tout l'appareil du festin, nos cadavres jonchoient le

pavé, tandis que le sang inondoit l'enceinte entiere de la salle. La voix lamentable de la fille de Priam, Cassandre, que la furieuse Clytemnestre immoloit à côté de moi, frappa mon oreille. A cette voix, étendu à terre, je levai avec effort ma main mourante, pour la porter à mon glaive; mais cette femme exécrable prit la fuite, sans daigner me fermer les yeux ni les levres. Non, il n'est rien sur la terre ni dans les enfers de plus audacieux ni de plus abominable qu'une femme qui a franchi toutes les barrieres, et dont l'esprit a conçu l'attentat impie d'assassiner son époux. Hélas ! je pensois que mon retour rempliroit de joie mes enfants, mes serviteurs et toute ma maison : mais ce monstre, portant à son comble l'art des crimes, s'est souillé d'une éternelle infamie, qui sera pour tout son sexe, pour celles même dont il s'honore le plus, une tache flétrissante.

Ô ciel ! lui repartis-je, combien Jupiter hait la race d'Atrée, race toujours victime de la perfidie des femmes ! Nous périmes en foule pour la cause d'Hélene. Clytemnestre, en ton absence, ourdit contre toi cette noire trame; Clytemnestre, sacrifiant un héros au vil Égisthe, et trop semblable à Hélene, qui déshonora le lit de Ménélas.

C'est ainsi que ma douleur s'exprimoit. Mon exemple, reprit-il, doit t'instruire; n'aie pas toi-même une aveugle complaisance pour ton épouse : tu peux lui montrer de la confiance; mais sache te maîtriser, et ne lui découvre point tous les secrets de ton ame. Ulysse, tu n'as point à redouter des crimes semblables de la part de la fille d'Icare. La vertu respire au sein de Pénélope. Quand nous partîmes pour les combats, elle avoit, depuis peu de temps,

serré les nœuds de l'hyménée ; son fils étoit encore à sa mamelle ; aujourd'hui il est sans doute assis avec éclat parmi les hommes faits. Quelle heureuse destinée ! son pere, rentré dans Ithaque, jouira de la satisfaction de le revoir, et ce fils serrera son pere entre ses bras. Quant à moi, mon indigne épouse ne m'a pas même laissé goûter à souhait la douceur de revoir mon Oreste ; elle a précipité le coup assassin. Crois-en les conseils d'un ami ; n'aborde qu'en secret et sans être connu au rivage d'Ithaque : désormais il est permis d'avoir quelque défiance de la femme la plus accomplie. Mais réponds-moi, ne me cache rien ; sais-tu si mon fils respire ? peux-tu me nommer le lieu de sa retraite ? où est-il ? dans Orchomene, ou dans Pylos ? ou chez mon frere Ménélas à Sparte ? L'ombre d'Oreste n'a pas encore paru dans cette triste demeure.

Fils d'Atrée, lui dis-je, ne m'interroge pas à ce sujet : je ne veux point te flatter par des paroles mensongeres. J'ignore s'il est au nombre des morts ou des vivants.

Tandis que pénétrés de douleur, et laissant couler nos larmes, nous nous livrions à cet entretien, paroît l'ombre d'Achille, accompagnée de son ami Patrocle. Le sage Antiloque les suit, ainsi qu'une ombre d'une taille gigantesque, celle d'Ajax. Il fut le plus distingué des Grecs par sa force, par sa stature, et par sa valeur; le seul fils de Pélée l'emportoit sur ce héros.

Le fantôme d'Achille me reconnoît. Intrépide Ulysse, nourri dans les stratagêmes, me dit-il d'une voix sombre, ô infortuné, quelle entreprise inouie doit encore effacer tes anciens exploits ! comment oses tu descendre vivant au palais de Plu-

ton, percer cet abyme, séjour des morts, des ombres vaines des humains?

Ô fils de Pélée, toi le plus grand des héros de la Grece, répondis-je, je suis venu consulter Tirésias, apprendre comment je pourrois parvenir aux âpres rochers d'Ithaque. Car, hélas! toujours précipité de malheurs en malheurs, je n'ai point encore imprimé le pied sur les bords de ma patrie, ni de la Grece. Quant à toi, tu es le plus fortuné des hommes, soit des races passées, soit de celles qui doivent naître. Nous, toute la nation des Grecs, nous t'avons honoré durant ta vie, comme l'un des immortels; et après ton trépas, je vois que tu regnes encore sur le peuple des ombres. Ainsi, Achille, quoique dans l'empire des morts, bannis la tristesse, et jouis de ta félicité.

Consolation trop vaine ! repartit Achille. J'aimerois mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs, qui vit à la sueur de son front, que de régner sur le peuple entier des ombres. Mais parle-moi de mon fils. A t-il paru avec distinction à la tête des héros ? ou auroit-il démenti mon espoir? seroit-il resté sans gloire dans ses foyers ? N'as-tu rien appris aussi de Pélée ? est-il toujours honoré des Phthiotes ? ou la vieillesse, qui, sans doute, rend ses mains tremblantes et ses genoux chancelants, l'exposeroit-elle à leur mépris et à celui des autres Grecs ? Hélas ! je ne suis point à ses côtés pour le secourir. Je ne suis plus ce guerrier tel que tu m'as vu, lorsqu'à la clarté du soleil, volant à la défense des fils de la Grece, j'exterminois, sous les remparts de Troie, un peuple entier de valeureux combattants. Si je parois-

sois sous cette forme, ne fût-ce qu'un moment, dans le palais de mon pere, quels que soient les insolents qui osent l'opprimer et le dépouiller de ses honneurs, ils pâliroient en reconnoissant ce bras invincible.

Il dit. Cette réponse sort de mes levres: Aucune nouvelle du sage Pélée n'est parvenue à mon oreille. Quant à Néoptoleme, ton fils, je puis, selon tes desirs, t'instruire pleinement de ses actions. C'est moi qui, sur mon vaisseau, le conduisis de Scyros à l'armée des Grecs. Chaque fois que nous formions un conseil sous les murs d'Ilion, il y faisoit admirer son éloquence et la justesse de ses avis: seuls, le divin Nestor et moi, mûris par l'âge et l'expérience, nous l'emportions, dans cette lice, sur le jeune guerrier. Mais lorsque nous combattions devant ces remparts, on ne le vit jamais rester au

milieu de nos rangs ; il se précipitoit avec joie sur l'ennemi, loin de nous tous, son courage ne le cédant à aucun de nos héros. Que de valeureux combattants il perça de sa main dans l'ardente mêlée ! Je ne saurois te nommer le peuple entier des victimes qu'il abattit en signalant sa bravoure pour les Grecs : c'est assez de t'apprendre que son glaive fit mordre la poudre à un héros terrible, le rejeton de Télephe, et le plus beau des hommes après Memnon fils de l'Aurore, Eurypyle, attiré à Troie par un noble prix, la main d'une des filles de Priam ; autour de son corps, Néoptoleme fit nager dans leur sang les nombreux compagnons de ce chef, les Cétéens qui seconderent jusqu'au dernier soupir son audace.

Mais jamais n'éclata plus le courage de ton fils que lorsqu'il nous suivit, nous l'élite des Grecs, dans

ce cheval de hêtre, l'ouvrage d'Épée. Tout reposoit sur moi dans cette entreprise ; le moment de fermer ou d'ouvrir cette embuscade étoit commis à mes soins. Là, bien des illustres chefs essuyoient furtivement leurs pleurs, et ne pouvoient raffermir leurs genoux tremblants : lui, je le sais, ne répandit pas une larme, et son jeune front ne se couvrit pas une seule fois de pâleur ; au contraire, pouvant à peine domter sa noble impatience, frémissant de rester caché, il me sollicitoit de nous précipiter au combat, et portant une main à son glaive et l'autre à sa lance, il brûloit de consommer la ruine de Troie. Enfin, quand nous eûmes réduit en cendres cette ville fameuse, il monta dans son vaisseau avec d'honorables prix et un riche butin, sans avoir essuyé la moindre atteinte ni du glaive tranchant, ni des traits ai-

lés auxquels il est si rare d'échapper dans la mêlée où l'aveugle Mars exerce toute sa rage.

Après avoir entendu ces paroles, l'ombre de l'impétueux rejeton d'AEaque, charmé d'apprendre de ma bouche que son fils a paru avec tant d'éclat parmi les héros, s'éloigne, traverse à grands pas la sombre prairie d'asphodele.

D'autres morts s'arrêterent près de moi, et, livrés à la tristesse, me raconterent leurs revers. Seule, une ombre morne, désolée, se tenoit à une longue distance; c'étoit le fils de Télamon, Ajax: toujours rempli d'un courroux superbe, il ne pouvoit me pardonner la victoire que je remportai sur lui devant notre flotte, lorsqu'on débattit dans un conseil nombreux qui d'entre nos chefs seroit le possesseur des armes d'Achille, prix proposé par la déesse Thétis,

mere de ce héros, et décerné par Minerve et par nos captifs, les fils de Troie. Eh! plût aux dieux que je n'eusse jamais obtenu ce triomphe! la terre n'enfermeroit pas dans son sein une tête si précieuse, nous ne pleurerions point cet Ajax qui, par sa taille héroïque et par ses nombreux exploits, fut le premier des Grecs, après l'invincible fils de Pélée.

Ajax né de Télamon, lui dis-je d'une voix douce et affectueuse, peux-tu donc me haïr, même après le trépas? Oublie, ombre généreuse, oublie ces armes fatales, destinées par les dieux à être le malheur de la Grece, qui perdit en toi son principal rempart. Chefs et soldats, nous sommes tous aussi inconsolables de ta mort que de celle d'Achille. Il n'est aucun de nous à qui l'on doive imputer ce deuil; c'est au seul Jupiter, qui a conçu une haine terrible

contre l'armée entiere des Grecs, et qui, pour la punir, a borné le cours de tes journées. Approche, ô prince que j'honore; et daignant prêter l'oreille à mes discours, ne sois pas inexorable, domte le fier courroux de ton cœur magnanime.

Il garde obstinément un morne silence, se retire, et fuit parmi la foule des ombres dans la nuit de l'Érebe. Cependant, malgré son courroux, j'aurois suivi le spectre dans cette nuit profonde, il n'auroit pu me refuser de m'adresser la voix ou d'entendre ma priere, si d'autres objets n'avoient excité mon attention et ma surprise.

Minos, fils de Jupiter, frappa mes regards. Assis sur un trône, et tenant un sceptre d'or, il jugeoit les ombres. Tous les morts, les uns assis, les autres debout, se pressoient autour de ce roi; tour-à-tour ils répon-

doient de leurs actions à ce tribunal majestueux, qu'on découvroit dans le palais de Pluton; les portes immenses étoient ouvertes.

Je vis de loin un spectre, le plus énorme des géants, Orion, poursuivant, dans une longue prairie semée d'asphodele, une foule d'animaux féroces, qu'autrefois il extermina sur les montagnes désertes. Son bras est toujours chargé de sa massue d'airain, forte et indestructible.

Au-delà j'apperçus Titye, ce fils terrible de la Terre, étendu, mesurant de la longueur de son corps neuf arpents. Deux vautours rapaces, attachés incessamment à cette ombre, le bec enfoncé dans son sein, lui dévorent le cœur; ses mains ne peuvent les écarter. Il avoit eu l'insolence d'attenter à la pudeur de Latone, épouse de Jupiter, un jour qu'elle portoit ses pas aux murs de Pytho, à

travers les champs délicieux de Panope.

Là encore je vis Tantale, accablé d'inexprimables tourments. Debout, le menton baigné par les flots, il étoit plongé dans un lac d'une eau plus claire que le crystal ; haletant sans cesse, ses levres, ses regards, ses traits, tout annonçoit la soif dont il étoit consumé. Chaque fois que le vieillard se baissoit pour approcher ses brûlantes levres de l'onde, l'onde s'évanouissoit, engloutie dans un abyme par le pouvoir d'une furie, et il ne voyoit autour de lui qu'une terre aride. Des arbres qui touchoient le ciel, abaissoient sur sa tête leurs rameaux chargés des fruits les plus délicieux, la poire balsamique, l'orange dorée, la douce figue, la verte olive, et la pomme attrayante : mais chaque fois qu'il levoit les mains vers ces fruits pour en cueillir, un ouragan

impétueux enlevoit tout-à-coup ces rameaux jusques aux sombres nuées.

Sisyphe, à son tour, frappa mes yeux, Sisyphe qui succombe sous le poids d'affreux tourments. Portant une roche énorme, travaillant et des bras et des pieds, il la poussoit avec de lugubres gémissements jusqu'au roide sommet d'un mont sourcilleux : mais hors d'haleine, à l'instant où il étoit près d'y placer cette masse, une force invincible la repousse soudain, et l'impitoyable et accablante roche retombe, roule et se précipite en un moment au fond de la plaine. Au même instant Sisyphe reprenoit le lourd fardeau, recommençoit en vain sa laborieuse et pénible tentative; la sueur, en longs torrents, ruisseloit de ses membres; un tourbillon de vapeur, semblable à un nuage de poussiere, fuyoit de sa tête fumante.

Enfin parut devant moi le formidable Hercule, ou plutôt son fantôme : car le demi-dieu lui-même, assis dans l'Olympe à la table des immortels, s'abreuve de nectar; et la charmante Hébé le reçoit dans ses bras. Devant cette ombre, les morts épouvantés, comme des nuées de timides oiseaux, s'agitoient et fuyoient en poussant des clameurs perçantes. Il étoit aussi sombre que la nuit la plus noire. Son arc tendu, et la fleche appuyée sur la corde, il lançoit autour de lui de terribles regards, comme toujours prêt à frapper. A l'aspect du large baudrier d'or qui lui couvroit le sein, on frémissoit d'épouvante: là, par un travail merveilleux, respirent des ours furieux, des sangliers écumants, de féroces lions ; là on voit les combats, le sang, le meurtre et le carnage. Que l'artiste qui auroit formé un sem-

blable baudrier, content d'être parvenu au comble de son art, laisse désormais reposer ses mains et son industrie.

Dès que cette ombre a tourné sur moi les yeux, elle me reconnoît. Fils illustre de Laërte, ah! mortel infortuné, me dit-elle d'une voix lugubre, tu portes donc aussi le fardeau des revers, mon éternel partage tant que m'éclaireront les rayons du soleil! Mon pere est le puissant Jupiter; cependant je ne voyois aucun terme à mes peines et à mes disgraces. Je fus soumis au plus vil des hommes, et ses ordres m'imposerent les plus grands et les plus périlleux travaux. Il me commanda même de descendre dans cette sombre demeure, et d'en ravir Cerbere, le gardien de l'empire des morts; il s'assuroit que cette entreprise étoit impossible, et que j'y rencontrerois ma perte. Je

triomphai cependant, et, guidé par Mercure et Minerve, je traînai l'affreux Cerbere hors des enfers.

En achevant ces mots, il s'éloigne, et s'enfonce dans le séjour des mânes. Je restois immobile, espérant de voir les ombres d'autres héros de ces âges reculés. Peut-être auroient paru à mes yeux ceux que je desirois encore de connoître, tels que Thésée et son ami Pirithoüs, ces nobles descendants des dieux : autour de moi s'assemble et se presse le peuple innombrable des morts ; ils remplissent l'enfer de sombres hurlements et de clameurs terribles. Je frémis ; la pâle horreur glaça mes sens ; je craignis qu'envoyée par Proserpine du fond de l'Érebe, la tête hideuse de la Gorgone ne frappât mes regards. Je me rends aussitôt d'un pas rapide à mon vaisseau ; j'ordonne à mes compagnons d'y voler, de le

détacher du rivage. Ils obéissent, occupent les bancs du navire ; de nombreux avirons l'ébranlent et le dirigent : bientôt un vent favorable s'éleve ; et, portés sur les vagues mobiles, nous traversons le grand fleuve, l'empire majestueux de la mer.

FIN DU CHANT ONZIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT ONZIEME.

On a observé que c'est sur l'ancienne croyance de l'immortalité de l'ame qu'est fondée la plus ancienne de toutes les sortes de divinations. Saül se sert d'une pythonisse pour évoquer Samuel; beaucoup de théologiens ont cru que c'étoit par le secours du démon. Dans une tragédie d'Eschyle, l'ame de Darius est évoquée. Homere a suivi des opinions établies.

Il est connu que les cérémonies usitées par les Égyptiens dans leurs sépultures ont donné naissance aux descriptions qu'Orphée fit des enfers. On mettoit le corps dans une barque, qu'un homme, nommé Caron, faisoit traverser le lac Achérusia. Près du lac étoit le temple d'Hécate. A l'autre rive étoient ceux qui jugeoient le mort. Probablement ces cérémonies donnerent lieu aux représentations que l'on voyoit dans les mysteres.

Virgile, en empruntant d'Homere cet

épisode, l'appropria à son héros et aux Romains. L'abbé Fraguier, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, donne la préférence à Virgile. Le but d'Énée, dit-il, est plus important que celui d'Ulysse. Celui-ci va consulter Tirésias; Énée va consulter son pere. Les ombres qui apparoissent à Ulysse n'ont presque aucun rapport à l'Odyssée; Énée apprend l'histoire de sa postérité, et les moyens de jeter les fondements du plus grand empire de l'univers.

Si le but d'Ulysse a moins d'importance, il ne laisse pas d'exciter un grand intérêt à cause de celui que nous prenons à sa personne; c'est de ce voyage que dépend le salut du héros. Énée est un personnage moins intéressant qu'Ulysse. L'intervalle qui s'étoit écoulé depuis la guerre de Troie jusqu'à Homere n'étoit pas si long, et ne lui fournissoit pas un assez grand nombre d'événements mémorables. Il étoit donc obligé d'employer des épisodes d'un autre genre, épisodes qui n'avoient pas un rapport particulier à son héros, mais qui intéressoient tous les Grecs.

Le cours de sept siecles, des faits remarquables et des caracteres frappants, fournirent à Virgile une matiere plus riche et plus heureuse, qu'il sut mettre en œuvre ; cependant elle n'a pas pour nous tout l'intérêt qu'elle avoit pour les Romains. Énée voit des héros qui doivent naître, et qui concourent à ses vues. Ulysse voit un grand nombre d'anciens héros, ses amis, avec le secours desquels il renversa Troie : ainsi l'on ne sauroit dire que l'apparition de ces héros n'ait aucun rapport à l'Odyssée. Les Phéaciens ne peuvent entendre parler de ces grands personnages, sans qu'Ulysse leur paroisse plus vénérable.

Au reste chacun conviendra, avec l'abbé Fraguier, que la description que Virgile fait des enfers, et en particulier celle du local même, a plus de grandeur et de magnificence que celle d'Homere, à qui l'on ne peut refuser ici de l'invention. On ne sait pas même si Ulysse descend dans les enfers ; on croiroit qu'il ne fait qu'évoquer les ombres. Cependant, comme il voit celles de Minos et des morts que Minos juge, celles de Tantale, de Sisyphe, etc.

il semble au moins avoir pénétré jusqu'à l'entrée du séjour infernal. Virgile a enrichi sa description de tableaux plus pittoresques et plus utiles à la morale, et des dogmes d'une ancienne philosophie. Homere donne une triste idée d'un état futur; hors Tirésias, il n'y a pas une de ces ombres qui soit heureuse. Si Virgile décrit les peines que souffrent les méchants dans l'enfer, il délasse par la peinture des champs élysées. Homere peint les peines, mais non d'autres récompenses que celles d'Hercule assis dans l'Olympe à la table des dieux; ce qui est d'autant plus remarquable, qu'ailleurs[1] il parle des champs élysées, et en fait une description très agréable : mais, ainsi que d'autres anciens, il avoit placé ce lieu de félicité bien loin de la demeure ordinaire des morts; c'étoit dans les isles fortunées, ou dans quelques contrées de l'Espagne. Il semble que les idées d'un état futur, ainsi que la morale, aient encore été fort imparfaites au temps d'Homere. On a cru que le législateur des Hébreux n'a même fait au-

(1) Au chant IV.

cune mention bien claire du dogme d'un état futur après la mort.

L'épisode d'Homere et de Virgile est un fonds si riche, qu'il a été imité par bien des poëtes. Chaque fois que leur sujet a pu s'y prêter, ils ont conduit leurs héros dans les enfers. On sait que cet épisode est devenu, entre les mains du Dante, le sujet d'un poëme entier. Fénélon, à son tour, fait descendre Télémaque dans les enfers; le motif qui l'y amene est bien intéressant, il cherche son pere. Le jeune prince pénetre seul dans cette demeure effrayante, circonstance qui ajoute à l'intérêt. Cet épisode ne pouvoit manquer d'être moral entre les mains de Fénélon, et à cet égard il a surpassé ses modeles. Comme il vouloit former le caractere d'un jeune prince, il s'est attaché à peindre avec beaucoup d'énergie la félicité des bons rois et les peines des despotes et des conquérants. Quelques poëtes, tels que l'Arioste (Virgile n'est rien moins qu'à l'abri de cette adulation), ont fait servir ces sortes d'évocations à flatter des hommes d'un rang distingué. L'Arioste,

avec le secours de la magie, a fait paroître ainsi sur la scene un grand nombre de personnages parmi lesquels sont beaucoup de ses contemporains; la liste de leurs noms est souvent trop longue et trop seche, au moins pour nous qui ne saurions y prendre le même intérêt que son siecle. Quand les poëtes se livrent à la flatterie, il n'est pas étonnant qu'ils ne songent guere à la postérité.

(Page 2. Jamais le dieu brillant du jour n'y porte ses regards.)

Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras,
Nec cùm invectus equis altum petit æthera, nec cùm
Præcipitem oceani rubro lavat æquore currum.
GEORG. LIB. III.

Voilà une image exacte de la cadence des vers d'Homere qui rendent ici la même peinture, cadence dont ma traduction donne au moins quelque idée.

(Page 4. L'ombre de notre compagnon... Elpénor.)

Il n'avoit pas encore reçu la sépulture; son ame erroit à l'entrée des enfers; c'est

pour cela qu'elle vient la premiere. Pourquoi reconnoît-il Ulysse avant d'avoir bu du sang? Je ne suivrai point les commentateurs dans l'explication subtile où ils s'engagent. Les anciens croyoient sans doute qu'avant d'être consumé par les flammes et enseveli, on n'étoit pas semblable en tout aux ombres.

(Page 5. Sans voile et sans aviron, tu as devancé mon navire.)

Madame Dacier, d'après Eustathe, juge ici que le caractere d'Elpénor ne demandoit point de sérieux, et qu'Ulysse plaisante sur sa diligence. Comment Eustathe a-t-il eu cette pensée? Il est dit qu'Ulysse « versoit des larmes » en parlant à Elpénor, qu'il est « touché de compassion ». Auroit-il plaisanté, ayant les larmes aux yeux? Je ne vois point ici de plaisanterie. Elle contrasteroit avec tout le reste de l'entretien, et avec la douleur qu'Ulysse témoigne au chant suivant, lorsqu'il raconte la sépulture de son compagnon. On a changé en raillerie une réflexion amere sur le prompt trépas d'Elpénor.

(P. 6. Je sais que... ton navire doit aborder encore à cette isle.)

C'étoit un point de la théologie païenne, qu'après la mort les ames étoient plus éclairées que pendant la vie. Ce fut sans doute une des raisons de la descente d'Ulysse aux enfers : il comptoit apprendre non seulement la route qu'il devoit suivre, mais ce qui étoit arrivé de plus remarquable dans sa patrie. L'ombre de sa mere lui dit de se bien rappeller ce qu'il a vu, et de le raconter à Pénélope.

Anciennement on mettoit sur le tombeau les instruments qui marquoient la profession du mort.

(Page 7. Tout-à-coup s'éleve l'ombre pâle de ma mere.)

Ulysse semble manquer ici de tendresse. Il refuse, dit Plutarque pour le justifier, de s'entretenir même avec sa mere, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une réponse de Tirésias sur le but principal de son voyage aux enfers, qui est son retour dans sa patrie. Ulysse se montre d'abord un homme sage, ensuite un fils tendre.

(Page 8. Retire ton glaive.)

La crainte que causoit une épée à ces ombres peut paroître ridicule : mais Homere suivoit les opinions de son temps. Les ombres étoient environnées d'un véhicule qui ressembloit au corps, et qui n'étoit pas insensible. Que signifieroit sans cela la description des peines de Titye et de Tantale? La sibylle dit à Énée :

Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum.
ÆNEID. LIB. VI.

Ses armes mettent en fuite les ombres des Grecs.

(Page 9. Et cherchent à la séduire par l'offre de leurs dons.)

Ils ne s'en aviserent que tard. Voyez le chant XVIII. Il semble que le prophete Tirésias se trouve ici en défaut.

Ce qu'Ulysse dit de son retour étoit propre à flatter les Phéaciens, que le ciel semble avoir nommés pour le ramener dans sa patrie.

(Page 10. Reprends l'aviron, parcours...)

Le but de ce singulier pélerinage est, au sentiment d'un scholiaste, de faire connoître Neptune chez un peuple où il n'étoit pas connu. Pausanias dit que ce peuple auquel Ulysse apporta ce culte, ou qu'il instruisit dans la navigation, étoit les Épirotes. Ce passage fait croire qu'Homere ne connoissoit que le sel de la mer.

Ce que Tirésias dit de la rencontre de ce voyageur est dans le caractere des oracles, qui désignoient toujours par quelques circonstances les lieux où devoient s'accomplir leurs prédictions. Prendre une rame pour un van est une marque sûre d'un peuple qui ne connoît pas la mer. Il falloit qu'en ce temps-là le van eût la forme d'une pelle. Et ce qui le confirme, c'est qu'après Homere on a appellé ἀθηρολοιγὸν, van, une espece de grande cuiller.

Ulysse devoit sacrifier à Neptune un belier, un taureau, et un verrat. Le belier marque le calme de la mer, le taureau sa fureur et ses mugissements, le verrat sa fécondité. Τριττύα étoit le nom de ces

sacrifices de trois différentes victimes.

Selon la plupart des interpretes, Tirésias dit à Ulysse que « la mort lui viendroit « de la mer »; et voici comment ils l'expliquent. Ulysse fut tué par son propre fils Télégonus, qu'il eut de Circé. Ce fils, poussé par la tempête sur les côtes d'Ithaque, dont il ignoroit le nom, fit quelque dégât. Il y eut un combat où Télégonus, sans connoître son pere, le tua d'un javelot dont la pointe étoit de l'os d'un poisson.

Qui ne voit que le sens qu'on donne à cette prophétie ne cadre point du tout avec le discours de Tirésias? Il prescrit à Ulysse un sacrifice expiatoire dans le dessein d'appaiser Neptune. Dès-lors, pour lui prouver que ce dieu n'étoit plus courroucé contre lui, pouvoit-il annoncer à Ulysse qu'un parricide termineroit sa vie? Homere n'avoit aucune connoissance de cette histoire ni de la naissance des deux fils qu'on prétend être le fruit des amours d'Ulysse et de Circé. Il n'eût pas manqué d'en parler, lui qui en toute occasion se plaît à étaler la science qu'il avoit des gé-

néalogies. Si Ulysse devoit être tué par son fils, Tirésias eût-il pu nommer cette mort, « une mort douce, ἀϐληχρὸς » ? « La mort à laquelle les poëtes donnent « cette épithete, dit Élien [1], est sembla- « ble au sommeil ». Pourroit-on reconnoître à cette peinture la mort d'un pere tué par son fils?

Si l'on ne veut rien changer au texte, ces paroles, « une mort douce viendra de « la mer », signifient que, du gré de Neptune, les derniers jours d'Ulysse seront heureux et paisibles. Mais comme cette interprétation est forcée, j'ai préféré d'admettre, avec plusieurs critiques, une autre leçon : au lieu de séparer ces deux mots, ἐξ ἁλὸς, il faut les joindre, ἔξαλος ; ce qui signifie tout au contraire, « loin de « la mer ». Neptune est appaisé, et il consent qu'Ulysse termine sa vie dans un âge avancé, et au milieu des siens et de son peuple. Tirésias dit à Ulysse « qu'il lais- « sera en mourant son peuple dans la pro- « spérité », consolation bien douce pour un bon roi.

(1) Histoire des animaux, livre IV.

(P. 12. Une barriere immense, l'océan.)

Homere dit que cette descente aux enfers se fait au bout de l'océan. Il étoit assez naturel de penser que le seul endroit pour y descendre étoit celui par lequel le soleil regagne l'autre hémisphere, et paroît se plonger dans la nuit. Or les contrées dont parle ici Homere étoient à l'occident de la Grece.

(Page 14. Il y invite les chefs et les étrangers.)

J'ai profité d'une leçon qu'Eustathe avoit adoptée; *πάντας καλέουσι* se rapporte aux serviteurs de Télémaque. Cette leçon est plus honorable à Télémaque. Si on lit *πάντες*, qui est la leçon ordinaire, on peut traduire: « Il participe aux festins « du peuple, et chacun s'honore de l'y ad« mettre ». Et l'on remarque à cette occasion que les peuples, dans tous les festins publics, invitoient les rois et les principaux magistrats; que les rois et leurs sujets ne formoient qu'une même famille.

Il paroît que la mort d'Anticlée précéda

les troubles d'Ithaque. On dit qu'elle se pendit de désespoir. Elle cache ici cette circonstance, pour ne pas trop attrister son fils.

(Page 16. Telle disparoît une ombre fugitive, un songe léger.)

On connoît la belle imitation que Virgile a faite de cet endroit. En voici une de Silius, qui est moins heureuse :

His alacer colla amplexu materna petebat,
Umbraque ter frustra per inane petita fefellit.

Puisque Virgile, en parlant de trois embrassements, a employé trois vers, Scaliger lui donne la préférence sur Homere, qui n'en a que deux. Cette observation dénoteroit que le goût de ce critique étoit minutieux.

(Page 18. Je les interroge à loisir.)

Homere évoque les héros des âges passés, pour embellir et diversifier son poëme. Si Virgile a su intéresser les Romains par les grandes choses qu'il dit de leur empire, Homere a aussi intéressé les Grecs en

parlant des histoires des principales familles, de la plupart desquelles il restoit alors encore des descendants. D'abord il parle des héroïnes; ensuite, après un court repos, sa poésie s'élève, et il parle des héros.

(Ibidem. Éprise du divin fleuve Énipée.)

Il y a un fleuve de ce nom dans la Thessalie. Il paroît qu'il s'agit ici du fleuve Énipée qui est en Élide, près de la ville de Salmoné. Les jeunes filles, dit-on, alloient souvent, selon l'usage, se baigner dans les fleuves. On leur jouoit alors divers tours. On leur persuadoit, ou elles feignoient elles-mêmes qu'elles avoient eu des liaisons avec quelque dieu. C'est bien là ce qu'on pouvoit appeller « deus ex machina. »

(Page 20. Tous deux, ministres du grand Jupiter.)

Les rois étoient appellés alors « les serviteurs de Jupiter ». IOLCOS, dans la Thessalie, sur le golfe pélasgique, d'où partirent les Argonautes. ASOPE, fleuve de la Béotie.

On voit que la fable de Thebes bâtie par Amphion au son de sa lyre n'a été faite qu'après Homere.

(Page 21. Roi de la sinistre Thebes.)

Tout ce qu'on a donc ajouté à l'histoire d'OEdipe a été inventé par les poëtes tragiques : car Homere dit qu'OEdipe, après ses malheurs, continua de régner à Thebes. Il appelle Épicaste celle qui fut nommée Jocaste.

Pausanias n'est pas d'accord avec les interpretes sur le sens de ce passage : Α'νάπυςα, etc. ; il l'explique ainsi : « Les « dieux voulurent qu'il n'y eût aucun in-« dice, aucun fruit de cette union ».

(Page 22. Dans Orchomene.)

Homere ajoute, « des Minyens ». Ville très riche, entre la Béotie et la Phocide. Les Minyens y avoient régné : une colonie de ce peuple alla à Iolcos. Les Argonautes furent appellés Minyens.

(Ibidem. Le fier Périclymene.)

Neptune lui avoit donné le pouvoir de

se changer en toutes sortes de formes, et cela le rendit fier. Il le tua, malgré ce présent.

Phylacé, ville de Thessalie. Outre que les bœufs d'Iphiclus étoient indomtables, ils étoient gardés par des chiens dont personne n'osoit approcher. Mélampe étoit fils d'Amythaon, né de Créthée et de Tyro. L'amour fraternel l'engageoit dans cette entreprise; il favorisoit son frere Bias, qui devoit épouser Péro. Voyez Apollodore, livre I.

(Page 23. Tour-à-tour, ils renaissent à la lumiere.)

Selon Eustathe, cette fable représente les deux hémispheres du monde, dont l'un est toujours éclairé du soleil, et l'autre est dans les ténebres. Macrobe dit qu'elle est l'emblême du soleil.

(Page 24. Déja neuf coudées étoient la mesure du contour de leur corps.)

J'ai, comme madame Dacier, suivi ici Didyme. Eustathe dit que les anciens ont admiré la proportion exacte du corps de

ces géants. Leur vie fut courte; ils firent la guerre aux dieux.

Il y a eu des critiques qui, traitant cette entreprise de puérile à cause de son impossibilité, marquoient ces vers comme suspects. Virgile les a cependant imités. Longin rapporte ces mêmes vers, pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathétique. Il a admiré cette espece d'amplification : « S'ils étoient parve« nus, etc. ». « En s'élevant ainsi par plu« sieurs degrés, dit aussi Quintilien, on « parvient non seulement à ce qui est « grand, mais en quelque sorte au-delà. »

(Page 25. Pour la mener aux heureuses contrées où s'élevent les murs sacrés d'Athenes.)

Selon Homere, Thésée n'est ni ingrat ni infidele. Diane étoit offensée de ce qu'il avoit profané son temple. Dia, entre l'isle de Crete et de Théra.

(Page 28. Quand vous m'obligeriez de prolonger ici mon séjour, même d'une annee.)

Cette réponse d'Ulysse peut paroître intéressée; mais comme c'étoit une gloire pour les princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hospitalité, c'étoit une politesse à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le temps nécessaire. Il ne considere pas ces présents à cause de leur richesse, mais à cause de l'idée avantageuse qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Cette observation que madame Dacier a faite est juste. Mais aujourd'hui qu'on n'est pas moins intéressé qu'on l'étoit anciennement, on craindroit cependant de le paroître en tenant ce langage. Il est possible qu'il y ait dans celui d'Ulysse autant d'intérêt que de politesse. Les héros d'Homere aiment les présents, et ne s'en cachent guere.

Le but de l'Odyssée est non seulement le retour d'Ulysse, mais encore un retour honorable. Il doit revenir dans sa patrie comblé de biens et d'honneurs.

(Ibidem. Tes discours ont un charme attrayant; ton ame n'est pas moins belle.)

Madame Dacier a traduit ainsi : « Pour « vous, il est vrai que vos paroles ont tout « l'air de contes ingénieusement inventés, « mais vous avez un esprit trop solide pour « vouloir tromper ». Elle s'est éloignée du sens : μορφὴ ἐπέων signifie, selon elle, « l'air du tissu d'une fable ». Homere veut dire des « paroles agréables et intéressan- « tes ». Cette interprétation, plus conforme à la langue grecque, est appuyée sur l'autorité des commentateurs.

(Page 29. La nuit est longue; le temps qu'elle nous laisse est infini.)

On n'étoit cependant qu'en automne. Il n'y a que peu de jours qu'Ulysse est arrivé chez les Phéaciens, et on a vu que Nausica et ses femmes se baignoient encore dans la riviere. Il semble qu'Alcinoüs exagere la longueur de la nuit pour engager Ulysse à poursuivre son récit. D'ailleurs il paroît vouloir la consacrer toute entiere à cet objet, vu qu'Ulysse est si près de son départ.

(Page 30. Par les fureurs d'une femme.)

Comme le poëte parle au pluriel, on a donné une interprétation forcée à ce passage. Homere porte d'abord sa vue sur ce qu'il y a de plus tragique, et c'est la premiere histoire qu'il va raconter.

(Page 34. Race toujours victime de la perfidie des femmes !)

AErope, femme d'Atrée, ayant été corrompue par Thyeste, plongea toute cette famille dans les plus épouvantables malheurs.

(Ibidem. Clytemnestre sacrifiant un héros au vil Égisthe.)

Barnès a restitué ici trois vers cités par le vieux scholiaste d'Euripide. J'ai cru devoir ne les pas omettre.

(Ibidem. Mon exemple... doit t'instruire ; n'aie pas toi-même une aveugle complaisance pour ton épouse.)

Il parle en homme irrité qui voudroit que tous les hommes punissent leurs fem-

mes du crime que la sienne a commis. C'est la logique ordinaire. On a demandé ce que devoit penser la reine Arété de ce discours. Il est vrai que si l'on reconnoît ici la simplicité antique, on ne reconnoît pas trop la prudence d'Ulysse. A-t-il voulu égayer son récit par ce trait? Au reste Ulysse profita de cet avis d'Agamemnon; car il entra inconnu dans Ithaque.

Medea reddit fœminas dirum genus.

Sen.

(Page 38. J'aimerois mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs.)

Platon a condamné ce passage; il a pensé que ce sentiment ne pouvoit que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, et les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Voici l'apologie peu raisonnable que madame Dacier fait d'Achille: « Il ne faut « pas craindre qu'Achille persuade à quel- « qu'un qu'il faut préférer la servitude à « la mort, lui qui a mieux aimé mourir « que de ne pas venger Patrocle. Il ne « nous persuadera pas plus ici qu'il ne « nous a persuadés dans l'Iliade, quand il

« a dit que la vie est d'un prix infini que « rien n'égale. »

Ces deux cas ne sont pas les mêmes. Dans l'Iliade, Achille parle dans un transport de colere et de vengeance, on peut croire que la passion l'égare ; ici il est calme : là il préfere simplement la vie à la mort ; ici la servitude : là il est plein de vie ; ici l'expérience donne plus de force à la sentence qu'il débite.

Pourroit-on dire, pour la justifier, qu'elle présente un côté philosophique? Achille veut-il insinuer que la mort nous détrompe des vains honneurs? L'apologie que Denys d'Halicarnasse fait de cet endroit est beaucoup trop subtile. « Achille, « dit-il, allegue la raison du souhait qu'il « forme, c'est qu'il est dénué de force, et « ne peut plus secourir son pere. »

J'ai déja eu plusieurs occasions d'observer que les anciens, même parmi les héros, ne se cachoient pas du sentiment naturel qui nous attache à la vie. Cela ne les empêchoit pas de montrer, lorsqu'il le falloit, de la force et de l'héroïsme. Il y avoit plus de grandeur à savoir sacrifier

un bien auquel ils mettoient tant de prix. Pour ne citer que deux passages d'Euripide, Iphigénie dit : « Celui qui souhaite « la mort est insensé ; mieux vaut une vie « triste et dure qu'une belle mort ». Dans Oreste on trouve cette maxime : « Tout « homme, l'esclave même, est charmé de « voir la lumiere du soleil ». Virgile parle ainsi de ceux qui se sont donné la mort :

Quàm vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
ÆNEID. LIB. VI.

La peinture qu'Homere fait du séjour des morts répond à ces maximes. Il paroît, au moins chez les anciens Grecs, que l'imagination s'étoit plus attachée à présenter le côté hideux de ce séjour qu'à créer les charmes d'un élysée.

Pélée fut banni de son royaume par Acaste ; mais Pyrrhus, le fils d'Achille, vengea son grand-pere. Achille est ici, comme dans l'Iliade, plein de tendresse pour son pere. Ce n'est qu'après la mort de ce héros que son fils vint au siege.

(Page 40. La main d'une des filles de Priam.)

« Les Cétéens, dit Hesychius, sont des « peuples de Mysie; leur nom dérive de « celui d'un fleuve ». Priam promit de donner à Eurypyle sa fille Cassandre. Voyez Dictys.

(Page 42. La sombre prairie d'asphodele.)

Nom de la prairie, à cause d'une plante dont elle étoit pleine.

(Page 43. Décerné par Minerve et par nos captifs, les fils de Troie.)

Les généraux, trouvant ce jugement très difficile, et ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces héros, firent venir leurs prisonniers troyens, et leur demanderent duquel des deux ils avoient reçu le plus de mal; ils répondirent que c'étoit d'Ulysse.

Longin cite le silence d'Ajax comme un exemple du sublime; car on peut être sublime par la seule élévation de l'ame, et

sans proférer une seule parole. Virgile a imité cet endroit. Didon, en voyant paroître Énée dans les enfers, se retire aussi sans dire un seul mot. Fraguier préfere le silence de Didon à celui d'Ajax : « Une « femme, dit-il, dont l'amour avoit été si « cruellement récompensé, devoit être ac- « cablée du poids de ses malheurs. Mais « ce ressentiment est indigne d'un héros ». Cette critique est peu juste. La conduite d'Ajax répond très bien à son caractere dur, intraitable et silencieux.

(Page 44. Les uns assis, les autres debout.)

Ceux qui étoient debout plaidoient pour accuser ou pour défendre ; et ceux qui étoient assis, c'étoient ceux pour lesquels ou contre lesquels on plaidoit, et qui alloient être jugés. Il y a de l'apparence que cette coutume étoit observée dans les cours de judicature au temps d'Homere.

(Page 45. Au-delà j'apperçus Titye.)

Il est l'image de ceux qui sont dévorés par les passions, et sur-tout par l'amour,

dont les anciens plaçoient le siege dans le foie. Voyez Lucrece.

Panope est dans la Phocide. Strabon rapporte qu'Apollon tua Titye, qui régnoit à Panope, et qui étoit un homme vicieux et injuste. Jupiter eut d'Élara, fille d'Orchomene, ce Titye; mais, pour dérober à Junon la connoissance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant sous la terre dans l'Eubée, et l'en retira ensuite. Voilà pourquoi l'on dit qu'il étoit fils de la Terre. Les Eubéens montroient l'antre où il avoit été caché, et une chapelle où on lui rendoit quelques honneurs.

Tantale est l'image des avares, qui meurent de faim et de soif au milieu de la plus grande abondance. Voyez Horace, Sat. liv. I. Sisyphe est l'emblême des ambitieux.

(Page 47. Jusqu'au roide sommet d'un mont sourcilleux.)

L'original nous montre réunies dans un court tableau la peinture des efforts les plus pénibles et la plus grande rapidité. On a l'agrément du contraste, et chaque

peinture est achevée. Denys d'Halicarnasse et Démétrius de Phalere ont développé ici tout l'art d'Homere, qui emploie si à propos le choc des voyelles, les spondées et les dactyles. Mais il suffit de lire ces vers pour en être frappé.

Il n'étoit pas facile d'en rendre l'image. On jugera si j'y ai réussi. Ceux qui me compareront ici à l'original pourront dire qu'on ne trouve pas dans le texte, « lugubres gémissements », ni les épithetes ROIDE et SOURCILLEUX. J'ose soutenir que ces additions ne sont rien moins que superflues; qu'elles servent, au contraire, à représenter l'effet des spondées qu'emploie Homere, et des voyelles qu'il fait heurter pour peindre l'effort de Sisyphe. Cet exemple peut servir à donner quelque idée des principes que j'ai suivis dans la traduction d'Homere. Il faut, autant qu'il est possible, rendre fidèlement, non les mots, mais la poésie. Est-ce là ce qu'on veut dire lorsqu'on établit pour principe que les traductions doivent être LITTÉRALES? Ce terme peut induire en erreur; il vaudroit mieux y substituer celui de FI-

DELES. L'exemple allégué, et beaucoup d'autres qu'il est facile d'y joindre, peuvent confirmer qu'il est plus impossible encore d'offrir les traits d'un poëte par une traduction absolument littérale que par une traduction libre. Qu'on essaie de rendre mot à mot les traits qui peignent les travaux de Sisyphe; tout le tableau est anéanti.

Voici comment de la Valterie a rendu ce tableau : « Sisyphe portoit incessam-
« ment une pesante pierre jusqu'au haut
« d'une montagne; à peine avoit-il achevé
« ce travail, que la pesanteur de la pierre
« la faisant retomber jusqu'au bas sans
« qu'il pût la retenir, il descendoit lui-mê-
« me pour recommencer à la porter. »

Virgile n'a point imité cet endroit; mais il a surpassé Homere dans la description des peines de Titye.

Rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens fœcundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

ÆNEID. LIB. VI.

(Page 48. La charmante Hébé le reçoit dans ses bras.)

Cette fable paroît signifier qu'une perpétuelle jeunesse, c'est-à-dire une réputation qui ne vieillit jamais, est la récompense des héros.

(Ibid. Devant cette ombre, les morts..... s'agitoient et fuyoient.)

Ceux qu'il avoit domtés et punis en cette vie, ou qui, s'étant cachés dans des cavernes pour se dérober à sa vengeance, le fuyoient encore après la mort.

Le baudrier d'Hercule est le pendant de la ceinture de Vénus. Le poëte a mis sur ce baudrier, en raccourci, toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

(Ibid. Que l'artiste qui auroit formé un semblable baudrier.)

Selon madame Dacier, Ulysse a voulu dire que jamais l'histoire ne fourniroit à cet artiste le sujet d'un pareil dessin. « Il souhaite, dit-elle, qu'il n'y ait plus de « géants à vaincre, plus de combats ».

Cette explication ne m'a pas paru satisfaisante. Je n'ai pu adopter non plus l'explication de Pope. Je crois avoir suivi l'interprétation la plus naturelle. Voyez les notes de Barnès.

Épictete a fait cette belle réflexion : « Hercule, exercé par Eurysthée, ne se di« soit pas malheureux, et exécuta tout ce « que ce tyran lui ordonna de plus terri« ble ; et toi, exercé par un dieu qui est « ton pere, tu te plains, et tu te trouves « malheureux ! »

(Page 50. Je traînai l'affreux Cerbere hors des enfers.)

Il n'y a point d'épithete dans l'original. Hercule dit : Ἀνένεικα ϗ ἤγαγον ; « subduxi « et traxi ». Ces deux mots peignent l'effort que fit Hercule. J'ai rendu cette image par le moyen de l'épithete qui alonge la période. Cette remarque vient à l'appui d'une des précédentes, qui roule sur les principes de la traduction.

(Ibidem. Tels que Thésée et son ami Pirithoüs.)

On avoit écrit, dit Plutarque, que Pisistrate, un des éditeurs d'Homere, inséra ici les noms de ces héros pour flatter les Athéniens.

(Ibidem. La tête hideuse de la Gorgone.)

C'est, allegue-t-on, pour dire poétiquement qu'il eut peur que ce sujet ne l'amusât trop long-temps, et ne lui fît oublier son retour. Ou, si l'on veut une explication plus naturelle, ces monstres qui se pressent autour de lui le remplirent d'effroi. Il ne paroît pas qu'Homere ait connu ce qu'on a dit de la Gorgone, qu'elle rendoit immobiles ceux qui la voyoient.

En quittant ce lieu, Ulysse reprend le chemin qu'il avoit parcouru. Virgile, profitant d'un autre endroit d'Homere, fait sortir Énée par la porte d'ivoire, par où sortoient les songes illusoires, pour indiquer que tout ce qu'il avoit raconté étoit fabuleux. Il ne convenoit peut-être pas à Virgile de détruire lui-même l'illusion qu'il venoit de produire.

(Page 51. De nombreux avirons l'ébranlent et le dirigent; bientôt un vent favorable s'éleve.)

Ce vers d'Homere, comme beaucoup de ses autres vers, est devenu un proverbe, dont le sens répond à celui-ci de La Fontaine :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

(Ibidem. Le grand fleuve, l'empire majestueux de la mer.)

Homere appelle quelquefois la mer un lac ou un fleuve. Diodore de Sicile dit que le Nil fut appellé autrefois OCÉAN.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XI.

CHANT XII.

APRÈS que notre vaisseau a surmonté les courants de la mer, et gagné la plaine étendue des flots, il revole dans l'isle d'AEa, où s'élève le palais de l'Aurore, où sont les chants et les danses des Heures, et renaît le Soleil. Nous heurtons au sablonneux rivage, et sortant du navire, nous goûtons le repos dans l'attente des rayons sacrés de l'astre du jour.

Dès que nous voyons paroître la lueur matinale de l'Aurore, une partie de ma troupe va, par mon ordre, au palais de Circé ; elle revient, chargée du cadavre glacé d'Elpénor. Nous abattons des chênes pour le bûcher ; et le dressant sur la pointe la plus élevée de terre qui s'avançoit dans la mer, nous rendons à l'ombre de notre compagnon les derniers

honneurs ; nos soupirs éclatent, nos larmes coulent ; et la flamme ayant consumé à nos yeux son corps et son armure, nous lui érigeons un tombeau, une colonne ; au sommet son prompt aviron est dressé par nos mains.

Nous remplissons avec soin tous ces devoirs. Mais Circé, instruite par elle-même de notre retour de la demeure des enfers, vole au rivage. Elle est suivie de ses nymphes, qui nous apportent du pain, d'autres aliments, et un vin éclatant de pourpre.

La déesse s'avançant au milieu de nous : Infortunés, nous dit-elle avec une compassion généreuse, vous qui, vivants, êtes descendus au séjour de Pluton, destinés, contre la loi commune des mortels, à être deux fois victimes du trépas, goûtez ici le calme ; que le festin dure la journée entiere, et ranime vos for-

ces ; demain, à la naissance de l'aurore, vous retournerez sur l'empire des flots. Je veux moi-même vous indiquer votre route ; et, pour vous préserver des nouveaux malheurs où pourroit vous précipiter une fatale imprudence, mes avis vous éclaireront sur tous les périls dont vous êtes encore menacés sur la terre et sur l'onde

Elle dit. Nous cédons à sa voix, nous nous livrons aux plaisirs du festin ; la chair des victimes fume, et la liqueur la plus exquise des vendanges coule jusqu'à ce que le soleil touche au bout de l'horizon ; lorsqu'il a disparu et que la nuit regne sur la terre, mes compagnons, près du navire, jouissent d'un sommeil tranquille. Mais Circé, me prenant la main, me conduit loin de leur troupe, et, assise près de moi, me demande un fidele récit de ma route

au séjour des morts. J'obéis ; et la déesse me tient ce discours :

Tous ces périls sont évanouis. Prête-moi une oreille attentive ; je te dirai ceux qui t'attendent encore: veuille un dieu te rappeller le souvenir de mes paroles ! D'abord se présenteront sur ta route les Sirenes, qui fascinent tous les hommes venus près de leurs bords. Malheur à l'imprudent qui s'arrête, et qui écoute leurs chants ! Jamais il ne revoit sa demeure; sa femme et ses jeunes enfants n'ont point à célébrer son retour avec des accents d'alégresse. Les Sirenes, assises dans une verte et riante prairie, captivent les mortels par la douce harmonie de leurs voix : mais, autour de ces lieux, on ne voit qu'un tas d'ossements et de cadavres infects que consume lentement le soleil. Passe avec rapidité devant ces bords, après avoir fermé

avec la cire odorante l'oreille de tes compagnons. Toi, il t'est permis d'écouter ces chants, pourvu qu'on t'enchaîne étroitement par les mains et les pieds au mât de ton navire ailé, pour jouir sans péril de ces voix mélodieuses. Si, dans l'ivresse du ravissement, tes prieres, tes ordres pressoient tes compagnons de te rendre la liberté, qu'ils resserrent et redoublent tes chaînes.

Après que vous aurez fui loin de ce rivage, voici les objets qui frapperont tes regards.

Sur la mer s'élevent deux rochers voisins, contre lesquels les flots noirs d'Amphitrite roulent avec des mugissements horribles. Les dieux fortunés les appellent les rochers errants. Jamais les agiles oiseaux ne les franchissent d'un vol heureux; sur leur cime lisse, les colombes qui apportent vers l'Olympe l'ambrosie

à Jupiter, tombent expirantes, et leur race dépériroit si Jupiter ne les remplaçoit. Aucun vaisseau n'approche de ces lieux sans y trouver sa perte ; hommes et débris, tout disparoît au même instant, emporté par les vagues et par des tempêtes plus terribles que la flamme. La seule Argo, l'objet de tous les chants, Argo qui, traçant un sillon si hardi sur la mer, vola vers l'empire d'Æétès, passa d'un essor heureux entre ces rocs ; et cependant elle se fût brisée contre ces écueils, si Junon même, à qui Jason étoit cher, ne l'eût conduite et mise à l'abri de ces dangers.

De ces deux rochers l'un cache dans la profondeur des cieux sa tête pyramidale, toujours environnée de sombres nuages ; jamais, ni dans l'automne ni dans le printemps, n'y régna la sérénité. Aucun mortel,

fût-il un géant armé de vingt bras et de vingt pieds, ne peut gravir jusqu'au faîte de ce rocher aussi lisse dans tout son contour qu'une colonne, ni n'en peut descendre. Au centre s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée vers l'occident et l'Érebe. Prudent Ulysse, passe devant ce roc d'un vol impétueux : la fleche lancée par le guerrier le plus vigoureux vers cette haute caverne fendroit vainement les airs. Là habite Scylla, qui remplit les airs d'horribles hurlements, tels que les rugissements d'un lionceau nouvellement sevré. Il n'est point de monstre si difforme et si funeste ; son aspect bannit la joie du cœur des humains et même des immortels. Douze pieds, placés à la partie antérieure du corps, traînent ce monstre immense ; il a six cous d'une longueur démesurée ; ses têtes sont épouvantables ; ses gueules

sont toujours béantes, hérissées d'un rang triple et serré de dents voraces, antre de la noire mort. Le monstre, à demi plongé dans la caverne, lance ses têtes hors de cet abyme, et rampant autour de la roche, enleve les dauphins, les loups marins, et même les énormes baleines, peuple de la gémissante Amphitrite. Aucun pilote ne s'est encore glorifié d'avoir, sans infortune, passé devant ce roc; autant le monstre a de gueules, autant il ravit d'hommes du vaisseau fuyant à toutes voiles.

Voisin de celui-ci, l'autre rocher est moins élevé; ta fleche, Ulysse, en atteindroit la cime. Là, sous un figuier sauvage qui, chargé d'un feuillage épais, étend sur la mer une ombre ténébreuse, la redoutable Charybde ouvre sa gueule dévorante: trois fois, chaque jour, elle vomit les noires vagues, trois fois elle les

engloutit avec d'horribles mugissements. Malheur à toi si ton navire en approchoit lorsque les torrents se perdent dans ce gouffre ! quand Neptune voudroit t'en retirer, Neptune même échoueroit. Ah ! plutôt, rase d'un vol hardi et rapide le rocher de Scylla ; il vaut mieux encore avoir à regretter six de tes compagnons, que d'être tous entraînés dans un même abyme.

Elle dit, et je prends la parole : Ô déesse, réponds-moi. Si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrois-je combattre l'autre de ces monstres au moment où il voudra saisir mes compagnons ? Ne pourrois-je lui disputer sa proie ?

Infortuné, me répondit-elle, ne peux-tu donc encore te rassasier de travaux et de combats, et n'apprendras-tu pas même à céder aux dieux ! Le monstre que tu veux combattre

n'est point de race fragile; fléau dont le ciel est le pere, il est redoutable, immortel, invincible. Ici la plus ferme valeur est un vain secours; fuir est ton unique salut. Pour peu que tu t'arrêtes sous ce rocher, je crains que l'hydre ne ravisse une seconde fois de ses gueules béantes six de tes compagnons. Voiles, rames, mets tout en œuvre pour lui échapper; cours en invoquant la déesse Cratée, qui mit au jour cette peste; seule elle peut calmer le monstre, et le retenir dans sa caverne.

Tu aborderas ensuite à l'isle de Thrinacie, où paissent les troupeaux immenses du Soleil, sept troupeaux composés chacun de cinquante génisses, et le même nombre de brebis d'une beauté parfaite. Leur race ne multiplie ni ne diminue; elle jouit d'une éternelle jeunesse. Des divinités sont leurs bergeres, la belle

Phaétuse et la charmante Lampétie, l'une et l'autre le fruit des amours de la déesse Nééra et de ce dieu brillant dont le char marche sur nos têtes. Leur mere, après les avoir élevées, consentit à établir, loin d'elle, leur séjour dans l'isle de Thrinacie, et les chargea d'étendre leurs soins vigilants sur les troupeaux de leur pere. Respectez ces troupeaux, et vous pourrez être sûrs de rentrer dans Ithaque, malgré les nombreuses traverses qui vous attendent. Mais si vous osez répandre leur sang, je te prédis la perte de ton navire et de tes amis; si tu es assez heureux pour n'y pas être enveloppé, tu ne remettras le pied dans ta demeure qu'après un long terme, et, chargé de maux, tu n'y rameneras aucun de tes compagnons.

A peine a-t-elle parlé, que l'Aurore paroît sur son char éclatant. La

déesse Circé se retire dans son palais. Je me rends à mon vaisseau, j'exhorte les miens à s'embarquer, à délier les cables. En un moment ils sont assis avec ordre sur les bancs; les nombreux avirons agitent la mer blanchissante. Circé, dont la beauté et la voix exercent un si grand empire, nous envoie un vent favorable; il enfle les voiles, et soufflant, sans se reposer, à la pouppe, il est notre compagnon fidele. Nous sommes assis et tranquilles; le vaisseau glisse avec légèreté sur la plaine liquide; le vent et le pilote en dirigent la course. Mais bientôt, le cœur troublé d'alarmes, je m'adresse à ma troupe en ces mots:

Ô mes amis, il faut parler; c'est peu que je sache les oracles émanés de la bouche de Circé, je vous en instruirai tous: nous nous déroberons au trépas, ou notre perte sera

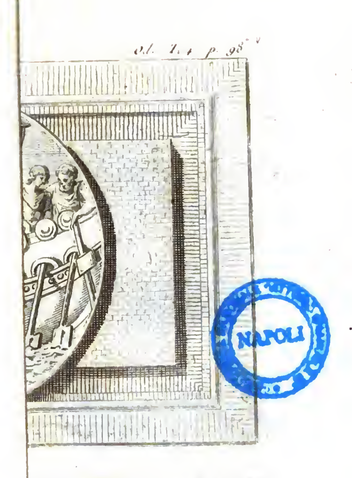
volontaire. D'abord elle nous exhorte à fuir les prés fleuris et la voix enchanteresse des Sirenes. Seul il m'est permis d'écouter leurs chants ; mais il faut que vous m'enchaîniez par les liens les plus forts au mât de mon vaisseau. Si je vous conjure et vous ordonne de m'affranchir, loin de vous rendre à mes prieres et à mes ordres, multipliez ces étroites chaînes.

Tandis que je parlois, le vaisseau vole, approche de l'isle des Sirenes. Soudain le vent tombe ; l'air est calme, la mer tranquille ; une divinité berce doucement, charme et endort les flots. Aussitôt mes compagnons sont debout ; les voiles se plient, on les jette au fond du navire ; chacun reprend sa place, l'onde écume sous les rames. Moi, armé d'un fer tranchant, je me hâte de partager en boules une grande masse de cire ;

mes doigts nerveux les compriment. Amollies au même instant, et par mes efforts, et par les feux que nous dardoit le roi de la lumiere, je vole à mes compagnons; tour-à-tour l'oreille de chacun d'entre eux en est enduite. Ils m'attachent au mât du vaisseau; de fortes entraves lient et mes mains et mes pieds. Puis s'étant remis sur les bancs, ils troublent les flots du choc impétueux des rames. Nous n'étions plus éloignés de ce rivage qu'à la distance où se porte la voix; les Sirenes, n'ignorant pas l'approche du navire ailé, entonnent un chant harmonieux.

Ô fameux Ulysse, la gloire de la Grece, viens, arrête ici ton vaisseau, et prête l'oreille à notre voix. Heureux le nautonnier qui passe devant ces bords! jamais il n'en partit sans écouter les doux accents qui coulent de nos levres : ces accents l'enchan-

Vol. T. 1 p. 98



VAISSEAU. *Ody. l. XII v. 60*

terent; il retourna plus instruit dans sa patrie. Rien n'est ignoré de nous : nous savons tous les travaux que les Troyens, et vous, ô Grecs, avez soutenus, par la volonté des dieux, dans les champs fameux d'Ilion : nous savons tout ce qui arrive dans ce vaste univers.

Telles sont leurs paroles, accompagnées d'un chant céleste. Je desire prolonger mon ravissement; les signes de mes yeux ordonnent à mes compagnons de me dégager de mes chaînes. Tous se précipitent avec plus d'ardeur sur leurs rames; Euryloque et Périmede, s'élançant à moi, resserrent et redoublent mes liens. Loin de ces bords dangereux fuit le navire : par degrés la distance me dérobe le chant des Sirenes; enfin je n'entends plus leurs paroles ni leurs voix. Alors mes compagnons nous rendent à eux l'ouïe, et à moi la liberté.

*

Nous perdons de vue cette isle : tout-à-coup mes yeux sont frappés d'une noire fumée, et de vagues qui s'enflent; un tumulte affreux gronde dans les airs. Les rames volent des mains de mes compagnons épouvantés; les flots en retentissent; le vaisseau est immobile, nul ne pousse la rame. Je le parcours, je tâche de ranimer chacun des miens par mes exhortations et mes prieres.

Amis, il n'est aucun malheur qui n'ait exercé notre courage; celui qui nous menace n'est pas le plus grand que nous ayons éprouvé. Ne vous souvient-il donc plus du Cyclope qui, doué d'une force indomtable, nous tint enfermés dans son antre? Et cependant ma prudence, mon adresse et mon intrépidité, vous arracherent à ce péril si terrible; un jour, je l'espere, un jour vous vous plairez aussi à vous retracer le sou-

venir de ces nouveaux périls. Suivons tous ce que je vais prescrire. Vous, rameurs, reprenant l'aviron, combattez d'un bras infatigable ces vagues enflées ; peut-être Jupiter, pour prix de vos efforts, nous dérobera-t-il à ce trépas. Toi, pilote, toi qui as en main le gouvernail, je te donne cet ordre important, garde-toi de l'oublier. Dirige ton vaisseau loin de ce rocher, de cette fumée, et de ces flots amoncelés ; l'œil toujours attaché sur le roc voisin, que ton unique but soit d'en approcher ; fuis ces rapides courants, crains qu'ils ne t'entraînent, et que tu ne sois l'instrument de notre perte.

Ils obéissent avec ardeur à ma voix. Mais je me gardai bien de leur parler de Scylla, ce fléau inévitable ; à son nom seul on les eût vus tous abandonner la rame, et courir se cacher, pressés l'un sur l'autre, au fond

du navire. Alors, ne songeant plus aux ordres rigoureux de Circé qui m'avoit interdit le combat, je revêts mes armes éclatantes, et, balançant deux longs javelots, je monte jusqu'au bord de la proue. Là, de pied ferme, j'attends, je défie l'habitant du roc, qui devoit me ravir mes compagnons : mais je ne puis l'appercevoir; en vain mes yeux se fatiguoient à l'y chercher dans tous les recoins et au sein de la sombre caverne. Nous entrons en pâlissant dans ce passage étroit : ici nous menace Scylla ; là, Charybde dévore les flots avec un tumulte énorme. Les vomit-elle, l'onde, dans une vaste circonférence, aussi troublée que l'eau d'une cuve qui mugit sur la flamme ardente, bouillonne avec un affreux murmure, jaillit dans les airs, et couvre d'écume la cime des deux rochers. Mais engloutit-elle les grandes va-

gues d'Amphitrite, toute cette mer agitée s'ouvre, rugit autour du roc; et l'œil, plongeant au fond de l'abyme immense, apperçoit la noire arene. La terreur hérisse les cheveux de mes guerriers.

Tandis que, craignant le trépas, nos regards ne sont fixés que sur Charybde, Scylla tout-à-coup ravit du fond de mon navire six de mes plus valeureux compagnons. Je leve mes yeux, et j'apperçois encore ces amis infortunés, agitant en l'air les mains et les pieds; j'entends leur voix qui m'imploroit en me nommant, et qui retentit, hélas! pour la derniere fois à mon oreille. Tel que, sur la pointe d'un roc, un rusé pêcheur, armé d'une ligne immense, précipite dans la mer l'appât trompeur avec la corne, et soudain arrachant à la demeure liquide un de ses plus jeunes habitants, victime palpitante,

il le jette sur le rivage : tel le monstre enleve mes compagnons dont les membres s'agitent, et les jette devant son antre. Il dévore ces malheureux ; dans leurs cruels tourments, ils poussoient des cris lugubres, et, me tendant les bras, ils invoquoient mon secours. De tous les spectacles dont mes yeux furent épouvantés dans mes longues et funestes courses, voilà le plus lamentable.

Échappés à ces rochers et à ces monstres, nous approchons bientôt de l'isle fortunée du Soleil. Là paissoient tranquillement de beaux et nombreux troupeaux de génisses au large front, et de brebis éclatantes, consacrés à cette divinité qui traverse les cieux. Du milieu de la mer, mon oreille est agréablement frappée des mugissements et des bêlements de ces troupeaux. Alors se réveille en moi le souvenir du devin

Tirésias et de la déesse Circé, dont les avis m'exhorterent si vivement à éviter l'isle de ce dieu qui charme les mortels.

Amis, dis-je à ma troupe, le cœur serré de tristesse, vous qui avez essuyé tant d'infortunes, écoutez mes paroles. Connoissez les oracles de Tirésias et de Circé. Ils m'ont ordonné de fuir l'isle de ce dieu qui charme les mortels; nous n'y pourrons aborder sans rencontrer notre perte entiere. Ne balancez donc pas; poussez le vaisseau loin de cette isle.

A ces mots le courage les abandonne; le désespoir brise leurs cœurs. Euryloque se leve; et se laissant emporter à la colere : Impitoyable Ulysse, s'écrie-t-il, tu n'es jamais rassasié de travaux, la fatigue t'est inconnue; le ciel t'a formé un corps de fer. Tu vois tes compagnons accablés de lassitude et de sommeil,

et tu ne leur permets point de poser le pied sur les bords de cette isle, où le repos et quelques rafraîchissements ranimeroient leur vigueur; tu leur ordonnes de fuir cet asyle, de poursuivre, durant les ténebres, leur course incertaine sur l'empire des ondes. C'est de la nuit que naissent les ouragans les plus terribles, la perte des vaisseaux. Comment quelqu'un de nous échappera-t-il au trépas, si nous sommes assaillis d'une tempête, du souffle de l'autan, ou de la furie du vent d'occident, qui détruisent en un moment les flottes, malgré la volonté même des dieux? Obéissons à la nuit sombre; prenons un repas et sommeillons auprès du vaisseau; demain rentrons-y dès l'aurore, et poursuivons notre route périlleuse sur l'étendue des mers.

Il dit, chacun applaudit à haute

voix. Alors je vois enfin qu'un dieu a résolu notre perte. Euryloque, dis-je, vous vous réunissez tous contre moi, vous m'entraînez : mais, avant d'aborder à cette isle, engagez-vous chacun, par un serment inviolable, si vous y rencontrez des troupeaux, à n'être point assez téméraires que d'immoler une seule génisse ni une seule brebis, et, sans troubler la paix de ces bords, à vous contenter de jouir des aliments, bienfaits de l'immortelle Circé.

Ils satisfont à mes ordres au même instant; ce serment sort de leurs bouches. Nous entrons dans l'enceinte arrondie du port, et nous arrêtons notre vaisseau près d'une source douce et transparente; mes compagnons s'élancent sur le rivage, font les apprêts d'un festin. Lorsqu'ils ont ranimé leurs forces, un souvenir douloureux se réveille dans leurs

cœurs, ils pleurent les amis que la barbare Scylla ravit à notre navire et dévora devant son antre. Leurs larmes couloient encore, lorsque le sommeil s'épanche sur leurs paupieres.

La nuit avoit fait les deux tiers de son cours, et les astres, avancés dans la voûte céleste, alloient se retirer; Jupiter excite une funeste tempête; les ouragans impétueux regnent dans les airs; d'épaisses nuées enveloppent la terre et les eaux; la nuit se précipite du ciel, les ténebres redoublent. Dès que l'aurore matinale, couronnée de roses, nous envoie une foible lueur, nous plaçons notre vaisseau dans un abri tranquille, sous un antre sacré, orné de sieges pour les nymphes de la mer, et souvent embelli de leurs danses. Là je rassemble mes compagnons, et les exhorte encore en ces

mots : Ô mes amis, l'abondance regne dans notre vaisseau, respectez donc les troupeaux de cette isle : gardons-nous de nous attirer quelque grande infortune; leur possesseur est un dieu formidable, le Soleil, l'œil et l'oreille de l'univers.

Ma voix pénetre dans leurs cœurs et les persuade. Pendant tout un mois dure la tempête ; l'autan trouble les airs, l'autan, ou le vent non moins terrible de l'orient. Tant qu'il nous restoit du froment et du vin, mes compagnons, redoutant le trépas, ne violent point leur vœu. Enfin regne parmi nous la disette. Tandis que ma troupe se disperse, que, partagée entre la chasse et la pêche, elle fait sa proie des habitants des airs et des eaux, et de tout ce qui tombe en son pouvoir, forcée par la faim dévorante à frapper la mer de l'hameçon recourbé, moi,

accablé d'inquiétudes, je m'enfonce dans l'isle pour invoquer les immortels, pour savoir si quelqu'un d'entre eux daigne enfin me secourir, et m'ouvrir une route qui me ramene dans ma patrie. Loin de ma troupe, dans un asyle paisible, à l'abri des vents, je répands sur mes mains une eau pure, et j'invoque à haute voix tous les dieux qui habitent l'Olympe. Aussitôt (je l'attribuois à leur bienveillance) coulent doucement sur ma paupiere les vapeurs flatteuses du sommeil.

Cependant Euryloque assemble les miens. Compagnons de tant de fatigues et de revers, leur dit-il, voulez-vous m'écouter? Toute mort est odieuse aux malheureux humains; celle où conduit la faim est la plus horrible. Pourquoi lutter plus longtemps contre ce fléau? Voyez ces belles génisses; poussons-les vers le

rivage ; sacrifions-les en l'honneur des dieux. Si jamais nous avons le bonheur de revoir Ithaque, notre patrie, nous éleverons un temple superbe au dieu qui enflamme les airs ; nous l'enrichirons d'offrandes pompeuses. Si, pour venger le sang de ses génisses, il veut perdre notre vaisseau, et si tous les immortels s'associent à son courroux, exhalons en un moment le dernier soupir au milieu des flots, plutôt que de subir tant de morts, consumés lentement par la faim dans cette isle déserte.

Ainsi parle Euryloque ; sa voix entraîne tous mes compagnons. Aussitôt ils poussent les plus belles de ces génisses vers le rivage ; car ces troupeaux sacrés, aux cornes hautes et luisantes, au front large et paisible, et à la forme majestueuse, paissoient près de nous sans crainte. Mes compagnons, entourant les victimes,

implorent les dieux ; privés d'orge, ils cueillent le plus tendre feuillage d'un grand chêne.

Ils égorgent les victimes, présentent aux dieux, selon nos rites, l'offrande solemnelle. Ils manquoient de vin pour l'arroser, l'eau coule en aspersion. L'offrande est consumée ; on goûte les entrailles ; les chairs fument devant la flamme.

Le sommeil où mes sens étoient plongés fuit en ce moment de ma paupiere : je précipite aussitôt mes pas vers le rivage. J'en approchois, lorsque je respire la vapeur odorante du sacrifice. Saisi d'épouvante, je fais éclater jusqu'au ciel ma voix plaintive. Ô Jupiter, et vous tous, dieux immortels, vous m'avez donc, hélas! envoyé pour ma perte ce funeste sommeil! seroit-ce pour que mes compagnons se rendissent coupables de ce terrible attentat!

Et déja la belle Lampétie, couverte d'un long voile, court annoncer au Soleil l'outrage fait à ses troupeaux. Enflammé de colere, il s'écrie : Grand Jupiter, et vous tous dont rien ne borne la durée, vengez-moi des compagnons du fils de Laërte. Les téméraires ! ils ont répandu le sang de mes génisses, de ces génisses qui faisoient le charme de mes regards, chaque fois qu'au matin je gravissois vers le haut sommet du ciel étincelant, et que, du milieu de sa voûte, je laissois mon char rouler et se précipiter vers la terre. Si ces insolents ne subissent pas toute la peine de leur sacrilege, je descends chez Pluton et n'éclaire plus que les morts.

Jupiter lui répond : Soleil, continue d'apporter la lumiere aux dieux et aux mortels. Bientôt un coup de ma brûlante foudre, effleurant le

vaisseau de ceux qui t'ont insulté, le fera voler en éçlats au milieu d'une noire tempête. Cet entretien des dieux me fut rapporté par Calypso, qui me dit l'avoir appris de Mercure.

Reparoissant au rivage, j'accablai mes compagnons des reproches les plus séveres. Reproches tardifs et stériles! les génisses n'étoient plus. Les dieux ne tardent point à faire éclater aux yeux de ma troupe des signes funestes. Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ses pieds; les chairs préparées et sanglantes poussent de lugubres mugissements; ils croient entendre la voix de ces génisses mêmes.

Malgré ces prodiges, mes compagnons malheureux, après avoir ravi la fleur de ces troupeaux, se livrent durant six journées entieres aux plaisirs des festins. Jupiter amene une

nouvelle aurore, et les vents ayant tout-à-coup appaisé leur rage, nous montons au même temps dans notre vaisseau; le mât se dresse, les voiles sont ouvertes, et nous nous abandonnons à la vaste mer.

Mais lorsque nous n'appercevons plus que le ciel et l'onde, Jupiter amene sur nos têtes une sombre nuée; la nuit regne sur la mer. Le navire ne vogue qu'un instant; et du bout de l'occident accourt, avec des hurlements horribles, un tourbillon orageux. Les deux cables du mât se rompent, il tombe; voiles, antennes, tout a disparu: dans sa chûte, il frappe, à la pouppe, la tête de notre pilote armé du gouvernail; ses os sont fracassés; tel qu'un plongeur, il est précipité dans la mer, son ame s'envole. Jupiter tonne au même temps; il lance sa foudre sur notre vaisseau. A cette foudre du

roi de l'Olympe, le vaisseau tourne d'un mouvement impétueux ; un torrent de soufre enflammé l'inonde ; tous mes compagnons roulent dans la mer. Ils flottent, comme les oiseaux marins, sur le dos élevé des vagues, autour du navire ; mais, hélas ! Jupiter leur a fermé toute voie de retour dans leur patrie. Je courois seul d'un bout à l'autre du vaisseau pour le gouverner ; un choc terrible des flots arrache et emporte le bord entier ; il ne reste plus que la carene, voguant au gré de la tempête. Un second choc rompt le pied du mât et l'enleve. Il y flottoit un gros cable ; je le saisis, et lie la carene au mât flottant : assis sur ces débris, je m'abandonne à la fureur des vents et des vagues.

Le tourbillon, parti de l'occident, s'appaise tout-à-coup : mais du midi se précipite aussitôt l'autan, bien

plus terrible ; il me reporte vers la fatale Charybde. Je vole sur les flots durant la nuit entiere ; à peine se levoit le soleil, que je me vois entre le rocher de Scylla et l'autre monstre, au moment où d'immenses vagues s'abymoient dans sa gueule dévorante. Je m'élance en l'air, et saisissant une branche du figuier sauvage, et m'y attachant des mains et des genoux, je m'y tiens suspendu, tel qu'un oiseau de nuit ; éloigné des racines, je ne puis nulle part appuyer les pieds, ni recourir aux branches plus élevées, qui, aussi fortes que longues, répandoient une ombre noire sur cet abyme. Brûlant d'impatience, je demeure collé à cette branche jusqu'à ce que le monstre vomisse les débris de mon navire. Enfin, après une longue attente, mon desir est satisfait : à l'heure où le juge, après avoir réglé les nom-

breux débats d'une jeunesse impétueuse, se leve du tribunal pour aller ranimer ses forces par un repas, à cette heure seulement je vois ces débris reparoître du fond de ce gouffre. J'ouvre les bras et les genoux, et me laissant descendre, je fais retentir la mer en tombant près du mât flottant; je le saisis et m'éloigne, mes bras me servent de rames. Grace au pere des dieux et des hommes, je ne fus point apperçu par Scylla; rien n'eût pu me dérober à la mort.

Durant neuf jours entiers je fus porté en cet état au gré des vents et des flots. A la dixieme nuit, les dieux me conduisirent aux bords de l'isle d'Ogygie, où regne la déesse Calypso, dont la beauté et la voix captivent les mortels. Elle me reçut avec bienveillance; ma vie défaillante fut ranimée. Mais pourquoi répéter ce que je racontai hier à toi,

grand roi, et à ta sage compagne? J'abuserois de votre attention, et je hais moi-même des redites inutiles.

FIN DU CHANT DOUZIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DOUZIEME.

(Page 85. Où s'éleve le palais de l'Aurore...)

C'est dans la nuit qu'Ulysse fit ses évocations ; c'étoit le temps des sacrifices que l'on offroit aux dieux infernaux ; la victime elle-même étoit noire.

Quelques commentateurs croient qu'Homere transporte à Circéi l'AEa de la Colchide avec toute sa clarté, ainsi qu'il a transporté sur les côtes de la Campanie les Cimmériens du Bosphore avec toutes leurs ténebres. Comme les anciens avoient regardé le Phase, fleuve de la Colchide, comme la derniere borne de la terre habitée vers l'orient, AEa, capitale du roi AEétès, sur le Phase, a été prise pour le lieu où le soleil se levoit.

Il est constant qu'Elpénor fut enterré au promontoire de Circéi, et que ce promontoire fut appellé de son nom Elpénor.

(Page 86. Deux fois victimes du trépas.)

Selon Eustathe, Circé parle ainsi par plaisanterie. Cela n'est pas vraisemblable. Que signifieroient donc les larmes et le désespoir où Ulysse et ses compagnons se livrerent quand ils apprirent qu'ils devoient descendre aux enfers? J'ai fait voir que ce pélerinage étoit lié à des idées religieuses.

(Page 88. D'abord se présenteront sur ta route les Sirenes.)

On a recouru, pour l'explication de ce passage, à l'histoire naturelle, à des traditions historiques et à l'allégorie.

Il y a, dit-on, dans ces lieux une baie où le souffle des vents et le choc des vagues produisent une harmonie qui attire les passants; mais, s'ils en approchent, ils sont jetés contre les rocs et engloutis par les courants. D'autres ont dit que les Sirenes étoient des courtisanes. Selon d'autres enfin, et rien n'est plus vraisemblable, Homere a voulu nous enseigner

par une allégorie qu'il faut nous défier de la mollesse et des plaisirs.

On trouve dans les Proverbes de Salomon une peinture très semblable à celle d'Homere : « Ces femmes insensées ap-« pellent ceux qui passent près d'elles et « qui continuent leur chemin : Que les « petits, disent-elles, se détournent pour « venir à nous. Elles chantent aux fous : « Les eaux dérobées sont plus douces, et « le pain qu'on mange en secret est le plus « agréable. Et ces fous ignorent que près « d'elles sont les Géants, et que leurs « conviés sont dans le plus profond de « l'enfer. »

On représente les Sirenes avec des ailes. Leurs noms étoient Aglaophême, Thelxiepie, Pisinoé ou Ligie. Selon Homere, elles n'étoient que deux. Bochart dérive le nom de Sirene d'un mot punique qui signifie CHANT. On a fait du conseil de Circé un proverbe : « Bouche l'oreille avec « de la cire ». Les noms grecs des Sirenes confirment que ce récit est allégorique.

Claudien fait une agréable description des Sirenes :

Delatis licèt huc incumberet aura carinis,
Implessentque sinus venti de puppe f rentes,
Figebat vox una ratem ; nec tendere certum
Delectabat iter reditus, odiumque juvabat :
Nec dolor ullus erat ; mortem dabat ipsa voluptas.

(Page 89. Sur la mer s'élevent deux rochers voisins.)

Voy. la derniere remarque sur ce chant.

Le voyageur Sandy a examiné ces lieux. En parlant de Charybde, il a écrit que les vents formoient dans ce gouffre de violents tournants dangereux aux vaisseaux ; que Scylla, au milieu d'une baie, étoit une roche escarpée, qu'Homere, par une hyperbole poétique, décrit comme étant inaccessible. On voit, dit ce voyageur, au pied de ce grand rocher, plusieurs rochers pointus ; ils sont les chiens aboyants ; l'eau, par la répercussion, forme un bruit semblable aux aboiements.

On prétend que cette déesse CRATÉE est la même qu'Hécate, qui présidoit aux enchantements et aux sortileges. Scylla étoit fille de Phorcys et d'Hécate.

Quant à la fiction des colombes, je ne

ferai qu'indiquer une explication fort incertaine d'une femme de Byzance, appellée MOÉRO. Madame Dacier se félicite qu'une femme ait développé ce mystere; et elle est étonnée que Longin, par une critique qui, selon cette savante, n'est pas digne de lui, ait traité de niaiserie une fiction si grave et si noble. Cette explication roule sur la conformité qu'a en grec le mot de colombe avec celui de pléiade, constellation que la hauteur de ce rocher faisoit disparoître.

La fable ne fournit que de très légers indices au sujet de cette fiction. Selon Apollonius, il étoit impossible même aux oiseaux de passer entre les roches Cyanées, à cause de leur collision continuelle, du nuage épais qui les environne, et du tumulte et de la tempête de ces flots. Jupiter, caché dans la Crete, avoit été nourri par des colombes qui lui apportoient l'ambrosie.

Jason avoit dit à Phinée que son vaisseau étoit aussi léger qu'une colombe. Celui-ci lui dit : Lâche une colombe entre ces rocs; si elle échappe, vous passerez

sans péril. Jason fit cet essai; la colombe ne perdit que sa queue. Le héros tenta aussitôt le passage, et il ne perdit que ses rames. On pense que cette histoire a pu donner à Homere l'idée de ce qu'il dit ici des colombes qui se brisent sur le rocher de Scylla.

Un poëte doit, autant qu'il est possible, s'écarter de la langue du vulgaire. Junon, c'est l'air. Homere dit poétiquement que les Argonautes eurent un beau temps pour passer les roches Cyanées. Il y a bien plus de poésie dans la peinture qu'il fait des deux rochers comme de monstres affreux. Le merveilleux doit régner dans la poésie épique.

Σκύλαξ peut signifier le petit d'une bête féroce. Pope, madame Dacier, et plusieurs commentateurs, ont ainsi interprété ce mot en cet endroit, sans doute parce-qu'Homere parle de « hurlements horri- « bles », image qui seroit trop forte pour exprimer les cris d'un seul jeune chien. Dans toutes les imitations qu'on a faites de ce passage, on s'est servi de l'image des chiens aboyants:

Cæruleis canibus resonantia saxa.
ÆNEID. LIB. III.

Virgile a dépeint ainsi Charybde d'après Homere :

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet ; atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verbera tundà.
IBIDEM.

Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedere ;
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.
IBIDEM.

On peut nommer Ovide parmi les poëtes qui ont employé ces images :

Quid, quod nescio qui mediis concurrere in undis
Dicuntur montes, ratibusque inimica Charybdis
Nunc sorbere fretum, nunc reddere ; cinctaque sævis
Scylla rapax canibus Siculo latrare profundo ?
METAM. LIB. VII.

(Page 93. Le monstre que tu veux combattre n'est point de race fragile.)

Quelques critiques ont dit que, dans ce morceau, qui est fort animé, Homere a voulu peindre les dangers de la volupté, à laquelle on ne pouvoit se dérober que par

la fuite. Je ne sais s'ils ont bien deviné. Au reste il est assez singulier que ces leçons, ainsi que celles qui viennent d'être données au sujet des Sirenes, sortent de la bouche de Circé. Seroit-ce parceque personne quelquefois ne connoît mieux les dangers d'un vice que ceux qui s'y livrent, et que c'est l'amitié qui dicte à Circé ces bons avis? Ulysse parle avec respect de cette magicienne voluptueuse.

(Page 94. Où paissent les troupeaux immenses du Soleil.)

Homere entremêle les peintures douces aux peintures terribles. Il y avoit des troupeaux entiers qui étoient consacrés aux dieux, et qui par là étoient sacrés et inviolables. Hérodote nous apprend que le long du golfe d'Ionie il y avoit des troupeaux qui étoient consacrés à Apollon. Ces troupeaux ayant toujours le même nombre, Homere a tiré de là l'idée de leur immortalité. C'est par la même raison qu'on appelle une fameuse légion des anciens, IMMORTELLE.

Le Soleil passoit chez les anciens pour

« le pasteur de tous les troupeaux », et c'est ce qui donna lieu à quelques fables particulieres. Le taureau, chez les Égyptiens, représentoit le Soleil. Voyez Macrobe.

Puisque les troupeaux dont parle Homere étoient sacrés, il veut nous enseigner ici que dans nos besoins les plus urgents nous ne devons pas offenser les dieux.

Aristote, Lucien, et beaucoup d'autres anciens, ont rapporté à la physique la fable de ces troupeaux. Ils ont trouvé un rapport entre leur nombre et celui de 350 jours dont l'année étoit alors composée.

PHAÉTUSE signifie la lumiere du soleil, et LAMPÉTIE celle de la lune; ce sont les deux bergeres de ces troupeaux, parce-qu'ils paissoient le jour et la nuit. Elles sont filles du Soleil et de la déesse Nééra, qui signifie « la jeunesse. »

(Page 96. La déesse Circé se retire.)

L'amour de cette déesse pour Ulysse, en l'empêchant d'abord de poursuivre sa route, lui devient ensuite utile par les avis qu'elle lui donne, et auxquels il doit son

heureux retour dans sa patrie. C'est avec art que le poëte a lié cet épisode à son sujet.

(Page 99. Il retourna plus instruit dans sa patrie.)

Cicéron a traduit cet endroit, et il a fait remarquer l'adresse du poëte, qui, voyant que sa fiction ne seroit point approuvée si un homme aussi grand qu'Ulysse pouvoit être retenu par la seule douceur d'une chanson, lui fait promettre la science. Voici la traduction de cet orateur :

O decus argolicum, quin puppim flectis, Ulysses,
Auribus ut nostros possis agnoscere cantus?
Nam nemo hæc unquam est transvectus cærula cursu
Quin priùs adstiterit vocum dulcedine captus;
Post, variis avido satiatus pectore musis,
Doctior ad patrias lapsus pervenerit oras.
Nos grave certamen belli, cladenque tenemus
Græcia quam Trojæ divino numine vexit;
Omniaque latis rerum vestigia terris.

Ulysse ordonne à ses compagnons, par des signes, de le dégager; la cire dont il avoit bouché leur oreille les auroit empêchés d'entendre sa voix.

Madame Dacier a traduit φθογγὴ par le son des instruments. Ce terme ne peut avoir ce sens, et il n'est pas dit que les Sirenes eussent accompagné leur voix de quelque instrument.

(Page 100. Et cependant ma prudence, mon adresse et mon intrépidité.)

Plutarque cite cet endroit en parlant des occasions où il est permis aux grands hommes de parler magnifiquement d'eux-mêmes.

(Page 101. Loin de ce rocher, de cette fumée.)

La plupart des critiques ont dit que ces rocs vomissoient des flammes. Pope a cru que « les tempêtes de feu » désignoient la réflexion de la lumiere, occasionnée par le choc des vagues. Virgile a dit : ARDESCUNT IGNIBUS UNDAE.

(Page 102. Les vomit-elle.)

Dans le flux, lorsque la mer monte, les vagues s'élevent jusqu'à la cime des rochers de Scylla; car la mer s'éleve sur la

côte, et alors le bouillonnement de ces eaux est bien comparé à celui de l'eau d'une cuve que le feu fait monter et déborder. Lorsque la mer descend et se retire, on entend des mugissements horribles, et le sable des environs de Scylla paroît à découvert.

(Page 103. Tel que, sur la pointe d'un roc, un rusé pêcheur.)

Cette comparaison adoucit le ton atroce qui regne dans cette narration. Les pêcheurs attachoient au bout de l'hameçon une corne de bœuf afin que le poisson ne dévorât pas la ligne.

(Page 105. La fatigue t'est inconnue.)

Ce qu'Euryloque en colere dit ici à Ulysse renferme un éloge parfait, et ne peut être soupçonné de faux. Voyez au chant III de l'Iliade un exemple semblable dans un discours que Pâris adresse à Hector.

(Page 108. Ils pleurent les amis.)

Ceci est conforme aux coutumes de

l'antiquité. Les heures du repas étoient consacrées à la joie et à la reconnoissance qu'on devoit aux dieux. On a taxé de froideur Ulysse et ses compagnons. Leur douleur avoit éclaté : rien de plus naturel que de la voir se renouveller après qu'ils ont joui des douceurs de l'abondance. On trouve la même peinture dans Virgile :

Postquam exempta fames epulis, mensæque remotæ,
Amissos longo socios sermone requirunt, etc.
ÆNEID. LIB. I.

(Page 111. Sacrifions-les en l'honneur des dieux.)

Il donne à ce sacrilege une couleur de piété.

(Page 112. Privés d'orge, ils cueillent.)

Quand on manquoit de quelque chose nécessaire pour le sacrifice, on y suppléoit en faisant servir au même usage les choses les plus communes qu'on avoit sous la main.

(Page 113. Et déja la belle Lampétie... court annoncer au Soleil.)

Le Soleil voit tout : ce courier n'est autre chose que la lumiere même.

Sur la menace que fait le Soleil de descendre dans l'Érebe, madame Dacier soupçonne qu'Homere a entendu parler du miracle de Josué, lorsqu'à sa parole le soleil s'arrêta au milieu du ciel. Le sens est que le soleil ne se levera plus. L'Érebe est placé à l'occident où le soleil se couche : ainsi, quand il disparoît, on peut dire qu'il descend dans le pays des ténebres, l'Érebe. Quelque éclipse de soleil peut avoir donné naissance à cette fiction. Virgile a profité d'une circonstance semblable :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt secula noctem.

GEORG. LIB. I.

(Page 114. Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ses pieds.)

Tout ce que dit ici le poëte étoit l'effet

des remords. Hérodote raconte qu'un général persan vit tout-à-coup bondir des poissons qu'on grilloit pour son diner. Il crut que Protésilas, dont il avoit pillé le temple, l'avertit, quoique mort, qu'il avoit le pouvoir de le punir. Ulysse fait entendre qu'il ne prit aucune part aux festins de ses compagnons. Il fut seul sauvé.

(Page 117. Je m'y tiens suspendu, tel qu'un oiseau de nuit.)

La chauve-souris ne se perche pas sur les branches, mais elle s'y pend. M. de Bomare dit, en parlant d'une espece de chauve-souris : « A la pointe du jour elles « s'attachent au sommet des arbres, et s'y « tiennent pendues l'une à l'autre comme « un essaim d'abeilles. »

(Ibidem. A l'heure où le juge.)

Perrault, trouvant ici une comparaison entre la joie d'Ulysse et celle du juge qui va dîner, triomphe de cette comparaison, qu'il nomme bizarre. Il ne savoit pas que dans ces anciens temps le jour n'étoit pas encore partagé en heures, et que l'on da-

toit par les fonctions de la journée. Hippocrate parlant d'un homme blessé : « Il « mourut, dit-il, avant que le juge quittât « son siege, avant que l'assemblée fût « congédiée. »

(Page 118. Grace au pere des dieux et des hommes, je ne fus point apperçu par Scylla.)

Il veut dire qu'il ne fut pas entraîné par le courant vers ce rocher.

C'étoit une faveur bien évidente ; car le flux, c'est-à-dire la mer qui montoit, le portoit vers Scylla.

(Ibidem. Durant neuf jours entiers je fus porté en cet état au gré des vents et des flots.)

Longin a critiqué cet endroit. Pope a montré que madame Dacier a mal interprété un passage des Actes des Apôtres pour donner de la vraisemblance à ce long jeûne d'Ulysse.

M. le chevalier Hamilton rapporte que, dans les derniers tremblements de terre qui ont bouleversé une partie de l'Italie et

de la Sicile, on lui a montré une jeune fille d'environ seize ans qui étoit restée onze jours sous les ruines d'une maison à Oppido sans la moindre nourriture. « Ce « fait, dit le docteur Sella en note, tout « fabuleux qu'il paroît, n'est pas incroya- « ble, et nous lisons dans l'histoire de la « médecine plusieurs exemples d'un jeûne « encore plus long. »

Je vais citer le sentiment de Wood sur les voyages d'Ulysse :

« Comme Homere mêle toujours de la « réalité à ses fictions les plus hardies, il « est difficile de dire jusqu'où son expé- « rience ou celle des autres l'instruisit sur « la navigation : l'histoire des Cimmériens « semble lui avoir fourni quelques idées « sur les sombres habitations du Tartare; « et les traits distinctifs du caractere des « Phéaciens sont phéniciens. Il tire ses « endroits les plus fabuleux des contes « répandus de son temps, et il invente « ensuite les embellissements; mais il les « appuie toujours sur une extravagance « consacrée par la croyance populaire,

« Quoique le génie du poëte s'élance perpétuellement au-delà des connoissances bornées de son siecle, il n'abandonne jamais la nature; et s'il paroît quelquefois s'en écarter, c'est en faveur d'une irrégularité heureuse que l'opinion du peuple a mise en sa place. La description des isles de Circé, d'Éole, et sur-tout de celle de Calypso, montre bien comment il a jeté quelques faits vrais, ou crus pour tels, dans sa narration fabuleuse. »

Je citerai encore un passage de Wood:

« Si Homere vouloit surprendre et étonner ses auditeurs par une description extraordinaire, il les transportoit à l'occident de sa patrie, sur les côtes peu connues de l'Italie; et en cela il suivoit la géographie de son temps: mais le progrès des lumieres dans la même direction dissipa avant la naissance de Virgile cette obscurité, si favorable au merveilleux, qui enveloppoit la Grece dans les temps héroïques. Le chantre de l'Énéide trouvoit autour de lui l'isle de Circé, et le pays des Lestrigons au milieu des jardins de la noblesse romaine. L'éloigne-

« ment de la scene, si heureux pour Ho-
« mere, devint nul pour le poëte romain :
« les lecteurs adoptoient toutes les mer-
« veilles orientales, mais ils n'ajoutoient
« pas tant de foi aux aventures singulieres
« qui s'étoient passées plus près d'eux.
« L'Ithaque d'Homere ne fit jamais rire
« ses auditeurs ; et les Romains, maîtres
« du monde, qui passoient continuelle-
« ment sur cette isle en allant d'Italie en
« Grece, ne parloient qu'avec un ton lé-
« ger et railleur de ce petit royaume. »

J'ai cru devoir rapporter les principales observations des critiques sur les voyages d'Ulysse. Je terminerai cette remarque par le précis d'une dissertation judicieuse et savante de M. de Rochefort sur cet objet.

On ne peut, dit-il, adopter aucune des suppositions de ces critiques ; leur contradiction et leur bizarrerie sont manifestes.

M. de Rochefort, en admettant qu'Homere a mêlé la fable avec la vérité, ne croit point qu'il ait prêté à des pays connus des particularités qui ne pouvoient appartenir qu'à des pays très éloignés de

ceux dont il parloit. « Ce mensonge, dit-il, « eût été trop grossier ». Mais, à moins que tout ne soit fabuleux dans le récit de ces voyages, il n'est pas aisé d'expliquer autrement le voyage que fit Ulysse de l'isle de Circé à l'entrée des enfers : il le fit en un jour ; c'est-à-dire qu'Ulysse, durant ce court intervalle, passa d'un pays où, selon Homere, naît l'aurore, à celui que n'éclaire jamais le soleil. Si c'est une fiction, elle n'est pas moins grossiere que le mensonge.

L'Italie, dit M. de Rochefort, n'étoit pas inconnue aux Grecs : l'histoire parle de plusieurs héros de cette nation, qui après la prise de Troie, s'établirent sur les côtes du Latium.

M. de Rochefort forme encore une autre objection tirée de l'exactitude d'Homere qu'on ne retrouve point dans les descriptions dont il s'agit, en les appliquant à la Sicile et à l'Italie. Mais n'est-il pas possible que, dans ce siecle où l'on avoit si peu de secours pour s'instruire, il ait fait des descriptions exactes des pays qu'il avoit connus, et qu'il se soit contenté de

récits fabuleux par rapport à ceux qu'il n'avoit point visités?

Quoi qu'il en soit, M. de Rochefort combat avec solidité ceux qui supposent que l'opinion des voyages d'Ulysse sur les côtes d'Italie a été une tradition générale consacrée dans les pays mêmes et par les récits des plus anciens écrivains.

On cite en faveur de cette opinion ce passage d'Hésiode : « Circé, fille du So-« leil, eut pour gage des amours d'Ulysse « Agrius et Latinus, qui, loin des isles sa-« crées, régnerent sur les Tyrrhéniens ». Ce passage semble prouver au contraire qu'Ulysse connut Circé dans une contrée fort éloignée de l'Italie, et que ses fils allerent s'établir en Toscane, loin du pays de leur naissance, μάλα τῆλε.

Thucydide entend par Charybde le détroit entier qui sépare l'Italie de la Sicile. Il ajoute que ce fut par ce détroit qu'Ulysse, dit-on, passa de la mer d'Ionie dans la mer de Toscane. Thucydide ne fait aucune mention de Scylla; et il y a lieu de croire que de son temps on n'avoit pas encore imaginé la moindre ressem-

blance entre ces deux écueils et les deux rochers dont parle Homere. Aristote, au lieu de placer ces rochers dans le détroit de Sicile, les mettoit dans le Pont-Euxin, où ils étoient en effet. La plus haute antiquité s'accordoit donc à retrouver dans les isles Cyanées les deux rochers dont parle Homere.

Sur cette seule expression, qui étoit métaphorique et qui fut mal entendue, πυρὸς τ' ὀλοοῖο θύελλαι, on attribua au détroit de la Sicile tout ce qui avoit été dit du détroit des Cyanées. L'erreur alla toujours en augmentant; on ne fut pas longtemps à trouver dans ce détroit de la Sicile les deux rochers d'Homere, et à leur donner les noms de Scylla et de Charybde.

M. de Rochefort observe que les anciens donnoient à tous les gouffres le nom de Charybde. Il paroît donc que Charybde étoit un mot générique. Mais Strabon, qui vouloit faire honneur à ce poëte de la connoissance du flux et du reflux, n'imaginoit pas que ce qu'Homere dit de Charybde eût rapport au gouffre du détroit de Sicile, mais au mouvement alternatif

de l'océan. Il suppose qu'Homere, sachant que ce détroit étoit continuellement infesté par des pirates, avoit inventé la fable de Scylla et de Charybde. Il ne trouvoit donc aucun rapport entre ces deux écueils décrits par Homere, et ceux du détroit de Sicile qui ont porté le nom de Scylla et de Charybde. Ainsi, suivant Strabon, Homere auroit emprunté de l'océan le flux et le reflux pour l'attribuer au gouffre de Charybde, et il auroit tiré des Symplégades du Pont-Euxin ce qu'il a dit des deux écueils; et tout cela parcequ'il savoit que le détroit de Sicile étoit rempli de brigands.

L'inconséquence de pareilles suppositions deviendroit encore plus sensible, si on remarquoit que l'origine de la prétendue allégorie d'Homere étoit fort incertaine chez les anciens.

Il ne paroît pas qu'ils aient jamais songé à tirer aucun argument de cette prétendue ressemblance que les modernes ont cru voir entre les rochers d'Homere et les écueils du détroit de Messine. Les modernes ont été en cela plus téméraires que les anciens.

M. de Rochefort cite plusieurs écrivains latins pour montrer qu'il régnoit même parmi les habitants de l'Italie une si grande incertitude à cet égard, et une si grande variété d'opinions, qu'il est aisé de reconnoître combien peu le système de Polybe et de Strabon étoit accrédité dans ces contrées. S'il y eût eu quelque vraisemblance frappante dans ce système, pourquoi les Romains, qui connoissoient les antiquités de leur pays et la position de leurs anciennes villes, ne l'auroient-ils pas unanimement embrassée ? Les auteurs grecs eux-mêmes ne s'accordoient pas tous entre eux sur cette matiere. Diodore de Sicile trouvoit en Égypte tout ce que Strabon voyoit sur les côtes d'Italie; et il faut même convenir que son opinion avoit quelque chose de plus séduisant. Il y plaçoit le lac Achérusia et tout ce qui concernoit les morts; et il trouvoit l'océan dans l'ancien nom qu'avoit le Nil.

M. de Rochefort montre qu'il n'y a pas la moindre analogie entre les mots *τρινακρία* et *θρινακία*. Ainsi le mot THRINACIA ne sera pas plus heureux pour soutenir le

systême de Strabon que ne le peuvent être les mots de Scylla et de Charybde.

La configuration des lieux et leur position réciproque ne nous présentent rien de plus capable de nous faire reconnoître les lieux dont Homere a parlé. On allegue en faveur du poëte que le laps des temps aura pu ronger les bords du détroit et l'élargir. Mais comment les efforts du temps auroient-ils pu changer la position respective de Charybde et de Scylla, qui, placés aux deux extrémités du détroit, sont à plus de douze milles de distance l'un de l'autre?

Et quelle ressemblance peut-il y avoir entre ces deux promontoires et les « rochers errants » d'Homere, qui étoient voisins, et qui même, suivant l'expression du poëte, étoient si rapides dans leur collision mutuelle, que les colombes ne pouvoient les traverser sans danger?

Comment imaginer qu'Homere eût connu la Sicile et eût ignoré l'Etna et ses volcans? On pourroit répondre à M. de Rochefort qu'il est possible que l'éruption de ces volcans ait été interrompue au siecle d'Homere.

Les colonies grecques de l'Italie ont pu être jalouses de s'approprier tout ce qu'Homere avoit raconté des voyages d'Ulysse. Cette vanité, commune à tant de nations, étoit bien digne des Grecs.

Toutes recherches ultérieures sur cette matiere seroient par elles-mêmes trop inutiles et trop incertaines. Il vaut mieux s'arrêter que d'avancer dans ce labyrinthe de conjectures, et en reconnoissant, comme Séneque, la difficulté de rien asseoir de certain sur ce sujet, dire comme lui : « Vous cherchez quelle côte a parcourue « Ulysse égaré de la route d'Ithaque ; « cherchez plutôt les moyens de mettre « fin à vos longs égarements. Des tempê- « tes intérieures nous agitent sans cesse, « notre perversité nous pousse vers les « maux qu'Ulysse a éprouvés. Nous ne « manquons point d'ennemis qui nous per- « sécutent, ni de beautés qui nous sédui- « sent. De là ces monstres cruels qui font « leurs délices de sang humain, ces en- « chantements voluptueux dont nos oreil- « les et nos sens sont séduits ; de là tant « de naufrages et tant de malheurs de

« toute espece dont la vie est assiégée. »

C'est par ce passage cité que M. de Rochefort termine sa dissertation.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XII.

CHANT XIII.

TANDIS que la nuit couvroit de son ombre le palais, tous les assistants, dans cette vaste salle, enchantés du récit d'Ulysse, sembloient avoir perdu la parole, et lui prêtoient encore une oreille attentive. Alcinoüs rompt enfin le silence. Ô fils de Laërte, dit-il, puisque le ciel t'a conduit dans ce palais inébranlable et élevé, aucune tempête ni aucun malheur ne troublera ton retour, quoique le sort n'ait cessé de te poursuivre et de t'accabler de ses rigueurs. Vous tous, chefs de ce peuple, qui jouissez ici chaque jour de l'honorable distinction de tenir en main la coupe, et d'entendre la voix d'un chantre divin, nous avons renfermé dans un coffre précieux les beaux vêtements, l'or, et tous les dons faits

à cet étranger par les chefs des Phéaciens. Qu'il ne s'éloigne point sans recevoir encore un témoignage public de notre estime et de notre attachement : que chacun de nous couronne ces dons par un rare trépied et une urne superbe. Nous ferons concourir, par un tribut, chaque citoyen à ces largesses, qu'un seul ne pourroit soutenir.

Tous approuvent l'avis d'Alcinoüs. Puis ils vont prendre quelque repos dans leurs demeures. Dès les premiers rayons de la vigilante Aurore, ils se précipitent vers la rive, chargés d'urnes et de trépieds, dons honorables. Alcinoüs, entrant dans le navire, range avec soin ces vases sous les bancs pour que les nautonniers, se livrant à leur ardeur, manient librement la rame. Tous les chefs vont ensuite au palais d'Alcinoüs, où se forment les apprêts d'un grand festin.

Le roi sacrifie un taureau superbe au dieu qui gouverne le tonnerre et qui regne sur l'univers. La flamme ayant consumé l'offrande, ils participent avec alégresse à ce festin; Démodoque, révéré des peuples, éleve au milieu de l'assemblée sa voix harmonieuse. Mais Ulysse tournoit souvent l'œil vers l'astre du jour, impatient de le voir terminer sa carriere; son cœur ne soupiroit qu'après l'heure du départ. Tel aspire au repos le laboureur dont les bœufs noirs et vigoureux ont, depuis l'aurore jusqu'au soir, fendu d'un soc tranchant une terre forte et durcie; lorsqu'enfin le soleil disparoît à ses regards charmés, il va dans sa chaumiere ranimer sa vigueur par un repas; ses genoux s'affaissent et sont prêts à lui manquer, il se hâte de se traîner vers sa demeure : tel Ulysse enchanté voit le soleil se précipiter

vers les bords de l'horizon. Aussitôt s'adressant aux Phéaciens, et sur-tout au roi, il leur parle en ces mots :

Alcinoüs, revêtu de l'éclat de la majesté suprême, et vous, princes de ce peuple, faites sans retard les libations, pour me renvoyer heureusement dans ma patrie ; et puisse le ciel couronner vos desirs ! Ce qui pouvoit être l'objet de mes vœux ; je l'ai obtenu ; je suis honoré de vos dons ; le vaisseau est prêt. Dieux, achevez et dirigez tout vers ma félicité ! Que je retrouve en mon palais une épouse fidele, et mes amis exempts de peines ! Et vous, dont je me sépare, puissiez-vous ici être long-temps la consolation et la gloire de vos femmes, vos compagnes dès l'adolescence, et de vos enfants ! Daignent les immortels, en faisant toujours naître au milieu de vous

toutes les vertus, vous donner des jours prosperes, et détourner les calamités loin de cette isle!

Les chefs sont touchés de ces sentiments ; tous animent le roi à n'apporter aucun délai au départ de l'étranger dont sa sagesse a dicté la priere. Alors Alcinoüs s'adressant à son héraut : Hate-toi, Pontonoüs, dit-il ; remplis les coupes du vin le plus pur, et porte-les à tous les assistants; qu'invoquant le pere des dieux, nous ne retardions plus le retour de notre hôte dans sa patrie.

Pontonoüs remplit les coupes d'un vin délicieux, et les porte de toutes parts aux conviés. Les chefs, assis, font des libations en l'honneur des habitants fortunés de l'Olympe. Seul, le fils de Laërte se leve ; mettant la coupe entre les mains de la femme d'Alcinoüs, il lui dit : Ô reine, que rien ne trouble ton bonheur

jusqu'à ce que s'avancent vers toi d'un pas tranquille et lent la vieillesse et la mort, partage commun des hommes ! Je retourne au sein de mes foyers. Toi cependant, entourée du roi ton époux, de tes enfants, et d'un peuple nombreux, coule des jours sereins dans ce palais ! »

En achevant ces mots, le noble Ulysse s'éloigne, franchit le seuil de la salle. Devant lui marche un héraut, qui, par l'ordre d'Alcinoüs, le conduit jusqu'au navire. La reine Arété le fait suivre de trois de ses femmes, chargées d'une tunique de pourpre, d'un manteau éclatant, du coffre précieux, et d'aliments et de vin, liqueur vermeille. Quand on est arrivé au bord de la mer, les Phéaciens, compagnons d'Ulysse, s'empressent à recevoir ces dons, à tout déposer dans le navire ; ils étendent des peaux et des tapis sur le tillac

près de la poupe, pour qu'il y goûte un sommeil paisible. Ulysse monte dans le vaisseau. Il se repose en silence sur cette couche. Les rameurs se placent avec ordre sur les bancs, délient le navire, et se courbant et se renversant, bouleversent de l'aviron les flots écumeux. Cependant s'empare des paupieres du héros un sommeil doux, profond, semblable au calme de la mort.

Tels que, dans une lice unie, quatre coursiers généreux, égaux en taille et en vigueur, partent au premier signal de la barriere, prennent un prompt essor, et, dressant leur tête altiere, emportent rapidement un char : tel le vaisseau court sur la plaine liquide, la pouppe élevée; derriere elle, les vagues énormes, écumeuses, s'ouvrent dans un long espace, et roulent des deux parts avec un mugissement sonore. Il s'é-

lance du vol le plus assuré : l'aigle même fend avec moins d'impétuosité les plaines de l'air, telle est la rapidité de ce vaisseau chargé de la conduite d'un mortel dont la sagesse égaloit celle des fils de l'Olympe. Combien il avoit jusques-là essuyé de travaux et de peines en se faisant jour à travers les combats et les tempêtes! maintenant, plongé dans un paisible sommeil, il oublioit tant de soins et de maux. Tout-à-coup paroît la brillante étoile qui annonce l'aurore ; et au même temps le navire, vainqueur des flots, aborde à une isle.

Il est un port, consacré au vieux Phorcys, dieu marin, et que forment aux rives d'Ithaque, s'avançant au sein de l'onde et se courbant, deux rocs comme arrachés à ces bords. Ils offrent au dehors, dans une grande plage, un abri contre le

souffle furieux des vents qui troublent l'empire de la mer. Dès qu'ils sont entrés dans cette enceinte paisible, les vaisseaux, sans aucun lien, demeurent immobiles. Ce port est couronné d'un olivier au vaste ombrage ; auprès est un antre obscur, frais et délicieux, le séjour des Néréides. Dans l'intérieur de l'antre sont de grandes urnes et des cruches de belles pierres où des essaims d'abeilles déposent leur miel. On y voit de longs métiers de marbre, où les nymphes tissent des robes de pourpre, ouvrage merveilleux. Des fontaines intarissables y font jaillir leurs eaux. La grotte a deux entrées : l'une tournée au septentrion, et ouverte aux humains : l'autre, qui regarde le midi, est sacrée, et leur est inaccessible ; c'est la route des immortels.

C'est dans ce port, connu des

Phéaciens, qu'entre leur vaisseau ; et tel est son essor, qu'il s'élance à demi sur la rive. Aussitôt prenant dans leurs bras Ulysse avec les peaux et les tapis de pourpre, ils descendent à terre, et le déposent doucement sur le sable, sans que le sommeil l'abandonne ; ils portent hors du vaisseau tous les présents dont les Phéaciens le comblerent par l'inspiration de Pallas, et, cachant ces richesses au pied d'un olivier épais et placé loin de la route, pour qu'elles ne soient point enlevées par quelque passant avant le réveil du héros, ils se hâtent de reprendre le chemin de leur isle.

Mais ils ne peuvent échapper à l'œil du roi des mers, dont le cœur ne sauroit encore étouffer l'ancien courroux qu'il nourrissoit contre Ulysse. Il sonde la volonté de Jupiter : Ô pere des dieux, lui dit-il, désormais mes honneurs sont abolis

sur l'Olympe ; des mortels, les Phéaciens, descendus de mon sang, osent me braver. Je pensois qu'Ulysse ne reverroit sa patrie qu'après avoir encore souffert de nombreuses disgraces : car je n'ai pas été entièrement contraire à son retour ; tu l'avois garanti par le signe sacré, gage infaillible de tes promesses. Cependant, loin qu'il ait essuyé la moindre peine dans cette route, un rapide vaisseau des Phéaciens l'a conduit tout endormi à travers la vaste mer, mon empire, et l'a déposé sur les côtes d'Ithaque ; ils l'ont comblé de présents merveilleux en airain, en or, en vêtements : enfin il revient du milieu de ce peuple avec plus de trésors que s'il fût arrivé sans revers au sein de ses foyers, chargé des dépouilles de Troie.

Celui qui voit flotter sous ses pieds les nuées lui répond : Eh quoi ! Nep-

tune, ton empire semble illimité, ton bras ceint la terre tremblante, et tu nourris cette crainte ! Quel est celui des immortels qui cesseroit de t'honorer? Qu'il ose manquer de respect à un dieu qui, par son ancienneté et par sa puissance, occupe, après moi, le premier rang sur l'Olympe ! S'il est sur la terre quelque peuple qui, enflé de sa force, ait l'audace de te refuser son hommage, la vengeance n'est-elle pas toujours en tes mains? Ne peux-tu punir cette race mortelle?

Ô toi qui gouvernes les nuées, repartit Neptune, j'aurois déja puni les téméraires ; mais j'ai été retenu par la crainte de te déplaire et de m'attirer le poids terrible de ton courroux. Vois ce superbe vaisseau des Phéaciens, qui retourne dans son port ; je veux tout-à-coup le détruire au milieu du noir séjour des vagues.

Qu'après cet exemple ils continuent, s'ils l'osent, à conduire en tous lieux les étrangers jetés dans leur isle, et que les mortels bravent, malgré moi, l'océan. Tu vois aussi la ville orgueilleuse des Phéaciens ; je veux qu'une montagne énorme menace à chaque instant de l'ensevelir.

Je ne m'oppose point à cette vengeance, dit le maître des dieux. Quand tout le peuple sera sorti de ses murs pour recevoir ce superbe vaisseau, que dans son vol le plus rapide, sans perdre sa forme, il soit tout-à-coup changé en roc, à l'étonnement des mortels, et qu'une haute montagne dérobe à leurs yeux ces remparts.

Il dit. Neptune se précipite vers l'isle de Schérie, où s'élevent les tours des Phéaciens. Là il fixe ses pas. Bientôt arrive ce vaisseau qui brava la mer ; il fend d'un rapide

essor les ondes, il va toucher au rivage. Neptune accourt ; le frappant de sa main, il l'arrête malgré l'impétuosité de ce vol, et le transforme en un roc dont les pieds s'enracinent pour jamais dans le sein de la terre ; au même temps le dieu disparoît.

Mais, sur le rivage, ce peuple, accoutumé à triompher des flots, est interdit de ce prodige. Ciel ! disent-ils en tournant l'un sur l'autre leurs yeux, quel pouvoir vient d'enchaîner ce vaisseau ! Il se montroit tout entier à nos regards ! il se précipitoit dans le port !

C'est ainsi qu'ils parloient, et aucun d'eux ne pouvoit expliquer le prodige, lorsqu'Alcinoüs élevant la voix : Grands dieux, s'écrie-t-il, c'est donc aujourd'hui que doivent s'accomplir d'anciens oracles annoncés par mon pere ! Il me disoit : Nep-

tune est irrité de nous voir conduire heureusement, à travers les écueils et les tempêtes, tous les voyageurs qui implorent contre lui notre secours; un jour, ce dieu l'a juré, un jour le plus superbe vaisseau des Phéaciens, en repassant les vagues, après avoir déposé un mortel dans sa patrie, sera enchaîné sur l'empire nébuleux de la mer, monument de son courroux, et une haute montagne ombragera nos tours. Telles étoient les paroles du vieillard; nous voyons s'accomplir cet oracle. Peuples, soumettez-vous; obéissez. Renonçons désormais à dérober à la vengeance d'un dieu puissant les mortels que le sort aura conduits dans notre isle, et offrons un sacrifice à Neptune irrité; que douze taureaux choisis tombent en son honneur; peut-être s'appaisera son courroux. Veuille, grand dieu, veuille ne pas

élever ce mont terrible, qui doit menacer d'ensevelir nos remparts! Il dit. Le peuple, saisi de crainte, prépare le sacrifice. Debout, autour de l'autel, les princes et les chefs des Phéaciens implorent le dieu des mers.

Cependant Ulysse, étendu sur sa terre natale, sort tout-à-coup du sommeil. Il porte de tous côtés les yeux, et ne la reconnoît point; telle a été la longueur de son absence, et telle est l'épaisseur du nuage dont Minerve l'environne: elle veut que, demeurant inconnu, il ait le temps d'apprendre de sa bouche tout ce qui l'intéresse, et qu'il ne montre Ulysse à sa femme, à ses amis, à ses citoyens, qu'après avoir tiré vengeance de ses nombreux ennemis. Voilà ce qui fait paroître tous les objets aux regards du roi sous une face étrangere, les grandes routes, le vaste port, les ro-

chers couronnés de nues, les vertes forêts. Saisi de douleur, il est soudain levé; attachant un œil attristé sur le séjour de sa naissance qu'il cherche vainement, il verse des larmes ameres; il se frappe les genoux; ces paroles, avec de profonds soupirs, sortent de ses levres:

Ô malheureux, chez quel peuple me pousse enfin ma destinée toujours incertaine? Est-il féroce, injuste, sacrilege? ou les dieux ont-ils ici des autels, et les cœurs y connoissent-ils la tendre humanité? Pourquoi me suis-je chargé de ces richesses? où les cacher? où fuir moi-même? Ciel! que tous ces trésors ne sont-ils restés au sein du pays des Phéaciens, et que le sort ne m'a-t-il conduit chez un roi magnanime, qui, après m'avoir accueilli avec tendresse, m'ait renvoyé fidèlement dans mon isle! Où mettre en sûreté ces dons?

dois-je les abandonner au pillage? Grands dieux! les chefs des Phéaciens n'ont donc pas la sagesse et la justice qui me sembloient être leur partage, puisqu'ils m'ont exposé sur une terre étrangere, eux qui s'étoient engagés si fortement à me rendre au sein fortuné de mon Ithaque! les perfides m'ont abusé. Punis-les, ô Jupiter, toi le protecteur des suppliants, toi dont l'œil est ouvert sur tous les humains, et qui lances tes traits sur les coupables! Portons les yeux sur les présents des Phéaciens; sans doute les conducteurs qui m'ont trahi, en fuyant avec leur vaisseau, m'ont dépouillé d'une partie de ces gages de leur bienveillance et de leur hospitalité.

Il dit, et parcourt d'un œil rapide les cuves, les beaux trépieds, l'or, les riches vêtements; il voit avec surprise qu'il ne lui manquoit aucun de ces

dons. Mais bientôt ses larmes coulent plus abondamment pour sa patrie; et se traînant le long du rivage retentissant que battoient les flots de la mer, il remplissoit les airs d'accents plaintifs : quand tout-à-coup paroît Minerve, sous la figure d'un jeune berger, remarquable par la délicatesse et la beauté de ses traits et par la noblesse de sa stature ; on l'eût pris pour le fils d'un roi. Un ample manteau d'une fine pourpre flottoit sur ses épaules ; à ses pieds éclatoient de riches brodequins, et sa main tenoit un javelot. Ulysse ravi court à sa rencontre. Ô berger, dit-il, toi qui, dans cette terre étrangere, t'offres le premier à mes regards, sois béni du ciel, et qu'en toi s'approche un ami ! Sauve-moi, sauve ces richesses; je t'implore comme un dieu, j'embrasse tes genoux. Mais, avant tout, réponds, sans m'abuser ; dis-

sipe mon incertitude : quelle est cette terre ? veuille me nommer cette ville, ses habitants. Suis-je dans une de ces isles escarpées qu'éclaire à plaisir le soleil ? ou, lavés par ces flots, sont-ce là les bords d'un continent fertile ?

Il faut que tu sois bien novice, répond la déesse, ou tu viens d'un pays lointain, ô étranger, si c'est au sujet de cette terre que tu m'interroges. Tu n'es pas dans une contrée inconnue ; son nom est dans toutes les bouches, depuis les lieux où naît l'aurore et où s'éleve le soleil, jusqu'à ceux où regne la nuit ténébreuse. Sans doute cette isle, parsemée d'âpres rocs, n'éleve point de coursiers : mais si elle n'a pas des plaines spacieuses, elle n'est pas non plus entièrement stérile. Elle se dore de froment ; la vigne croît sur ses côteaux ; ses plantes sont réjouies par

les eaux du ciel et par de fertiles rosées. Les chevres, et même les bœufs, y trouvent d'heureux pâturages ; elle est ombragée de toute espece de forêts, et des sources intarissables l'arrosent. Enfin, ô étranger, le nom d'Ithaque est sur-tout connu dans les champs de Troie, champs si éloignés de la Grece.

A ce nom prononcé par la fille de Jupiter, Ulysse éprouve un transport inexprimable ; son cœur, dans son sein, bat avec violence. Mais, quoique la réponse vole aussitôt de ses levres, il dissimule, fidele à la prudence qui habite au fond de son ame. D'un air véridique il raconte cette fable.

Le nom d'Ithaque est parvenu, à travers l'empire des eaux, jusqu'à moi dans les champs de Crete. Je vois donc moi-même cette terre ! j'y aborde avec ces biens ! j'en laisse plus

encore à mes enfants. Je suis obligé de fuir ; j'ai, dans ma vengeance, ravi le jour au fils d'Idoménée, Orsiloque, le plus fameux des Crétois à franchir d'un rapide pas la carriere. L'insolent! il voulut m'enlever mon butin, la dépouille de Troie, et le prix glorieux de tant d'incroyables périls essuyés dans les combats et sur les ondes orageuses ; il m'avoit juré une haine éternelle, tant sa fierté étoit indignée qu'au lieu de ramper dans les champs d'Ilion sous les ordres de son pere, je me distinguasse parmi les chefs, à la tête d'une troupe vaillante. Je le punis ; près de la rive où il doit aborder, il est renversé de mon javelot : une sombre nuit voiloit les cieux; ma vengeance n'a pas de témoins. Je cours vers un vaisseau soumis à d'illustres Phéniciens ; je les conjure, en les gagnant par une partie de ma riche proie, de

me conduire à Pylos, ou dans l'Élide, sur les terres des Épéens. Mais hélas! malgré tous leurs efforts, car je réponds de leur fidélité, la violence des vents les écarte de ces côtes ; battus des flots, nous sommes jetés ici durant les ténebres de la nuit ; à peine, par le secours des rames, arrivons-nous au port. Malgré l'excès de la faim, aucun de nous ne songe à prendre quelque nourriture ; sortis en tumulte, accablés de fatigue, nous nous étendons tous sur le rivage. L'épuisement me plonge dans un profond sommeil. Ce matin les Phéniciens, pour profiter d'un vent favorable, déposent mes richesses sur le sable où je dormois, rentrent dans leur navire, et cinglent vers la riche Sidon. Moi, je demeure ici, troublé sur ma destinée.

Il dit. La déesse sourit; et prenant avec affection la main du héros, elle

paroît tout-à-coup sous la forme de la femme la plus distinguée : rien de plus majestueux que sa stature ; sa beauté est parfaite ; son aspect annonce sa sagesse et les merveilles qui sortent de ses mains industrieuses. Celui-là seroit bien subtil, dit-elle, fût-il même un dieu, qui l'emporteroit sur toi dans l'art de la feinte. Ô infortuné, faut-il que, dans le sein même de ta patrie, tu sois encore contraint de recourir aux déguisements, si familiers à ton esprit depuis ta plus tendre enfance ? Mais n'employons pas l'un contre l'autre cet art ; réservons-le pour les occasions où la prudence l'exige ; bientôt il nous faudra montrer que nous sommes, toi le plus sage des mortels, moi la déesse dont l'Olympe vante l'art de conduire les desseins à une heureuse issue. Et comment as-tu pu méconnoître la fille de Jupiter,

cette Pallas, la compagne assidue de tes périls, celle qui défend tes jours, et qui naguere te concilia le cœur de tous les Phéaciens? Je viens encore en ce moment pour te donner des avis salutaires, pour déposer dans un asyle assuré les trésors dont, à ma persuasion, te comblerent les princes de l'isle de Schérie, et pour t'avertir de toutes les peines qui, par l'ordre des destins, t'attendent encore dans ton palais. Toi, la nécessité le veut, soutiens-les avec constance. Sur-tout n'aie aucun confident de ton retour, le terme de tes longues courses. Souffre en silence l'insulte et le mépris, et que l'insolence de tes oppresseurs, ni de tes sujets, ne t'arrache point un soupir.

Ô déesse, repartit le sage Ulysse, qu'il est souvent difficile au mortel le plus clairvoyant de te reconnoître, toi qui revêts toutes les formes! Je

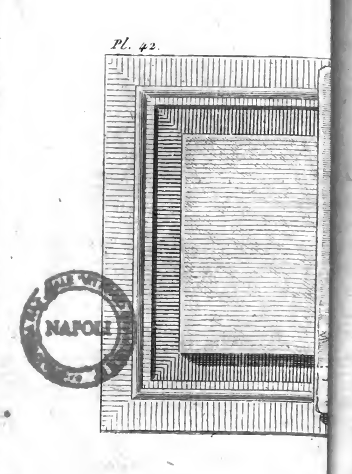
suis loin d'avoir oublié les témoignages signalés que je reçus de ta bienveillance, lorsque nous, les fils de la Grece, combattîmes devant Ilion. Mais depuis qu'ayant réduit en poudre ces orgueilleux remparts, la flotte des Grecs fut remise en mer, et qu'un dieu dispersa notre armée, tu m'abandonnas, ô fille de Jupiter, et mes yeux ne t'apperçurent point sur mes vaisseaux et dans notre route, où tant de fois ton appui m'eût été si nécessaire pour me tirer d'un abyme de maux. Aussi, victime de l'infortune, dévoré de soins et de peines, abandonné du ciel et de la terre, je portois de toutes parts ma course vagabonde. Enfin les dieux jeterent sur moi un œil plus favorable : tu daignas venir dans l'isle fameuse des Phéaciens réveiller mon courage ; toi-même, tu guidas mes pas dans leurs murs. Mais je t'im-

plore au nom de Jupiter ton pere. Non, je ne puis me persuader que ce soient là les bords fortunés de mon Ithaque ; ne suis-je pas encore égaré dans quelque autre contrée? ne te plais-tu pas à me tenir dans l'erreur, à te jouer d'un malheureux ? Ah! parle; n'est-ce pas un songe? puis-je m'assurer d'être enfin au sein de ma patrie?

Je vois que tu n'as point changé, répond la déesse : aussi ne puis-je t'abandonner à l'infortune ; tu es toujours ce chef prudent, maître des mouvements de son ame. Après une si longue absence et de si grandes traverses, quel mortel ne se précipiteroit pas dans ses foyers, pour serrer dans ses bras sa femme et tous ceux qu'il aime? Toi, tu retiens tes pas; tu ne m'interroges pas même au sujet de Pénélope, et tu veux sonder par toi seul les sentiments de son

cœur. Apprends qu'elle est toujours renfermée dans ton palais ; là elle t'attend quoiqu'en vain depuis si long-temps ; là ses jours et ses nuits ne cessent point de s'écouler dans l'amertume des larmes. Lorsque tu étois en proie à l'infortune, j'étois bien assurée que tu sortirois de ces dangers, qu'après avoir perdu tes compagnons tu reverrois enfin ta patrie : si je ne t'ai pas d'abord secouru, c'est que je n'osois combattre le frere de Jupiter, Neptune, dont l'ardent courroux te poursuivoit pour venger son fils que tu privas de la vue. Mais je vais dissiper entièrement tes doutes, te montrer ton Ithaque. Vois ici le port consacré au dieu marin, le vieux Phorcys, là l'olivier couronnant ce port de son épais feuillage; tout auprès est l'obscure grotte, séjour agréable et frais des Naïades, cette grotte où tu leur

Pl. 42.



ULY

offris tant de fois des victimes choisies; enfin reconnois le mont Nérite, les forêts qui s'y balancent.

A peine a-t-elle achevé ces paroles, que Minerve dissipe la nuée qui entouroit le héros; soudain l'isle frappe vivement ses regards. A l'aspect de sa terre natale, il éprouve un ravissement de joie; il baise cette terre chérie; levant ses bras vers les nymphes, il les invoque à haute voix. Ô Naïades, filles de Jupiter, l'espérance de vous revoir étoit morte en mon cœur: je vous salue; recevez mes vœux les plus ardents. Bientôt, comme autrefois, vos autels seront couverts de mes dons, si Minerve, toujours remplie pour moi de bienveillance, daigne prolonger ma vie, et bénir un fils que j'aime.

Rassure-toi, dit Minerve, ne doute point de mon secours. Déposons sans retard tes richesses au fond de cette

grotte sacrée ; elles y seront en sûreté. Puis, délibérons sur les moyens de garantir le succès de tes entreprises.

La déesse dit; entrée dans la sombre grotte, elle en parcourt les recoins secrets. Ulysse lui apporte l'or, l'airain, et les vêtements qu'il reçut des Phéaciens. Elle les cache dans la grotte, et en ferme l'entrée par une grande roche.

Assis sous l'olivier consacré à Pallas, ils concertent la ruine des orgueilleux amants de Pénélope. La déesse prend la parole :

Fils généreux de Laërte, prudent Ulysse, maintenant songe comment ton bras vengeur accablera la troupe qui, depuis trois années, regne sans pudeur dans ton palais, veut te ravir ton épouse, la plus vertueuse des femmes, et, pour obtenir sa main, met en œuvre tour-à-tour l'offre des

plus riches dons, et la hauteur et la menace. Mais, l'œil chargé de pleurs, Pénélope attend toujours ton arrivée ; elle leur donne à tous de l'espoir, et les flatte pour les adoucir, tandis que son cœur est bien résolu de te rester fidele.

Eh quoi ! s'écrie Ulysse, si tes avis, ô déesse, ne m'avoient prémuni contre ces dangers, aussi malheureux qu'Agamemnon, je rencontrois dans mon palais la mort la plus terrible ! Dis, par quel moyen puis-je me venger des téméraires? Sois toujours à mon côté, et m'inspire toute l'audace dont tu remplis mon cœur, lorsque, cédant à nos efforts réunis, les tours de Troie tomberent dans la poudre. Alors, fussent-ils trois cents, je les attaque seul et suis invincible.

Sans doute je serai près de toi, dit Minerve, et mon secours ne te man-

quera point, lorsqu'enfin s'ouvrira pour nous le champ de ces combats ; j'espere que bientôt le sang de ceux qui dévorent ton héritage, ruisselant avec leur cervelle à flots confondus, souillera la salle immense de leurs festins. Mais, pour te rendre méconnoissable à tous les mortels, je veux que la peau unie et colorée qui couvre tes membres flexibles se desseche et se ride; ta tête, ombragée d'une chevelure brunie, sera chauve; tes beaux vêtements se changeront en de vils lambeaux qu'on ne pourra regarder sans horreur; et tes yeux, brillants d'une majesté imposante et d'une rare valeur, paroîtront ternes et timides. Tu te montreras sous cette forme hideuse à tous les amants de la reine, à ta femme elle-même, et au fils que tu laissas dans ton palais.

Va d'abord chez le sage Eumée,

l'un des intendants de tes troupeaux : il est ton serviteur le plus fidele ; et personne n'a plus d'attachement et de respect pour ton fils et pour la chaste Pénélope. Tu le trouveras plein de vigilance pour les troupeaux confiés à sa garde, menés chaque jour sous le rocher de Corax, près de la fontaine d'Aréthuse, où le fruit nourrissant du chêne et les noires eaux de cette source profonde entretiennent leur graisse florissante. Reste auprès de cet homme vénérable, et, te reposant dans sa demeure, reçois de sa bouche véridique toutes les instructions nécessaires à tes vues. J'irai cependant au pays fameux par la beauté de ses femmes, j'irai dans Sparte hâter le départ de Télémaque, ton fils : car il s'est rendu chez Ménélas, dans l'impatience où il est d'apprendre de la renommée si tu respirois encore.

Et pourquoi, repartit Ulysse, puisque mon sort t'étoit connu, ne l'en as-tu pas instruit? Doit-il être, comme moi, le jouet des tempêtes et de la fortune, tandis que d'avides étrangers font leur proie de son héritage?

Que ton fils ne soit point l'objet de tes craintes, reprit Minerve. C'est moi qui l'engageai à partir, et je le conduisis moi-même, afin de répandre sa renommée dans la Grece. Loin d'essuyer aucun péril, il est assis dans le palais du fils d'Atrée, où il est reçu avec magnificence. Il est vrai que les jeunes chefs, ennemis de ta maison, montés sur un vaisseau, lui dressent des embûches, et brûlent de l'immoler; leur rage ne peut attendre qu'il ait atteint sa rive natale: mais plutôt qu'on voie s'accomplir leurs desseins, je pense

que la terre couvrira ces injustes ravisseurs.

En achevant ces paroles, Minerve le touche de sa baguette puissante. Soudain se flétrit la chair unie du corps agile du héros ; autour de ses membres pend la peau aride, dure et sillonnée d'un vieillard plié sous le poids accablant des années; aucun cheveu n'ombrage sa tête; ses yeux, où naguere brilloit un feu divin, sont éteints et mornes; ses habits somptueux sont remplacés par les lambeaux les plus hideux, souillés d'une noire fumée, sur lesquels flotte une longue peau de cerf toute rase. Minerve lui met un bâton dans sa main tremblante; et à ses épaules est suspendue, par une vieille courroie, une besace déchirée.

La déesse et le héros ont concerté leurs desseins. Élevée dans les

airs, un vol précipité la porte vers le fils d'Ulysse aux murs de Lacédémone.

FIN DU CHANT TREIZIEME.

REMARQUES
SUR LE CHANT TREIZIEME.

(Page 148. Nous ferons concourir, par un tribut, chaque citoyen à ces largesses.)

La bonhommie de ces mœurs est frappante. Alcinoüs dit en présence d'Ulysse que ces présents sont considérables. C'étoit, en ce siecle, une politesse; car par-là il faisoit sentir l'estime et l'attachement extraordinaires qu'il avoit pour son hôte. Aujourd'hui, où tout est fard, la politesse consisteroit à dire précisément le contraire.

Ce passage d'Homere présente une coutume remarquable pour la forme du gouvernement. Alcinoüs et les princes de sa cour font à Ulysse des présents dont ils retirent ensuite une partie en mettant une imposition sur le peuple sans le consulter. Il y a de l'apparence que cette imposition doit se faire pour ces nouveaux dons, et non pour ceux dont ils ont déja comblé leur hôte.

Ici Homere omet la description du sacrifice; il ne parle pas du sujet des chants de Démodoque; il se hâte d'en venir au départ d'Ulysse. Les détails cadreroient mal avec l'impatience que le héros a de partir.

(Page 151. Mettant la coupe entre les mains de la femme d'Alcinoüs.)

Après avoir fait ses libations debout, il présente sa coupe à la reine pour la prier de boire la premiere, comme c'étoit la coutume en des occasions solemnelles; c'est ce qu'on appelloit προπίνειν. On ne vuidoit pas la coupe sans former des prieres et des vœux. Propino avoit un autre sens chez les Latins.

Nausica n'étoit pas présente, elle n'assistoit pas à ces festins. On se rappellera qu'elle s'étoit tenue, il y avoit quelques jours, à la porte de la salle pour parler à Ulysse lorsqu'il s'y rendit au sortir du bain. Il y eut alors entre lui et Nausica un petit entretien où il lui fit ses adieux.

Ulysse s'adresse à la reine plutôt qu'au roi, parcequ'elle étoit sa protectrice, et

l'avoit reçu la premiere dans sa maison.

(Page 152. D'un pas tranquille et lent.)

Le texte ne le dit pas en propres termes ; mais διαμπερὲς amene ce sens.

(Page 153. Il se repose en silence sur cette couche.)

Ce silence, trait omis par d'autres traducteurs, me semble bien éloquent. Chacun sent ce que le cœur d'Ulysse éprouve en cette occasion. Madame Dacier traduit, « Ulysse monte et se couche » ; et elle n'a pas changé de pinceau quand elle dit un peu plus bas : « Ce prince ressembloit « moins à un homme endormi qu'à un « homme mort. »

(Ibidem. Tels que, dans une lice unie, quatre coursiers généreux.)

Virgile, en décrivant une course de vaisseaux, a fait une imitation admirable de cette comparaison :

Non tam præcipites bijugo certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus ;

Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, pronique in verbera pendent.
ÆNEID. LIB. V.

Quand les Phéaciens parlent de leur navigation, leurs vaisseaux sont aussi rapides que la pensée, ils ont de l'intelligence. Quand Homere en parle lui-même, c'est avec moins d'hyperbole. Il montre en cela du jugement. Pope, qui a fait cette observation, ajoute que les mariniers même de nos jours, quand ils se livrent à leur enthousiasme, sont enclins à parler de leurs vaisseaux comme d'êtres animés.

(Page 154. Et au même temps le navire... aborde à une isle.)

Ce vaisseau arrive de Corcyre à Ithaque en une nuit, et la véritable distance des lieux fait voir que cela est possible. Si Homere, comme on l'a cru, a placé dans l'océan l'isle des Phéaciens, cette diligence seroit incroyable.

Phorcys, fils de l'Océan et de la Terre, avoit peut-être en ce lieu un temple.

(Page 155. Auprès est un antre obscur... le séjour des Néréides.)

Je crois devoir donner au lecteur un petit échantillon de la manie de ceux qui ont allégorisé le texte d'Homere. Cet antre est, selon Porphyre, un mystere très profond et très merveilleux; c'est l'emblême du monde: il est appellé «obscur»; c'est-à-dire que le monde est fait d'une matiere qui étoit ténébreuse et sans forme: «il est consacré aux nymphes»; c'est-à-dire à l'habitation des ames qui viennent à la naissance: «on y voit des urnes et «des cruches de belles pierres»; qui ne reconnoîtroit là les corps qui sont pêtris de terre? «Le miel des abeilles», ce sont les opérations de l'ame: «les ouvrages mer-«veilleux que ces nymphes font sur leurs «métiers»; que seroit-ce sinon ce tissu admirable de veines, d'arteres et de nerfs qu'elles étendent sur les os comme sur des métiers? «Les deux portes» sont les deux poles, etc. J'abrege. Madame Dacier trouve cette explication «très ingé-«nieuse et très vraisemblable», et elle

fait une sortie très forte contre les gens qui diront « qu'Homere n'a jamais pensé « à de si grandes merveilles ». Il n'est peut-être pas inutile, pour l'histoire de l'esprit humain, de faire quelque mention de semblables allégories. Je suis moins étonné que Porphyre ait imaginé celle-ci dans un siecle où l'allégorie étoit la science des philosophes, que de voir un écrivain moderne l'adopter avec enthousiasme; et rien ne prouve mieux qu'Homere a quelquefois trop fortement ébranlé l'esprit de ses commentateurs.

Tout le monde connoît la belle imitation que Virgile a faite de la description du port d'Ithaque:

Est in secessu longo locus, etc.

Æneid. lib. I.

(Page 156. Le déposent doucement sur le sable....... et se hâtent de reprendre le chemin de leur isle.)

Il n'est sortes d'explications auxquelles on n'ait eu recours pour justifier cet endroit, où l'on desireroit que le poëte grec eût été moins concis. Les uns, selon Plu-

tarque, ont dit qu'Ulysse étoit naturellement grand dormeur, ce qui faisoit qu'on avoit souvent de la peine à lui parler. D'autres ont dit encore que ce sommeil d'Ulysse étoit feint, ayant honte de renvoyer les Phéaciens sans les recevoir chez lui, et sans leur faire des présents. Aristote n'a trouvé d'autre apologie que celle-ci : « L'endroit où Ulysse est exposé par « les Phéaciens sur le rivage d'Ithaque est « de ces absurdités qui ne seroient pas « supportables si un méchant poëte nous « les eût données ; mais ce grand homme « les cache sous une infinité de choses ad- « mirables dont il assaisonne toute cette « partie de son poëme, et qui sont autant « de charmes qui nous empêchent d'en « appercevoir les défauts ». Aristote venoit de dire que si le sujet est fait de maniere qu'on ne puisse éviter quelque endroit qui paroisse absurde, il faut le recevoir. M. Dacier, dans ses réflexions sur la Poétique d'Aristote, va jusqu'à dire qu'Homere laisse si peu au lecteur le temps d'appercevoir l'absurdité dont il s'agit ici, qu'il l'enchante et l'endort comme

Ulysse. Si ce prince eût été éveillé, dit-il encore, les Phéaciens auroient été obligés de le suivre; ce qu'Ulysse n'auroit pu refuser honnêtement, ni accepter avec sûreté.

Ulysse auroit-il été impoli en déclarant aux Phéaciens que les circonstances critiques où il étoit placé ne lui permettoient pas de les recevoir?

Écoutons Eustathe. Les Phéaciens ne veulent pas éveiller Ulysse, de peur qu'il ne crût que c'étoit par avarice, et pour recevoir de lui quelques présents. Ils craignoient de faire connoître à qui que ce fût le chemin de leur isle: ils voyagent de nuit, et s'en retournent dès la pointe du jour. Ils veulent se dérober à la vengeance des poursuivants; ils n'étoient pas un peuple guerrier.

On peut ajouter à ces réflexions qui approchent du but, qu'ils se hâtent de se retirer avant l'arrivée du grand jour pour que personne n'ait le temps de s'appercevoir de la venue d'Ulysse. Il convenoit aux vues de ce prince, qui vouloit rentrer inconnu dans sa patrie, que ce vaisseau

phéacien ne s'arrêtât qu'un instant dans le port d'Ithaque. Ils partent sans prolonger leur séjour par des adieux.

Enfin, si l'on me permet de hasarder encore une autre solution, Ulysse avoit assez instruit les Phéaciens de la haine que Neptune lui portoit. C'étoit donc pour eux une nouvelle raison de précipiter leur départ, afin de se dérober aux regards de cette divinité, et l'empêcher au moins de s'appercevoir qu'ils venoient des bords d'Ithaque. Ce qui donneroit beaucoup de vraisemblance à cette explication, c'est qu'Homere, après avoir parlé de leur départ, dit aussitôt que Neptune n'étouffa pas son courroux, se plaignit d'eux à Jupiter, et qu'il les punit.

Ulysse voyageoit durant la nuit, c'étoit le temps du repos; et la sérénité de l'ame succédant à l'agitation où tant de traverses l'avoient plongé, il pouvoit tomber dans ce sommeil profond qu'Homere compare à la mort, comparaison qu'il a insérée pour nous préparer à la maniere dont Ulysse arrive au rivage d'Ithaque. On conviendra qu'Homere a su en tirer de grandes

beautés. Il n'y a rien de plus intéressant que l'incertitude de ce prince et les combats qu'elle fait naître dans son cœur.

(Page 159. Que dans son vol... il soit tout-à-coup changé en roc.)

Laissons l'allégorie qu'on a encore trouvée ici, et qui devoit désigner l'opinion des anciens sur la transmutation d'une espece dans l'autre. Il y a eu, dit-on, près de Corcyre un semblable rocher qui avoit à-peu-près la figure d'un vaisseau. Aristote dit que, dans la poésie épique, on a la liberté, pourvu qu'on en profite rarement, de pousser le merveilleux au-delà des bornes de la raison.

Quelques uns ont cru que la tradition des métamorphoses miraculeuses que nous lisons dans l'Écriture a pu donner à Homere l'audace d'imiter dans ses fictions une vérité qui avoit pour fondement le pouvoir infini de Dieu même. Le pays d'Homere pouvoit lui fournir assez de récits merveilleux. Les ames pieuses n'aimeront pas que, pour justifier le prodige qui est rapporté ici, on cite la femme de Loth

et les autres n'en trouveront pas le prodige plus vraisemblable.

Par rapport à l'épithete d'ἐννοσίγαιος, « qui ébranle la terre », épithete donnée souvent à Neptune, il est remarquable que les peuples d'Otaïti et de la nouvelle Zélande appellent Dieu EA-TOUX, mot qui réveille la même idée.

(Page 162. Debout, autour de l'autel, les princes et les chefs des Phéaciens.)

Homere fait entendre, par son silence, que Neptune fut appaisé, et que la seconde menace ne fut pas effectuée.

(Page 164. Il dit, et parcourt d'un œil rapide les cuves, les beaux trépieds.)

Selon Plutarque, ce n'est point par avarice qu'Ulysse examine les présents des Phéaciens, mais pour s'assurer s'il est dans l'isle d'Ithaque : car, s'ils ne lui ont rien dérobé, il est probable qu'ils ont accompli fidèlement leur promesse. On voit cependant qu'après cet examen il retombe dans le doute et le désespoir. Au reste, ses présents devoient lui être chers par

plus d'une raison ; c'étoient des titres d'honneur.

(P. 165. Un ample manteau d'une fine pourpre.)

Δίπλυχον ne signifie pas DOUBLE, mais assez ample pour être mis en double lorsqu'on le porte.

(P. 167. Le nom d'Ithaque est sur-tout connu dans les champs de Troie.)

C'est une louange fine pour Ulysse. Elle ajoute « champs si éloignés de la Grece. »

Un poëte épique ne doit pas négliger de donner de la grandeur et de l'importance à son action. Homere montre ici sous le jour le plus avantageux la patrie d'Ulysse. Il faut se souvenir qu'Ulysse n'étoit pas seulement roi d'Ithaque, mais de Zacynthe, de Céphalénie et des isles voisines. Pope releve le peu de jugement de Stace, qui dit en parlant de Thebes :

Bellum est de paupere regno.

Ithaque, aujourd'hui Val de Compare, est une très petite isle; mais Céphalénie

est plus considérable. Zacynthe, aujourd'hui Zant, est de même assez étendue, et elle est prodigieusement fertile. Le sujet de l'Odyssée ne manque donc pas d'importance. Les soins domestiques où entroit Télémaque étoient une suite des mœurs de cet âge. Le rang d'Eumée n'est point bas; c'est un homme de confiance, un serviteur dont la charge est importante. Les intendants des troupeaux étoient des hommes considérables, comme on le voit dans l'Écriture. Les troupeaux faisoient en ce temps la richesse.

(Page 177. Fussent-ils trois cents, je les attaque seul.)

On ne s'étonnera pas après cela qu'Ulysse, avec le secours de Minerve, et soutenu de son fils et de deux de ses domestiques, vienne à bout des poursuivants, qui sont bien moins de trois cents. Voilà comment Homere fonde la vraisemblance de la défaite des poursuivants. Les anciens ont remarqué que ce n'est point une hyperbole. C'est ce même Ulysse qui, dans l'Iliade, resté seul après la déroute des

Grecs, soutient tout l'effort des bandes troyennes dont il est enveloppé, les attaque, en fait un grand carnage, et, tout blessé qu'il est, se bat en retraite, fait mordre la poussiere aux plus hardis, et donne le temps à Ajax de venir le dégager. Homere enseigne ici qu'un homme assisté par un dieu est sûr de triompher de toutes les forces humaines.

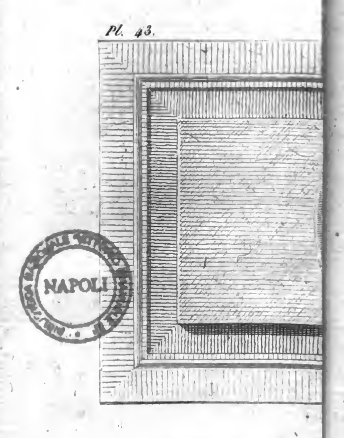
FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XIII.

CHANT XIV.

Le héros s'éloigne du port, suit, à travers les monts ombragés de forêts, le sentier roide et raboteux que lui montra Pallas, et arrive à la demeure du sage Eumée, qui, de tous les serviteurs du roi, conservoit avec le plus de vigilance les biens de son maître. Il le trouve assis à l'entrée d'une habitation belle et spacieuse, sur le sommet d'une colline haute et isolée. Sans le secours de la reine ni du vieux Laërte, pendant l'absence du roi, ce fidele serviteur avoit élevé ce bâtiment pour lui et ses troupeaux. Les murs sont formés de pierres qu'il tira des carrieres voisines ; la maison est entourée d'une grande cour ceinte d'une haie d'épines qu'étaient des poteaux nombreux et serrés du chêne le plus dur,

fendu, avec un rude travail, par ses mains. Dans la cour sont construites douze étables contiguës: chaque étable, au déclin du jour, reçoit cinquante truies fécondes ; les mâles passent la nuit dans les champs. Leur nombre est bien diminué par les amants de Pénélope, auxquels Eumée est contraint d'envoyer chaque jour la plus grasse victime de ses troupeaux florissants. Cependant il comptoit encore trois cents soixante verrats. Tels que des lions, quatre dogues qu'il éleva veillent sans cesse à la garde des troupeaux. En ce moment il découpoit une peau de bœuf colorée, et s'en formoit des bottines. Déja les pâtres alloient çà et là: trois d'entre eux conduisoient aux pâturages les troupeaux rassemblés ; le quatrieme, par son ordre, menoit à la ville le porc, tribut ordinaire qu'il étoit forcé de livrer à ses nouveaux

Pl. 43.



ULYSSE DÉGUI

maîtres, et dont la chair succulente, après avoir fumé dans leurs sacrifices, devoit charger leurs tables.

Tout-à-coup les dogues à la voix terrible, appercevant Ulysse, fondent sur lui en faisant retentir les airs d'aboiements forcenés. Ulysse recourt à la ruse; il s'assied, et pose son bâton à terre. Cependant, même en son domicile, il alloit être victime de leur rage : Eumée se précipite hors de la porte; la peau échappe de ses mains; il gourmande à grands cris ces animaux aboyants, et les disperse enfin à coups répétés de pierres. Puis s'adressant au roi :

O vieillard, dit-il, qu'il s'en est peu fallu qu'à ma porte tu n'aies été déchiré par ces dogues furieux! c'eût été pour moi un sujet de douleur et d'opprobre : et cependant les dieux ont offert assez de matiere à ma tristesse et à mes gémissements. Je

consume ici ma vie à regretter et à pleurer un maître que ses vertus égaloient aux immortels ; je donne les soins les plus assidus à ses troupeaux, je les engraisse pour la table somptueuse de ses plus mortels ennemis, pendant que lui-même, privé peut-être de nourriture, parcourt les villes et les champs étrangers : hélas! sait-on si le souffle de sa vie n'est pas éteint, si le soleil luit encore à ses regards? Mais, vieillard, approche, suis-moi dans ma maison; après avoir soulagé ta faim et ta soif, tu m'apprendras quel est ton pays, et de quel poids d'infortunes tu fus à ton tour chargé par le sort.

En achevant ces mots, il le précede pour l'y introduire. A peine y sont-ils entrés, qu'il entasse à terre des feuilles tendres, sur lesquelles il étend la peau velue d'une chevre sauvage ; il le fait asseoir sur cette

couche molle et favorable au repos. Ulysse charmé de cette réception amicale : O mon hôte, lui dit-il, que Jupiter et tous les immortels, en récompense de cet accueil qui annonce ton bon cœur, t'accordent ce qui flatteroit le plus tes desirs !

Étranger, répondit le sage pasteur, je commettrois un crime indigne de pardon si je recevois mal celui qui vient ici chercher un asyle, sa condition fût-elle encore inférieure à la tienne. Tous les voyageurs et tous les pauvres ont Jupiter pour guide. Les dons que je puis leur offrir sont bien légers ; les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir. Voilà tout ce qu'on peut exiger de la part de serviteurs toujours craintifs, soumis à des maîtres nouveaux et impérieux. Les dieux ont fermé le retour à celui qui, je puis le dire, me chérissoit : il m'eût donné une

belle habitation, quelque opulence, une femme dont on m'eût envié la main ; enfin il m'eût accordé tous les bienfaits que peut attendre d'un bon maître un serviteur affectionné dont le labeur a été assidu et béni du ciel : oui, j'eusse obtenu tous ces avantages de l'affection libérale de ce prince, s'il eût eu le bonheur de parvenir à la vieillesse dans son palais. Mais, hélas! il est mort. Ah! que ne périt jusqu'à la racine la race de cette Hélene qui précipita tant de grands personnages dans les enfers! car celui dont je te parle a couru venger la gloire d'Agamemnon, livrer de nombreux combats dans les champs de la fameuse Troie.

Il dit ; et relevant sa tunique à sa ceinture, il se hâte d'aller dans une de ses étables : il en apporte deux jeunes porcs, les sacrifie l'un et l'autre, les fait passer sur la flamme ; et

les ayant partagés, il en charge les dards, qu'il présente aux charbons ardents; et bientôt il sert à Ulysse les viandes fumantes, poudrées de fleur de farine. Il mêle à l'eau dans sa coupe de hêtre la douce liqueur du vin; et se plaçant en face du héros, il l'invite à participer au repas:

Étranger, nourris-toi de la chair de ces jeunes victimes, destinées aux serviteurs; les verrats engraissés avec soin sont réservés pour les amants de la reine, ces hommes qui ont banni de leurs cœurs et la compassion, et la crainte de la vengeance céleste. Cependant les dieux fortunés haïssent la violence; ils n'honorent et ne récompensent que la justice et la piété. Ceux qui ont dévasté des rives étrangeres, et qui, favorisés de Jupiter, sont retournés heureusement dans leurs demeures avec leurs vaisseaux chargés d'un riche butin, ne peuvent

cependant étouffer au fond de leurs ames le remords et une terreur secrete de la vengeance divine. Il faut que nos chefs aient appris d'une maniere sûre quelque nouvelle pour nous bien sinistre, que la voix d'un dieu leur ait annoncé la mort du héros que nous regrettons, puisqu'au lieu de rester dans le séjour de leurs peres, et de suivre, en recherchant la reine, les loix de la justice et de l'honneur, ils démembrent et ruinent tout cet héritage, sans remords, sans aucune ombre de retenue. Autant que Jupiter fait naître de jours et de nuits, ils immolent, pour leurs fêtes, non une ou deux, mais un grand nombre de victimes ; le vin, qui ne cesse de ruisseler dans leurs coupes, va tarir ; en un mot, tout est au pillage. Car apprends que celui qu'ils dépouillent jouissoit de richesses immenses : celles de vingt des

plus puissants chefs d'Ithaque et du continent voisin ne les eussent point égalées. Je vais te les faire connoître. Il a dans les champs d'Épire douze troupeaux de bœufs, douze troupeaux de brebis, autant de porcs, et autant de chevres. Ils sont gouvernés par des étrangers et par d'anciens et fideles pasteurs. Il a, dans l'isle d'Ithaque, onze grands troupeaux de chevres, paissant sous les yeux de pâtres robustes, en des prairies éloignées de ces lieux. Il ne se passe aucun jour qu'on ne choisisse dans chacun de ces troupeaux l'animal le mieux nourri pour l'amener à nos chefs. Et moi, qui surveille avec fidélité les pâtres des verrats, mon sort n'est pas meilleur : je vois renaître chaque jour l'obligation de parcourir d'un œil attentif tous mes troupeaux, de prendre la plus grasse victime, et de la livrer à mes nouveaux maîtres.

Il dit. Ulysse, en silence et avec rapidité, soulageoit sa faim et sa soif, tandis qu'il méditoit au fond de son ame la perte de ces princes. Après que ce chef a renouvellé ses forces, Eumée prend sa coupe ; et l'ayant remplie de vin, il la présente à Ulysse. Ulysse la reçoit, ravi d'un si bon accueil. Alors s'adressant à son hôte :

Ami, dit-il, quel est cet homme que tu me dépeins si riche et si vaillant, et qui eut le bonheur de t'acheter pour te confier la garde de ses troupeaux ? Il sacrifia, dis-tu, ses jours à la gloire des Atrides. Donne-moi quelques détails à son sujet, pour voir si je ne l'aurois point connu. Les dieux savent si je ne l'ai pas rencontré, et si je ne pourrois point t'apprendre son destin. J'ai parcouru bien des contrées.

O vieillard, répond le pasteur,

désormais aucun voyageur, vînt-il nous annoncer le retour de cet infortuné, ne gagneroit la confiance de Pénélope ni de son fils. Il est si ordinaire à ceux dont la vie est errante de forger des fables pour obtenir un asyle! Tous les étrangers que le sort conduit à Ithaque, admis en présence de ma maîtresse, la flattent d'une espérance illusoire. Elle les reçoit avec l'empressement le plus amical, et ne cesse de leur adresser des questions, non sans verser à chaque instant un torrent de larmes, douleur bien naturelle à une femme dont l'époux a péri dans une contrée étrangere. Toi-même peut-être, bon vieillard, tu te permettrois, dans ton extrême indigence, quelque exagération, quelques traits qui rendroient ton récit fabuleux, pour obtenir une tunique, pour être couvert d'un meilleur manteau. Mais sans doute

les animaux voraces du ciel et de la terre ont fait leur pâture de cet infortuné; il ne reste de lui que ses ossements; son ame a depuis long-temps fui de ses levres; ou, dévoré dans les ondes par des monstres marins, ses os, jetés sur le rivage, ont disparu sous l'amas des sables. Telle a été sa fin; et il laisse tous ses amis, et moi plus qu'aucun d'eux, ensevelis dans la douleur la plus profonde. Non, dussé-je parcourir la terre, je ne trouverai jamais un si bon maître; je regrette moins la maison où s'ouvrirent mes yeux, le pere et la mere qui donnerent les plus tendres soins à mon enfance. Le desir de les revoir m'arrache souvent des larmes abondantes; cependant je suis moins consumé de ce desir, que de celui de jouir une fois seulement de la présence d'Ulysse. Je me reproche, ô étranger, quoiqu'il ne m'entende

pas, de ne le désigner que par son nom, sans lui rendre du cœur et de la voix un tribut de respect; il me donnoit trop de marques de son attachement; son nom, malgré sa longue absence, ne sort point de mes levres sans être accompagné du titre vénérable de frere aîné.

Ami, dit ce chef maître des mouvements de son cœur, quoique tu t'obstines à rejeter l'espoir de son retour, et qu'aucun témoignage ne parvienne à porter la conviction dans ton esprit, je te jure (ce ne sont pas là de vaines paroles), je te jure qu'Ulysse reparoîtra. Que ma récompense pour cette heureuse nouvelle soit prête; dès qu'il aura mis le pied dans son palais, tu me couvriras de beaux vêtements, d'une tunique et d'un manteau. Jusqu'à ce temps, quelle que soit mon indigence, je refuse tes dons. Les portes des enfers ne

me sont pas plus odieuses que celui qui, séduit par la misere, a la bassesse de forger des mensonges flatteurs. J'atteste le maître des dieux, cette table hospitaliere, et ce foyer du sage Ulysse où le ciel m'a conduit, que tu verras l'entier accomplissement de mes paroles. Cette année ne s'écoulera point qu'Ulysse ne soit de retour; à la fin de ce mois, ou aux premiers jours du suivant, il se montrera, et punira ceux qui ont l'insolence d'outrager son épouse et son fils.

Eumée, tu lui fais cette réponse: O vieillard, j'en suis bien assuré, je n'aurai pas à te récompenser de ces heureuses nouvelles; Ulysse ne reviendra point dans son palais. Vuide ta coupe en repos; et nous occupant de tout autre objet, ne réveille plus ce souvenir dans mon esprit: une vive douleur trouble mon sein chaque fois

qu'on me parle de ce roi si vénérable. Laissons là les serments : plût au ciel qu'Ulysse reparût ! il combleroit mes vœux, ceux de Pénélope, et du vieux Laërte, et de ce jeune Télémaque qui semble né des immortels. Mais en ce moment une nouvelle inquiétude me dévore ; des larmes coulent du fond de mon cœur ; je tremble pour le sort de ce fils d'Ulysse, ce jeune Télémaque même. Hélas ! les dieux l'élevoient comme un beau rejeton ; je me flattois qu'un jour, occupant une place distinguée parmi les héros, il ne seroit pas inférieur à son pere, et que ses faits et sa prudence, comme sa beauté, nous raviroient en admiration. Cependant un mortel ou un dieu a fasciné son esprit si droit. Ce jeune homme a sans doute couru dans Pylos pour apprendre le sort de son pere ; les chefs hautains lui dressent de secretes

embûches à son retour, et veulent qu'avec lui toute la race du divin Arcésius disparoisse sans gloire de l'isle d'Ithaque. Détournons notre pensée de ce triste sujet, puisque nous ne pouvons le secourir: peut-être périra-t-il; peut-être aussi qu'échappant de ces pieges il aura pour appui le bras de Jupiter. Parle-moi, vieillard, de tes propres malheurs, et, sans rien déguiser, satisfais le desir que j'ai de te connoître. Quel es-tu? quelle est ta patrie? qui t'a donné le jour? Tu n'as pu franchir à pied l'empire de la mer : quel vaisseau, quels nochers t'ont conduit dans l'isle d'Ithaque?

Le prudent Ulysse prend ainsi la parole: Je n'omettrai rien pour satisfaire à tes demandes ; mais quand même, ayant en abondance des vivres et le miel des vendanges, nous resterions une année entiere assis

dans cette demeure paisible, sans interrompre notre entretien, tandis que d'autres vaqueroient à nos travaux, ce temps ne pourroit suffire pour épuiser le récit de toutes les peines et de tous les malheurs qui, par la volonté des immortels, ont fait le trouble de ma vie.

Je vis le jour dans l'isle spacieuse de Crete, et mon pere étoit riche et puissant. J'étois entouré de freres nés d'un légitime hyménée; une concubine, esclave achetée, fut ma mere: mais mon rang n'étoit pas distingué du leur dans la maison du fils d'Hylacis, Castor; c'est le nom de mon pere. Ses dignités, ses richesses et ses enfants lui attiroient de la part des Crétois l'hommage qu'on rend aux dieux. Toutefois les destins le conduisirent bientôt dans la demeure de Pluton. Mes freres, remplis d'orgueil et de dureté, se partagerent, par

les loix du sort, ses vastes domaines; une humble maison et un bien très léger, voilà tout ce qu'ils me laisserent. Cependant l'hymen me fit entrer dans une des premieres familles de cette isle, avantage que je ne dus qu'à moi-même; ma personne n'avoit rien de méprisable, et je n'étois pas sans renom du côté de la valeur. Aujourd'hui l'âge et le malheur m'ont tout ravi. Néanmoins, si tu me considères avec attention, je me flatte que, par le chaume, la moisson à tes yeux.... car, hélas! je plie sous le faix d'infortunes accumulées. Mars et Minerve m'avoient animé d'une audace guerriere et d'une force terrible. Plaçois-je dans une embuscade des hommes d'une vaillance éprouvée? que la mort hideuse parût sous toutes ses formes, je ne la voyois point; ce n'étoit pas à moi de trembler. Loin de tous les miens,

je volois le premier à l'attaque; et avant qu'aucun d'eux me suivît, déja mon javelot terrassoit l'ennemi fuyant devant mes pas. Tel je fus dans les champs de la guerre. Toute autre occupation étoit sans charme à mes yeux; les travaux de la campagne, les soins domestiques, ni même le plus doux, celui d'élever des rejetons florissants, ne pouvoient me captiver. Les navires armés, les javelots luisants, les fleches, les combats, tous objets que tant de mortels ne regardent qu'en frissonnant d'horreur, enchantoient mon ame: sentiments que les dieux m'avoient inspirés; car chaque mortel est charmé par un attrait divers. Avant que les fils de la Grece eussent vogué vers Troie, l'on m'avoit déja vu neuf fois voler sur les mers à la tête de flottes guerrieres, et mon opulence avoit été le fruit de mes entreprises. Com-

me chef, je choisissois le plus noble butin, et participois encore à celui que distribuoit le sort. Ainsi ma maison en peu de temps avoit acquis de la splendeur, et j'étois célebre et honoré parmi les Crétois.

Jupiter ouvrit enfin cette route fatale qui devoit coûter tant de héros à la Grece; je fus nommé avec le grand Idoménée pour guider nos vaisseaux vers Ilion : en vain j'eusse voulu refuser cet honneur; la voix du peuple ternit d'un mot la gloire d'un guerrier. Nous soutenons neuf années de sanglants combats; enfin nous renversons Troie, et nous reprenons la route de notre patrie: mais les dieux dispersent notre flotte. Pour moi, hélas! Jupiter me réservoit à de plus grands malheurs.

A peine ai-je revu la Crete, et goûté la satisfaction de me délasser

de mes longs travaux et d'être entouré de ma femme, de mes fils et de mes serviteurs, que je cede au desir de voguer vers l'Égypte avec d'illustres compagnons. J'équipe neuf vaisseaux; on se rassemble à mes ordres: nous passons six jours dans les festins; les victimes fumantes chargent les autels des dieux et les tables des conviés. Enfin nous nous embarquons; et nous éloignant de la Crete au souffle vif et serein de Borée, nous voguons aussi heureusement que si nous nous abandonnions au cours d'un fleuve paisible. Pleins de vigueur, nous nous reposons, guidés par le vent et par le pilote. Cinq jours s'écoulent; atteignant avec tous mes navires les belles eaux dont l'Égyptus fertilise un pays étendu, je fais jeter les ancres, j'ordonne aux miens de ne pas s'écarter de la flotte, et j'envoie plu-

sieurs d'entre eux sur les hauteurs pour épier ces contrées. Ils se livrent aux mouvements impétueux de leur férocité, ravagent ces superbes campagnes, massacrent les villageois, entraînent dans l'esclavage les femmes et les enfants. A ce tumulte, aux cris des malheureux qui retentissent dans la ville voisine, le rivage, dès l'aurore, est couvert de guerriers, de chars, des éclairs de l'airain. Le dieu du tonnerre envoya la Terreur et la Fuite parmi mes compagnons; leur valeur est anéantie; aucun ne résiste, ils sont enveloppés de toutes parts; furieux, l'ennemi les immole en foule, précipite le reste dans un dur esclavage. Je ne voyois plus qu'un seul parti pour échapper à la mort ou aux fers; Jupiter fléchit mon fier courage. Hélas! avant ce temps que ne tombai-je sur cette rive! l'avenir ne me ré-

servoit que des malheurs. Je dépouille mon front du casque, mon sein du bouclier; et jetant un javelot inutile, je m'avance vers le char du roi; mes bras suppliants serrent ses genoux, mes levres les baisent. Touché de compassion, il me donne la vie, me fait monter sur son char, et conduit dans son palais un infortuné qui ne pouvoit retenir ses pleurs. Les soldats qui nous suivoient en foule, animés d'une rage terrible, se précipitoient souvent contre moi, faisant briller la pointe de leurs dards, et brûlant de l'enfoncer dans mon sein. Le roi réprime leurs transports, et respecte Jupiter, le défenseur des droits de l'hospitalité et de l'innocence, et le vengeur des forfaits.

Là, je vis s'écouler sept années, et rassemblai de grandes richesses; chacun m'avoit comblé de présents,

Quand le vol du temps eut amené la huitieme année, il vint un Phénicien, fourbe insigne, déja l'artisan du malheur d'une foule de mortels. Ses ruses, ourdies avec un art impénétrable, m'engagent à le suivre dans la Phénicie où étoient sa maison et ses biens. Je demeure chez lui durant toute une année. Les jours et les mois s'étant envolés, et le soleil ayant recommencé son cours, il me propose de sillonner la mer, de l'accompagner en Libye, feignant de ne pouvoir se passer de mon secours pour former la charge de son vaisseau, tandis qu'il avoit résolu de m'y vendre dans l'espoir d'un gain considérable. Un trait de lumiere éclairoit de temps en temps mon esprit, et cependant le destin me réduisit à la nécessité de le suivre.

Voilà donc notre vaisseau qui, sous un ciel serein, et au souffle heu-

reux de Borée, court sur la plaine humide ; je côtoyois les bords de la Crete ma patrie; Jupiter cependant méditoit la perte de mes compagnons. Dès qu'éloignés de cette isle nous ne voyons plus que le ciel et l'onde, ce dieu rassemble sur notre vaisseau de noires nuées; la mer est couverte d'une sombre nuit; Jupiter tonne à coups redoublés, et lance sa foudre sur le vaisseau, qui, frappé par ce bras terrible, tourne avec plus de rapidité qu'un tourbillon, se remplit de soufre et de fumée ; nous sommes tous précipités dans les eaux, et nous étions, semblables à des oiseaux marins, portés sur les vagues autour du navire. Mais ce dieu ravit pour jamais mes compagnons à leur patrie; ils sont engloutis. J'allois subir la même destinée, et j'étois dans la détresse, lorsque Jupiter amene et met en mes mains le long mât du

vaisseau à la proue azurée, et m'arrache à la mort. Embrassant ce mât, je m'abandonne à la tempête furieuse. Je suis, durant neuf jours, ballotté par les vents et l'onde; enfin, dans la plus sombre nuit, une vague forte et roulante m'entraîne, et, se retirant, me laisse sur les terres des Thesprotes. Le héros Pheidon, leur roi, m'accorde un généreux asyle. Son fils me trouve couché sur la rive, mourant de froid et de fatigue : il releve un infortuné ; il me conduit, en soutenant mes pas chancelants, dans le palais de son pere, me donne des vêtements.

C'est là que j'entendis parler d'Ulysse ; Pheidon me dit qu'il venoit de recevoir avec une tendre amitié ce héros qui se rendoit vers sa patrie. Il me montra toutes les richesses qu'Ulysse avoit acquises, or, airain, fer ouvragé, richesses assez consi-

dérables pour soutenir une famille jusqu'à la dixieme génération ; tels étoient ces objets précieux déposés dans ce palais. Il ajouta que ce chef étoit allé à Dodone pour consulter le chêne miraculeux dont le front est caché dans les nues, pour recevoir de lui la réponse de Jupiter, savoir si ce dieu vouloit qu'après une si longue absence il entrât ouvertement, ou sans se faire connoître, dans son Ithaque chérie. En offrant les libations aux dieux, Pheidon me jura que déja le navire, lancé à la mer, et les rameurs qui devoient ramener ce chef dans sa terre natale, étoient prêts au départ. Je n'attendis pas ce temps : il saisit à ma priere, pour me renvoyer, l'occasion d'un navire des Thesprotes qui faisoit voile vers Dulichium, et ordonna qu'on me remît fidèlement entre les mains du roi Acaste. Mes compa-

gnons cependant formerent contre moi une trame perfide ; par les revers où je retombai, je dus être l'infortune même. Dès que la nacelle a pris son vol sur la mer, et que la terre a disparu, je vois naître l'horrible jour de l'esclavage ; ils me dépouillent de mon manteau, de ma tunique, et me donnent ces vêtements, ou plutôt, comme te le disent tes propres regards, ces vils lambeaux. Nous mouillons le soir aux côtes d'Ithaque : ils m'attachent, avec le cable le plus fort, au mât du navire ; et descendant sur la rive, ils n'ont d'ardeur que pour prendre leur repas. Les dieux, sans peine, rompent mes liens. La tête enveloppée de mes vêtements, je me coule hors du vaisseau le long du gouvernail ; et posant doucement ma poitrine sur l'onde, je nage des mains et des pieds avec rapidité. Bientôt

j'échappe à mes cruels ennemis ; et montant sur le rivage, je me traîne en rampant sous l'heureux feuillage d'un buisson épais, où je m'étends et demeure caché. Ils me cherchent de toutes parts en frémissant de rage : mais enfin ne jugeant pas à propos de s'enfoncer dans l'isle, ils se rembarquent ; et les dieux, qui m'ont dérobé à leurs regards, et qui sans doute veulent encore prolonger ma vie, me conduisent dans la cabane d'un homme vertueux.

Eumée, ces paroles sortirent alors de tes levres : Ah ! le plus malheureux des étrangers, combien tu as touché mon cœur par le récit de tant de courses et de revers ! Mais ce que tu m'as dit d'Ulysse est incroyable ; pourquoi, sur ce point, manquer aux égards que tu me dois ? Qu'est-ce qui t'oblige, bon et respectable vieillard, à nous conter des fa-

bles inutiles ? Je sais trop ce qui en sera du retour de mon cher maître, qui est l'objet de la haine de tous les dieux, puisqu'ils n'ont pas préféré de le faire tomber sous les murs de Troie, ou expirer à son retour entre les bras des siens, pleuré sur un superbe monument que lui eût érigé la Grece, et transmettant toute sa gloire à son fils. Les cruelles Harpyes, opprobre funeste, l'ont ravi de la terre. Pour moi, j'en suis si désolé que je me confine auprès de mes troupeaux; je ne vais plus à la ville, à moins que, par quelque hasard, la sage Pénélope ne m'appelle quand on vient lui donner quelques nouvelles de son époux. Arrive-t-il ici un étranger, tous l'environnent, tous l'interrogent avidement, autant ceux qui pleurent la longue absence du roi, que ceux qui s'en réjouissent et dissipent impunément ses richesses.

Moi seul je ne me consume point en de vaines recherches, trop abusé par les récits d'un Étolien qui, proscrit pour un meurtre, errant sur la terre, arriva dans ma cabane, où, touché de ses malheurs, je m'empressai à lui accorder un asyle. Il me fit les plus magnifiques promesses, me dit avoir vu ce héros chez Idoménée dans l'isle des Crétois, radoubant ses vaisseaux qui avoient été brisés par les tempêtes ; il me jura que nous le verrions reparoître vers l'été, ou à l'entrée de l'automne, avec d'immenses richesses, et qu'il rameneroit tous ses intrépides compagnons. Toi, vieillard infortuné, qu'un dieu conduisit dans ma demeure, ne cherche point, pour adoucir mes chagrins, à me flatter par des impostures. Ce n'est point là ce qui pourra m'engager à te respecter ; je crains Jupiter, l'appui des étrangers, et je compatis à tes disgraces.

Jamais cœur ne fut plus fermé à la persuasion, repartit le sage Ulysse; tu ne te laisses donc ébranler ni par mes assurances ni par mes serments! Faisons un traité; que les dieux de l'Olympe en soient les arbitres. Si ton maître reparoît ici, tu me donneras une tunique, un manteau, et tu m'enverras à Dulichium où j'aspire à me rendre. S'il demeure absent, que tes serviteurs me précipitent du haut de ce roc escarpé: et désormais ici les indigents ne recourront plus à l'imposture.

Étranger, dit le généreux pasteur, ah! j'établirois solidement le renom de ma vertu parmi les hommes de notre âge, ainsi que des âges suivants, si, après t'avoir conduit sous mon toit et reçu avec amitié, je répandois ton sang et te privois du souffle précieux de la vie! Je serois fort digne de présenter mes vœux au fils

de Saturne. Voici l'heure du repas : pourquoi mes compagnons tardent-ils à paroître ? je veux qu'en ce jour un festin égaie ma cabane.

A peine a-t-il achevé ces paroles, que les pasteurs arrivent avec leurs troupeaux. L'habitation entiere retentit avec éclat des grognements confus, prolongés et tumultueux de ces animaux rentrant dans leurs étables et se pressant d'y chercher le repos.

Alors le chef des pasteurs élevant la voix : Amenez ici, leur dit-il, le porc le mieux nourri de tout le troupeau ; que j'offre un sacrifice aux dieux en faveur de cet hôte venu de contrées si lointaines ; et qu'en même temps nous ranimions un peu nos forces et notre courage, nous qui depuis si long-temps soutenons le fardeau de tant de soucis et de peines en veillant sans relâche sur ces trou-

peaux, tandis que d'injustes étrangers dévorent impunément et en paix tout notre labeur.

Ayant ainsi parlé, il s'arme d'une hache pesante, et fend un tronc de chêne. Les bergers lui amenent l'animal le plus gras du troupeau, un porc de cinq ans, et le placent près du foyer. Le pieux Eumée ne met pas en oubli les dieux. Il commence le sacrifice, jette dans les flammes le poil enlevé de la tête de la victime; il demande à haute voix et avec ardeur à tous les immortels de ramener enfin le sage Ulysse dans son palais. Puis il leve le bras armé du reste de ce tronc fendu par ses mains, il mesure le coup et frappe; la victime tombe expirante; on l'égorge, on la fait passer par les flammes, on la partage. Eumée prépare l'offrande et l'embrase. Les chairs de la victime sont attendries par la

flamme, et bientôt présentées dans des bassins sur la table. Le chef des bergers, qui chérit l'équité, se leve pour distribuer les viandes. Il forme sept portions : la premiere est offerte avec des vœux aux nymphes, la seconde à Mercure fils de Maïa : ses trois bergers et lui participent aussi à ce festin, après qu'Ulysse a reçu de sa main la portion la plus honorable, le dos entier de la victime. Le roi charmé de cette marque de respect : Puisses-tu, ô Eumée, s'écrie-t-il, être chéri de Jupiter autant que tu l'es de moi pour l'accueil que tu me fais et la déférence que tu me témoignes, malgré l'état misérable où m'a précipité le sort!

Jouis, mon ami malheureux, lui répond le bon Eumée, jouis de ce que je puis t'offrir ; ouvre ton cœur à l'alégresse. Jupiter, dont le pouvoir est illimité, et qui gouverne les évé-

nements, nous dispense tour-à-tour le bonheur et l'infortune.

Il dit, jette dans les flammes les prémices en l'honneur des immortels ; et ayant fait les libations, il met la coupe entre les mains d'Ulysse assis à son côté. Le pain est distribué par Mésaule, esclave que, sans le secours de Pénélope ni du vieux Laërte, il avoit acheté des Taphiens, depuis le départ de son maître.

Dès qu'ils ont pleinement satisfait la faim et la soif, et que cet esclave a ôté les restes du repas, ils se rendent à leurs couches. Au jour succede une nuit froide et sombre. Jupiter descend dans un déluge de pluies ; le vent d'occident, chargé de vapeurs, siffle dans les airs. Ulysse voulant éprouver Eumée, et voir s'il ne se dépouilleroit point pour lui, ou s'il n'ordonneroit pas à quelqu'un des siens de soulager un vieillard qu'il combloit d'attentions :

« Eumée, dit ce chef, et vous tous mes amis, écoutez-moi. Je me permettrai un peu de me vanter; le vin sera mon excuse: quand il l'ordonne, le plus sage est en délire, chante sans fin, se livre, avec peu de décence, aux ris, à la danse, et cette liqueur arrache du fond de son cœur des paroles qu'il eût mieux fait d'y renfermer. Je n'ai pu mettre un frein à ma langue; qu'elle poursuive. Ah! que n'ai-je la jeunesse et la vigueur que je possédois au temps où nous dressions une embuscade aux Troyens sous leurs remparts! Les chefs de l'entreprise étoient Ulysse, Ménélas, et moi, qu'ils s'étoient associé. Arrivés près de ces hauts murs, nous nous coulons entre l'épaisseur des broussailles et des joncs qui bordoient un terrain marécageux; couverts de nos armes, nous y demeurons couchés. Tout-à-coup, dans une affreuse

nuit, le froid Borée s'éleve; une pluie menue tombe, gele en arrivant à terre; nos corps sont hérissés d'un givre épais, engourdissant; autour de nos boucliers croît un crystal de glace. Tous mes compagnons, enveloppés de leurs manteaux, et ayant le bouclier sur l'épaule, goûtoient un sommeil paisible. Moi, insensé que j'étois, j'avois laissé mon manteau dans ma tente, ne prévoyant pas que la nuit dût être si glacée; je n'avois que ma tunique, ma ceinture, et mes armes. A la troisieme veille de la nuit, lorsque les astres commençoient à pencher vers leur déclin, je frissonne avec violence; je touche légèrement du coude le fils de Laërte, qui dormoit près de moi; soudain éveillé, il me prête l'oreille.

Généreux et prudent Ulysse, dis-je, bientôt je ne serai plus parmi les vivants; l'horrible froid me tue; je

suis dénué de manteau ; un dieu trompeur m'induisit à ne revêtir qu'une tunique ; mes membres sont entièrement roidis ; plus d'espoir ; avant le jour, le dernier souffle part de mes levres.

Ulysse, montrant toujours cette ame fertile en ressources, soit dans les conseils, soit dans les combats, trouva d'abord le moyen de me secourir. S'approchant de mon oreille : Sois muet, dit-il si bas que l'air frémissoit à peine ; qu'aucun des Grecs ne t'entende. Et, la tête appuyée sur son bras, il leve la voix et s'adresse à la troupe : Mes amis, j'en suis assuré ; je viens de recevoir en songe un avis des dieux. Nous sommes fort éloignés de notre camp. Que, sans retard, quelqu'un coure prier Agamemnon de nous envoyer un prompt renfort. Il dit. Le fils d'Andrémon, Thoas, est aussitôt levé ; il jette son

manteau de pourpre, et vole vers nos tentes. A peine est-il parti, que je m'enveloppe de ce vêtement, et dors en repos jusqu'aux rayons dorés de l'aurore. Que ne puis-je aujourd'hui reparoître ici dans l'éclat de ma jeunesse ! quelqu'un de ces bergers, je n'en doute point, me donneroit un manteau, autant par déférence que par amitié pour un homme de bien ; mais ces lambeaux m'exposent à leur mépris.

Eumée, telle fut ta réponse : Vieillard plein d'aménité, ta fable est ingénieuse ; il n'est pas encore sorti de tes levres une parole qui ne soit remarquable. Tu ne manqueras en ce moment ni de manteau, ni d'aucun secours dû à l'infortune. Mais demain tes mains inquietes agiteront tes lambeaux sur ton corps pour les cacher et pour te couvrir : nous n'avons pas ici plusieurs manteaux ni

plusieurs tuniques de rechange ; un seul habit, voilà, pour chacun de nous, tout son partage. Si notre jeune prince, le fils chéri d'Ulysse, revenoit, il se chargeroit volontiers du soin de te vêtir, et de t'envoyer où ton cœur aspire à se rendre.

En achevant ces mots il se leve, et préparant près du feu le lit de l'étranger, il étend à terre un grand nombre de dépouilles velues de chevres et de brebis. Là se couche Ulysse. Eumée le couvre d'un manteau épais et ample, son seul vêtement de rechange, et dont il se servoit lorsque le froid étoit rigoureux.

Ainsi reposé, Ulysse attendoit le moment de fermer la paupiere. A quelque distance dormoient les jeunes bergers. Mais Eumée, loin de ses troupeaux, ne trouve point d'attrait au sommeil ; il se prépare à sortir de la cabane. Ulysse est charmé du zele

avec lequel ce bon serviteur veilloit à ses biens en son absence. Le pasteur suspend une épée à ses épaules vigoureuses, s'enveloppe d'un manteau impénétrable au vent, revêt la peau hérissée d'une grande chevre ; et prenant un javelot qui étoit l'effroi des voleurs et des dogues, il sort pour chercher le sommeil à l'abri des souffles de Borée, sous un roc caverneux où dormoient ses troupeaux.

FIN DU CHANT QUATORZIEME.

REMARQUES
SUR LE CHANT QUATORZIEME.

(Page 198. Et s'en formoit des bottines.)

HOMERE appelle fréquemment Eumée ὄρχαμος ἀνδρῶν, PRINCE DES HOMMES; l'épithete ordinaire qu'il lui donne est θεῖος ὑφορβὸς, DIVIN PORCHER. L'emploi de pasteur, et sur-tout de chef des pasteurs, étoit honorable. D'ailleurs Eumée étoit d'une naissance distinguée; on voit dans le chant suivant qu'il étoit fils d'un prince qui avoit régné dans l'isle de Syre. Joignez à cela son zele, ses vertus, et l'on ne sera pas surpris qu'Homere parle de lui avec tant de respect. Quand il met un discours dans la bouche de ce pasteur, il se sert pour l'ordinaire d'un tour qui, dans l'Iliade, n'est consacré qu'à des personnages considérables; il s'adresse à lui par cette apostrophe : « Eumée, tu lui répon« dis ». Eustathe observe même qu'Eumée est le seul personnage qu'Homere apostrophe ainsi dans toute l'Odyssée; et

il en conclut que ce poëte aimoit ce vieux domestique d'Ulysse, et vouloit accorder cette distinction à sa fidélité et à son zele. On diroit qu'il s'est autant plu à relever ce personnage que plusieurs modernes à le dégrader. Ulysse, au chant XXI, promet à Eumée qu'il sera le compagnon et le frere de Télémaque.

L'occupation qu'Homere lui donne ici a contribué à l'avilir aux yeux de bien des gens, qui jugent des siecles les plus anciens par le nôtre. Parceque certains arts méchaniques occupent aujourd'hui le petit peuple, on pense qu'il en étoit de même autrefois. Les princes alors travailloient de leurs mains ; c'est cette louable coutume qui avoit mis Ulysse en état de se construire un navire. Ce maître pasteur se fait ici une sorte de bottines nécessaires à un homme soigneux qui alloit nuit et jour pour veiller sur ses troupeaux. On soupçonne bien que Perrault a parodié cet endroit. Le lecteur doit regarder ces descriptions, et beaucoup d'autres de ce genre, comme des peintures fideles de l'ancienne maniere de vivre; il sera bien aise de

connoître quelle étoit la vie privée des hommes distingués de ces temps, qui souvent faisoient des choses si mémorables sur la scene du monde. Chez les Romains ne vit-on pas le triomphe d'un dictateur qu'on avoit enlevé à la charrue ?

Voici quelques observations que fait Boileau dans ses réflexions sur Longin, et qui trouveront ici leur place :

« Il n'y a rien qui avilisse davantage un « discours que les mots bas. Longin ac« cuse Hérodote, c'est-à-dire le plus poli « de tous les historiens grecs, d'avoir laissé « échapper des mots bas dans son histoire. « On en reproche à d'autres écrivains il« lustres. N'est-ce donc pas une chose fort « surprenante qu'on n'ait jamais fait sur « cela aucun reproche à Homere, bien « qu'il ait composé deux poëmes chacun « plus gros que l'Énéide, et qu'il n'y ait « pas d'écrivain qui descende quelquefois « dans un plus grand détail que lui, ni qui « dise si volontiers les petites choses, ne « se servant jamais que de termes nobles, « ou employant les termes les moins re« levés avec tant d'art, comme le remarque

« Denys d'Halicarnasse, qu'il les rend no-
« bles et harmonieux ? On voit donc par là
« le peu de sens de ces critiques modernes
« qui ne jugent Homere que sur des tra-
« ductions rampantes. Le mot de GÉNISSE
« en françois est fort beau, VACHE ne s'y
« peut souffrir. PASTEUR et BERGER y sont
« du bel usage ; GARDEUR DE POURCEAUX
« ou GARDEUR DE BOEUFS seroient horri-
« bles. Cependant il n'y a peut-être pas en
« grec deux plus beaux mots que συβώτης
« et βουκόλος, qui répondent à ces deux
« mots françois ; et c'est pourquoi Virgile
« a intitulé ses Églogues de ce doux nom
« de BUCOLIQUES, qui veut pourtant dire
« en notre langue, à la lettre, LES ENTRE-
« TIENS DES BOUVIERS. »

(Page 199. Il s'assied, et pose son bâton à terre.)

Pline et d'autres ont remarqué que c'étoit un moyen d'adoucir la fureur des chiens : « Impetus canum et sævitia mitigantur ab homine humi considente ». Cependant Ulysse, malgré ses précautions, n'étoit pas en sûreté si le pasteur

n'eût écarté ces animaux. On a dit que ce poëte donne ici à Ulysse une aventure qui lui étoit arrivée à lui-même, lorsqu'ayant été exposé sur le rivage de Chio par des pêcheurs, il fut attaqué par des chiens qui l'auroient dévoré si le berger Glaucus n'eût couru à son secours. Ce berger le mena dans sa cabane. Le poëte lui raconta ce qu'il avoit vu de plus curieux dans ses voyages. Je me plais, dit madame Dacier, à voir dans Ulysse qui s'entretient avec Eumée, Homere s'entretenant avec Glaucus. Cette anecdote se trouve dans la vie d'Homere attribuée à Hérodote. Il y a une éloquence très naturelle et très naïve, et beaucoup de sagesse, dans les discours d'Eumée.

(Page 201. Les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir.)

Pope omet cette réflexion naïve; il se contente de dire :

Little, alas! is all the good I can!

Il est plus singulier qu'il ait omis le détail non moins naïf que fait Eumée de tous les

avantages qu'il auroit pu tenir de l'amitié de son maître.

(Ibidem. Soumis à des maîtres nouveaux et impérieux.)

Selon plusieurs interpretes, Eumée parle de domestiques qui, ayant un maître jeune, tel que Télémaque, doivent être encore plus attentifs et plus craintifs lorsqu'il s'agit de dépenser, que lorsqu'ils ont un maître qui gouverne son bien. Il paroît qu'il est ici question des prétendants.

(P. 202. Il en apporte deux jeunes porcs.)

On reconnoît dans ces coutumes des temps héroïques les usages des patriarches; on n'y faisoit pas plus de façon pour les repas.

« Les habitants de l'isle Sumatra, dit « Marsden, voyageur moderne, apprêtent « les chairs des animaux dès qu'ils les ont « tués; ce qui est conforme à la pratique « des anciens, comme on le voit dans Ho- « mere; et ils prétendent que les chairs « ainsi préparées sont plus tendres que si « on les mortifioit. »

La fleur de farine dont Eumée saupoudre ces porcs étoit rôtie, et tenoit lieu de l'orge sacrée qu'on répandoit sur les victimes.

(Page 204. Puisqu'au lieu... de suivre, en recherchant la reine, les loix de la justice et de l'honneur.)

Eumée est persuadé que l'unique but des poursuivants est de demeurer dans le palais d'Ulysse et de manger son bien en faisant semblant de poursuivre Pénélope en mariage. Horace a dit en parlant d'eux :

Nec tantùm veneris quantùm studiosa culinæ.

(Page 205. Il a dans les champs d'Épire douze troupeaux de bœufs.)

Pope a montré, par un calcul vraisemblable, d'après ce qu'Homere dit du nombre des truies, que celui des bœufs pouvoit monter à 14400. Si l'on juge par là des autres troupeaux dont parle Eumée, on pourra se faire quelque idée des richesses d'Ulysse ; et ceci confirme l'observation qu'on a faite plus haut sur la puissance de ce roi. Les anciens, pour désigner les ri-

chesses d'un homme, lui donnent l'épithete de πολύμηλων, πολύαρνων, « qui a « beaucoup de brebis ou d'agneaux ». David, comme Ulysse, avoit ses officiers, auxquels il commettoit la garde de ses troupeaux. Jonathan veilloit sur les richesses des campagnes, des bourgs et des villages ; Shiméi sur les vignobles, etc. Ceux qui ne lisent Homere que comme un poëte perdent beaucoup du plaisir qu'il peut leur procurer. C'est, après Moïse, l'historien le plus ancien que nous ayons des loix et des mœurs de ces temps reculés.

(Page 206. Eumée prend sa coupe... il la présente à Ulysse.)

Madame Dacier, d'après Eustathe, a étrangement défiguré ce passage. Elle prétend que c'est Ulysse qui présente la coupe à Eumée. « Il veut, dit-elle, lui témoigner « sa reconnoissance, et comme l'associer « aux dieux qui l'ont sauvé. Eumée est « ravi ». Mais, selon Homere, celui-là même « qui est ravi » s'adresse d'abord à Eumée pour lui demander comment il est

venu en ces lieux. C'est donc, en suivant l'explication de madame Dacier, Eumée qui se demande cela à lui-même, et qui se fait ensuite la réponse. Il en résulteroit, comme on voit, assez de confusion.

(P. 209. Que ma récompense... soit prête.)

Homere glisse dans les discours des mots intéressants. Il semble que la reconnoissance va se faire : mais il l'éloigne ensuite en ajoutant, « dès qu'il arrivera. »

(Page 210. A la fin de ce mois, ou aux premiers jours du suivant.)

Madame Dacier a traduit : « Il reviendra à la fin d'un mois, et au commencement de l'autre ». Il n'est pas étonnant qu'elle dise que le bon Eumée n'y devoit rien comprendre. D'autres y ont cherché, comme elle, beaucoup de mystere. Cependant le sens de ce passage est clair : Ulysse indique ici le temps où il se fera connoître ; et l'on voit en effet, au chant XX, que c'étoit le premier jour du mois dont il avoit parlé, jour consacré à Apollon, qu'il tua les prétendants.

(Page 212. Et veulent qu'avec lui toute la race du divin Arcésius disparoisse.)

Il étoit pere de Laërte. Télémaque étoit le seul rejeton de cette race.

(Ibidem. Tu n'as pu franchir à pied l'empire de la mer.)

J'ai déja fait une remarque sur ce vers. Ce proverbe paroît tenir à l'enfance de la navigation : on dut long-temps être frappé de la merveille de cet art. C'est peut-être la meilleure explication qu'on puisse donner de cette naïveté, répétée trois ou quatre fois dans ce poëme.

(Page 213. Je vis le jour dans l'isle spacieuse de Crete.)

Le caractere de dissimulation qu'Homere donne à Ulysse est bien conservé dans cette narration. Rapin en a critiqué la longueur; et dans un autre endroit il trouve que cette narration est un chef-d'œuvre. Ulysse étoit obligé d'entrer dans quelques détails; rien ne donne plus de probabilité à un récit. D'ailleurs, comme

Eustathe le remarque, Homere y jette un nouvel intérêt, parcequ'il y mêle la vérité à la fiction, fait une description exacte des pays et des mœurs, et répand sur ces incidents les charmes de l'éloquence et de la poésie.

« Eumée, dit madame Dacier, a paru
« extrêmement en garde contre ces con-
« teurs d'histoires fausses, et cependant
« voici qu'il se laisse surprendre au conte
« qu'Ulysse lui fait. Cela marque le pou-
« voir que les contes ont sur l'esprit des
« hommes. »

Eumée avoit demandé à Ulysse son nom et ses aventures. La situation d'Ulysse étoit embarrassante, et le lecteur est curieux de savoir sa réponse. Sous ce point de vue, son discours a de l'intérêt. On peut admirer sa présence d'esprit : il imagine sur-le-champ un récit vraisemblable, un récit qui a tous les caracteres qu'il devoit avoir dans ces circonstances; je veux dire qu'il étoit propre à donner une idée avantageuse de celui qui parle, et à exciter la compassion d'Eumée sans que le héros se découvre à lui.

On peut encore admirer avec quel art Ulysse déguise ses propres aventures; car son récit en renferme plusieurs traits. Il fut, dit-il, à Troie. Les hostilités commises en Égypte, et leurs suites fâcheuses, ressemblent à plusieurs disgraces que ses compagnons essuyerent. Il raconte qu'il implora le roi d'Égypte; il fut en effet réduit plus d'une fois à implorer des secours. Il passa sept années en ce pays, et une année dans la Phénicie; c'est le temps qu'il vit s'écouler dans les isles de Calypso et de Circé. La description de la tempête est conforme à la vérité. Le fils de Pheidon le trouve aux bords des Thesprotes, et le conduit dans le palais de son pere; c'est la jeune Nausica qui lui rend ce service chez les Phéaciens. Ces rapports jettent un nouvel intérêt dans le récit d'Ulysse. Il ne déguise la vérité qu'autant que cela est nécessaire.

Plusieurs fictions d'Ulysse ont quelque rapport à l'isle de Crete; comme les Crétois passoient pour menteurs, on a cru qu'Homere satirisoit ce peuple d'une maniere indirecte.

(Ibidem. Une concubine, esclave achetée, fut ma mere.)

On voit dans l'Iliade que ces sortes de naissances n'étoient pas honteuses, et qu'on les avouoit sans rougir. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Écriture que Gédéon eut soixante et dix fils de plusieurs femmes qu'il avoit épousées, et que d'une concubine qu'il avoit à Sichem il eut un fils nommé Abimélech.

(Ibidem. Se partagerent, par les loix du sort, ses vastes domaines.)

C'étoit l'ancienne maniere de partager la succession des peres. On faisoit les lots avec le plus d'égalité qu'il étoit possible, et on les tiroit au sort. Et cela se pratiquoit dans les maisons des princes mêmes. Voyez, au chant XV de l'Iliade, ce que dit Neptune sur le partage qui se fit du monde. De là est venu le mot κληρονομία, héritage. C'étoit une coutume des Athéniens, et elle existoit encore au temps de Solon. Les enfants des concubines n'avoient que ce que les enfants légitimes vouloient bien leur donner.

(P. 214. Je me flatte que, par le chaume, la moisson à tes yeux.....)

Un beau chaume annonce que la moisson a été belle; les Grecs en ont fait un proverbe. Le proverbe n'est pas achevé; on voit qu'il étoit très connu. Érasme emploie le même proverbe, EX STIPULA COGNOSCERE. La métaphore est juste; la vieillesse peut être comparée au chaume. C'est une des qualités de la métaphore, que de répandre de l'instruction d'une maniere prompte.

(Page 217. Cinq jours s'écoulent.)

De Crete on peut arriver le cinquieme jour en Égypte. Voyez Strabon.

(Page 220. Il vint un Phénicien, fourbe insigne.)

Ulysse savoit qu'Eumée avoit été vendu par des Phéniciens.

(Page 223. Pour consulter le chêne miraculeux.)

Dodone, entre l'Épire et la Thessalie.

Près de cette ville il y avoit un temple; à côté du temple étoit un bois de chênes qui rendoient eux-mêmes des oracles aux prêtres, et ces prêtres les rendoient à ceux qui les consultoient. Selon quelques uns, il n'y avoit qu'un chêne parlant. Ce temple, dit Hérodote, étoit le plus ancien de la Grece : il falloit donc qu'il subsistât avant Deucalion, qui, échappé du déluge, consulta, au rapport des poëtes, l'oracle de Thémis. Strabon, ne remontant pas à une si haute antiquité, prétend que les Pélasges fonderent le temple de Dodone. D'abord il fut desservi par des prêtres appellés Selles. La déesse Dioné ayant été associée à Jupiter, et son culte ayant été reçu dans ce temple, au lieu de prêtres il y eut trois prêtresses fort âgées qui le desservoient. On suppose que ces prêtres se tenoient dans le creux d'un chêne quand ils rendoient leurs oracles; c'étoit là leur trépied : ainsi quand ils répondoient, on disoit que le chêne avoit répondu. Hésiode a dit de cet oracle qu'il « habitoit dans le « creux des chênes ». Cet arbre si majestueux, et qui fournissoit à l'homme sa

nourriture, devoit être fort révéré avant la découverte du bled. Les chênes des environs du temple de Dodone étoient, en particulier, fameux pour leur fertilité et pour la bonté de leur fruit.

Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ...
Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit; cùm jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.

GEORG. LIB. I.

(Page 231. Il forme sept portions.)

C'est un sacrifice rustique. Eumée offre une portion aux nymphes qui, présidant aux bois, aux fontaines et aux rivieres, rendent les campagnes fécondes, et nourrissent les troupeaux. Il en offre une autre à Mercure, parceque c'est un des dieux des bergers, et qu'il fait prospérer les troupeaux. On mettoit ordinairement un belier au pied de sa statue.

Un ancien usage montre le respect qu'on avoit pour Mercure. Quand on tiroit au sort, on jetoit dans l'urne une feuille d'olive qu'on appelloit MERCURE, et elle

étoit tirée la premiere. Ensuite sortoient les autres lots. Voyez Suidas.

(P. 232. Ulysse voulant éprouver Eumée.)

Pope a critiqué ce récit épisodique d'Ulysse. Le but du poëte a été de faire encore mieux connoître la bonté d'Eumée, qui ne balance pas à donner son meilleur manteau pour couvrir Ulysse couché près du feu dans sa chaumiere, pendant qu'il va lui-même, par un temps froid et humide, passer la nuit sous un rocher. La bonté d'Eumée est d'autant plus remarquable, qu'il n'ajoute point de foi à ce dernier récit d'Ulysse ; il l'insinue : cependant il n'en cherche pas moins à soulager un étranger malheureux.

Rien ne contraste mieux avec la grandeur d'Ulysse, et rien n'étoit plus convenable pour le cacher, que l'humble déguisement sous lequel il rentre dans sa maison. Observons que plusieurs scenes que ce déguisement amene doivent nous paroître plus basses qu'elles ne l'étoient dans ces temps où les mœurs étoient beaucoup plus simples.

(Page 236. Quelqu'un de ces bergers..... me donneroit un manteau.)

Il pouvoit en être sûr, puisque, dans la supposition, on eût vu en lui Ulysse. Il s'amuse en ce moment du rôle qu'il joue, et il en dit plus qu'il ne feroit s'il n'étoit pas assuré que ces bergers ne perceroient point à travers son déguisement. Il semble qu'il joue sur le mot d'HOMME DE BIEN, pour dire, « quiconque est riche « est tout. »

(Ibidem. Demain tes mains inquietes agiteront tes lambeaux sur ton corps.)

Cela est bien imaginé pour faire qu'Ulysse paroisse avec son équipage de mendiant; car il faut nécessairement qu'il soit vu en cet état à Ithaque. Eumée dit qu'ils n'ont pas des habits de rechange. Ce n'est pas un signe de pauvreté, mais des mœurs simples de ces pasteurs. « Tu agiteras tes « lambeaux »; δνοπαλίξεις dit cela en un mot. Les gueux tâchent de cacher leurs haillons.

(Page 238. Revêt la peau hérissée d'une grande chevre.)

Cette peau, dans sa route, servoit à le couvrir; et quand il étoit arrivé, elle étoit son lit.

Ce chant me fournit une remarque générale. Ulysse y montre dans un beau jour sa prudence et sa fermeté. Il se trouve seul avec Eumée qu'il aimoit; ce pasteur donne des marques singulieres de la tendresse qu'il a pour son maître. Il n'est pas douteux qu'Ulysse ne doive éprouver une forte émotion en voyant le désespoir d'un serviteur si fidele, dont le zele et l'amour s'expriment avec tant d'ingénuité. Cependant il persiste à ne point se découvrir, assuré qu'Eumée fera d'un air plus naturel le rôle qu'il doit jouer en l'amenant dans son palais. Quelle que soit la sensibilité du cœur d'Ulysse (car il en donne de fréquentes marques), il est maître de ses mouvements en des circonstances si touchantes, et même, pour mieux se déguiser, il sait prendre le ton du ba-

dinage. Ainsi le héros se montre dans ses actions les plus simples et dans ses discours les plus familiers.

FIN DU TOME QUATRIEME.